

CHEF-D'ŒUVRES

DE

DANCOURT.

TOME TROISIEME.



CHOIX DE PIÈCES
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS.
CHEF-D'ŒUVRES
DE
DANCOURT.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.



PQ
1794
D277
1783
4.2

LES VACANCES,

COMÉDIE;

Représentée pour la première fois
le 31 Octobre 1696.

A C T E U R S.

M. GRIMAUDIN, Procureur.
LEPINE, Filleul de M. Grimaudin.
LE MAGISTER.

ANGÉLIQUE, Fille de M. Grimaudin.

Madame LA ROCHE, Domestique de M. Grimaudin.

M. DE LA PARAPHARDIERE, Greffier.

Madame PERINELLE, Bourgeoise.
CLITANDRE, Capitaine de Cavalerie.

M. MAUGREBLEU, Fils de M. Grimaudin.

MARTINE, Payfanne.

COLIN, petit Payfan.

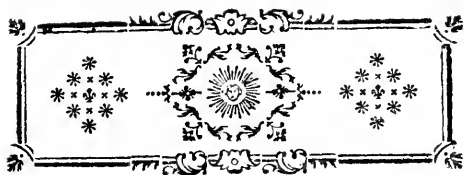
LE BARBIER du Village.

LA MEUNIERE.

Un SUISSÉ.

Plusieurs Procureurs, Payfans & Cavaliers.

La Scene est dans le Village de Gaillardin, en Brie, proche du Château.



LES VACANCES,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAGISTER, LÉPINE.

LE MAGISTER.

NON, palfanguenne ! vous avez beau dire , Monsieur de Lépine , je ne saurois m'accoutumer à sti-là.

LÉPINE.

Mais qu'est-ce que cela vous fait , Monsieur le Magister ? Puisqu'il faut que nous ayons un Seigneur une fois , que nous importe qui le soit ?

LE MAGISTER.

Que nous importe ? Morgué ! ça est honteux que le cousin du Meünier de Rougemare , Monsieur Grimaudin , devienne Seigneur du village Gaillardin : je ne puis avaler cette pilulle-là.

LÉPINE.

C'est un honnête-homme , qui a gagné du bien , &.....

LE MAGISTER.

Un Procureur honnête-homme , & qui est devenu riche encore ! en v'là une belle marque !

LÉPINE.

Il a des amis , de bonnes connoissances , & nous nous trouverons bien de sa protection.

LE MAGISTER.

Li ? il nous fera des procès à tous tant que je sommes : mais morgué ! je m'en gausse ! je sommes quatre ou cinq dans le village qui li tailleront de la besogne , sur ma parole.

LÉPINE.

Et que ferez-vous ?

LE MAGISTER.

Ce que je ferons ? Il n'est morgué ! pas plus Gentilhomme que nous. Je fis Collecteur, moi, Dieu merci, cette année ; palfanguenne ! j'aurai le plaisir de mettre notre nouveau Seigneur à la taille.

LÉPINE.

Qu'est ce que cela produira ?

LE MAGISTER.

Que je le ferons enrager, & s'il ne veut avoir la paix, il a de petits droits que je li ferons perdre. Oh ! je ne nous mouchons pas du pied, afin que vous le fachiais.

LÉPINE.

Vous êtes un homme entendu & entreprenant, je vois bien cela.

LE MAGISTER.

Morgué ! vous avez itou un peu d'esprit, gobergeons nous ensemble de ce cousin de Meünier, qui vient être

6 *LES VACANCES,*
notre Seigneur, maugré que j'en ayons.

LÉPINE.

Mais je ne puis avec bienfiance,
moi.....

LE MAGISTRE.

Quoi ! parce qu'il vous a fait Procureur Fiscal ? Parguenne ! il vous a baillé là une belle charge. Acoutez, n'y a que deux mots qui sarvent ; vous êtes nouveau venu dans le village aullibien que li, ne vous brouillez point avec les habitans. C'est un petit avis que je vous baille, vous y ferez vos petites réflexions. Votre valet, Monsieur de Lépine.

SCÈNE II.

LÉPINE, *seul.*

C'EST une assez méchante engeance que la race Payfanne, & notre Monsieur Grimaudin a toute la mine de n'être pas content dans la suite de l'acquisition qu'il vient de faire. Le voici,

je pense. Le Magister a, ma foi, raison; voilà un fort vilain Seigneur de Paroisse.

SCENE III.

M. GRIMAUDIN, LÉPINE.

M. GRIMAUDIN.

HÉ bien ! mon pauvre Lépine , je suis sur mes terres; & me voilà pourtant , en dépit de l'envie , propriétaire du Château & de la Seigneurie de Gaillardin.

LÉPINE.

Et à fort bon marché, n'est-ce pas ? On ne vous rapportera ni argent faux , ni vieilles especes du paiement que vous avez fait.

M. GRIMAUDIN.

Oh ! pour cela non ; je t'en répons : je me la suis fait adjuger pour les frais d'une instance que j'ai eu l'esprit de faire durer dix-sept ans , & le fonds du procès n'est pas jugé encore.

LÉPINE.

Quelle bénédiction ! vous tirerez encore de là de bonnes nipes.

M. GRIMAUDIN.

Je l'espère. Quand des gens de notre profession ont un peu d'honneur & de conduite, ils font de bonnes maisons en bien peu de tems; n'est-il pas vrai?

LÉPINE.

La peste ! oui. Vous autres Procureurs de Cour Souveraine, vous avez souvent de bonnes occasions : mais un pauvre diable comme moi.....

M. GRIMAUDIN.

Laisse-moi faire, j'acheverai ta fortune, va ; quoique je n'eusse encore cette Terre-ci qu'à bail judiciaire, quand tu revins de Flandres l'année passée, j'ai trouvé le moyen de t'en faire le Procureur Fiscal : m'en voilà maintenant Seigneur, par la grâce de Dieu & du Châtelet ; tu es mon filleul, tu as de bons principes, je te pousserai, tu iras loin sur ma parole,

LÉPINE.

Il ne tiendra pas à moi que je ne fasse quelque chose dans la Robe, j'ai des inclinations admirables.

M. GRIMAUDIN.

Sur ce pied-là, je veux, avant qu'il soit dix ans que tu aies une petite Terre.

LÉPINE.

Je vous suis bien obligé, mon parrein.

M. GRIMAUDIN.

Il y a plaisir, oui, de venir ainsi passer les Vacances dans ses petits Etats?

LÉPINE.

Assurément.

M. GRIMAUDIN.

Il y a peu de mes Confreres qui en puissent faire autant.

LÉPINE.

Il n'y en aura jamais qui fasse son chemin si promptement que vous; & si, ils aiment à aller vite ces Messieurs-là.

M. GRIMAUDIN.

J'en attends ici trois ou quatre ,
que j'ai priés de me venir voir avec
leurs familles pendant les Vacances.

LÉPINE.

Vous ne manquerez point de com-
pagnie.

M. GRIMAUDIN.

Je veux les régaler de maniere à
les faire crever de dépit.

LÉPINE.

Ils seront tous bien fâchés de vous
voir faire si bonne figure.

M. GRIMAUDIN.

Je le crois comme cela.

LÉPINE.

N'est-ce pas aujourd'hui que vous
faites la cérémonie de prendre pos-
session.....

M. GRIMAUDIN.

Selon le monde qui viendra : je ne
prétends pas que cela se fasse *inco-
gnitò* ; non, j'ai donné ordre que tout

le Village se mît sous les armes, j'aime à faire parler de moi.

LÉPINE.

C'est la folie de tous les grands hommes.

M. GRIMAUDIN.

Que je vais vivre heureux ! Je suis veuf, premierement.

LÉPINE.

Oui ; mais vous avez deux grands enfans.

M. GRIMAUDIN.

Bon ! le garçon s'est fait soldat, il n'oseroit revenir ; & Dieu merci c'est un fripon que je suis en droit de déshériter, & de ne jamais voir.

LÉPINE.

Cela est bien heureux

M. GRIMAUDIN.

Et pour la fille, c'est une coquine qui ne vaudra pas mieux que son frere. Je veux la marier à un vieux Grefsier, dont je suis sûr qu'elle ne voudra point ; & je la gênerai tant, je la gê-

nerai tant, qu'elle fera quelque sottise, qui m'autorisera à la mettre dans un Couvent. Oh! j'ai des vues bien judicieuses.

LÉPINE.

Oh! pour cela, vous êtes né coiffé, d'avoir des enfans qui secondent si bien vos bonnes intentions.

M. GRIMAUDIN.

Tout conspire à mon bonheur, & je m'en vais avoir le plaisir de faire la fortune d'une personne que j'aime.

LÉPINE.

Vous êtes amoureux?

M. GRIMAUDIN.

Oui, mon enfant. Est-ce que Madame la Roche ne t'a parlé de rien?

LÉPINE.

Vous voulez épouser Madame la Roche?

M. GRIMAUDIN.

Épouser Madame la Roche! tu rêves, je pense.

LÉPINE.

LÉPINE.

Pourquoi non? pour l'acquit de votre conscience peut-être. Il y a long-tems qu'elle est votre gouvernante; & depuis la mort de la défunte, il n'est pas que vous ne lui ayez promis quelquefois.....

M. GRIMAUDIN.

Cela étoit bon quand je n'étois que simple Procureur; mais à présent.....

LÉPINE.

Ah! le petit inconstant qui change avec la fortune!

M. GRIMAUDIN.

Je veux te la faire épouser, à toi; laisse-moi ménager cela. La voici, je vais sur le champ lui proposer....

LÉPINE.

Non, non, mon parrein; si le cœur m'en dit, je ferai ma proposition moi-même.



SCENE IV.

Madame LA ROCHE, LÉPINE,
M. GRIMAUDIN.

Madame LA ROCHE.

QU'EST-CE que c'est donc, Monsieur, est-ce vous qui faites venir ici une Compagnie de gens d'armes, pour prendre possession de votre Terre avec plus d'éclat?

M. GRIMAUDIN.

Comment donc ! que veux-tu dire?

Madame LA ROCHE.

Ils sont plus de cinquante hommes à cheval, qui logeront cette nuit dans le village : ils disent qu'ils se sont détournés de trois lieues pour passer par ici.

M. GRIMAUDIN.

Ils prennent bien de la peine : & pourquoi ne vont-ils pas par leur chemin ?

LÉPINE.

C'est quelque Officier de votre connoissance , apparemment , qui vient vous rendre visite pour honorer votre prise de possession.

M. GRIMAUDIN.

Oui ; mais il ne falloit pas qu'il vînt avec tant de monde.

Madame LA ROCHE.

Venez donc voir ce que vous en ferez ; ils veulent mettre leurs chevaux dans le Château , parce qu'il n'y a pas assez d'écuries dans le village.

M. GRIMAUDIN.

Leurs chevaux dans le Château ! Ah , ah ! je leur ferai bien voir. . . .
Allons , allons , mon filleul , un bon procès-verbal de Dieu ; commençons toujours par-là.

LÉPINE.

Autant de papier timbré perdu , mon parreïn : on ne gagne rien à plaider avec ces gens-là.



SCENE V.

MARTINE, M. GRIMAUDIN,
LÉPINE, Madame LA ROCHE.

MARTINE.

HÉ vite ! hé tôt ! Monsieur , dépêchez-vous.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARTINE.

Deux carrosses tout pleins de Madames , & une charreté de Procureux qui venont d'arriver dans la cour de la Ferme. Ils font pêle-mêle avec de grands foudars qui carrellont les femmes , & qui battont les hommes. Ils disent tre-tous que vous leur faites piece.

M. GRIMAUDIN.

Mon pauvre filleul !

LÉPINE.

Vos petits Etats sont mal policés , mon parrein ; il faut y mettre ordre.

Madame LA ROCHE.

Il n'y a point de tems à perdre.

M. GRIMAUDIN.

Tu as raison ; je m'en vais leur faire donner assignation par mon Sergent , à ce qu'ils aient à se retirer , & à en venir par-devant le Bailli dans la huitaine , avec protestation de les prendre à partie en leur propre & privé nom , en cas de désordre.

LÉPINE.

Leur signifiant que vous êtes Procureur , n'est-ce pas ?

Madame LA ROCHE.

Hé ! Monsieur , vous n'y songez pas : ces gens-là jetteront votre Sergent dans le puits , & ils mettront le feu à la maison ; c'est moi qui vous le dis.

M. GRIMAUDIN.

Mais voilà qui est extraordinaire : des Cavaliers dans ce Village-ci ! ce n'est point un passage de troupes.

LÉPINE.

Il y a là-dessous quelque chose que

je ne comprends pas bien : je m'en vais voir un peu ce que cela veut dire , & je viendrai vous en rendre compte ; laissez-moi faire.

M. GRIMAUDIN.

Oui , c'est bien dit , parle aux gens de guerre , & je m'en vais recevoir les gens de robe.

SCENE VI.

Madame LA ROCHE, *seule.*

ET je vais de mon côté, moi , lui préparer plus d'embarras que la guerre & la robe ne lui en peuvent faire.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, Madame LAROCHE.

ANGÉLIQUE.

HE bien ! ma chere Madame la Roche , je ne me trompois point dans

mes conjectures : ce vieux vilain Gref-
fier, que je t'ai dit qui me venoit voir
quelquefois au Couvent, & qui faisoit
tant le radouci....

Madame LA ROCHE.

Je n'en ai pas douté non plus que
vous. Il est amoureux de vous sans
contredit.

ANGÉLIQUE.

Son amour est autorisé de l'aveu de
mon pere, & il vient ici pour m'é-
pouser : le voilà qui arrive.

Madame LA ROCHE.

Cela ne se peut pas. Il est vrai
pourtant que votre pere est assez fou :
mais il ne l'est point assez pour....

ANGÉLIQUE.

Quel homme, ma chere Madame
la Roche ! avec quelle dureté il en a
toujours agi avec mon frere & avec
moi ! J'ai bien à me plaindre de la
nature de m'avoir donné pour pere....

Madame LA ROCHE.

Mon Dieu ! ne vous plaignez point
si fort, il n'est peut-être pas tant votre

pere que vous vous l'imaginez ; & la dévante... basse : le bon homme mérite assez d'avoir des héritiers de contrebande.

ANGÉLIQUE.

Je te l'ai déjà dit , Madame la Roche , son dessein est de me persécuter , pour m'obliger , comme mon frere , à prendre un parti.

Madame LA ROCHE.

Oh ! je ne vous crois pas d'humeur à vous enrôler , quelque chose qu'il puisse faire.

ANGÉLIQUE.

Il veut que je fasse quelque extravagance , te dis-je.

Madame LA ROCHE.

Hé bien ! faites , ce sera sa faute ; & s'il ne faut que cela pour le contenter , je ne vois pas que la chose soit bien difficile.

ANGÉLIQUE.

Que tu es extravagante !

Madame LA ROCHE.

Point , je vous parle sérieusement :

à la vérité je comprends bien , que comme vous êtes peu entreprenante , vous ne hafarderez jamais la chose toute feule , & qu'il vous faut un affocié.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma chere Madame la Roche !

Madame LA ROCHE.

Vous foupirez ! votre affocié est tout trouvé ; je gage que ce n'est plus que la réfolution qui vous manque ? Je vous en donnerai moi , ne vous mettez pas en peine.

ANGÉLIQUE.

Il n'y en auroit point que je ne fuffe capable de prendre , fi je voyois jour à ne les pas prendre inutilement.

Madame LA ROCHE.

Qu'est-ce à dire inutilement ? Vous appréhendez qu'on ne veuille pas de vous ? Allez , allez , les jeunes-gens d'à-préfent ont beau être ridicules & s'en faire accroire , il n'y en a point qui pousse la fottife jufques-là.

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'il y a peu de solidité dans le cœur des hommes, ma chère enfant !

Madame LA ROCHE.

Est-ce que vous y avez déjà été attrappée ?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment ; je ne m'en plains pas : mais . . .

Madame LA ROCHE.

Vous ne vous en plaignez pas : mais vous avez sujet de vous en plaindre peut-être ? Allons, allons, dites-moi franchement vos petites affaires : vous avez quelque godelureau dans le cœur ou dans la cervelle, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! non : c'est un jeune Officier, qui venoit au couvent où j'étois, voir une de ses parentes.

Madame LA ROCHE.

Ah ! ah ! ce jeune Officier-là est bien fait, je gage ?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'on peut l'être.

Madame LA ROCHE.

Il a de l'esprit ?

ANGÉLIQUE.

Au-delà de l'imagination.

Madame LA ROCHE.

Vous vous aimez ?

ANGÉLIQUE.

Nous avons fait partie pour cela ; mais il est parti pour l'armée. On m'a fait sortir du Couvent, j'ignore où il est ; il ne fait pas ce que je suis devenue ; je n'ai point de ses nouvelles.

Madame LA ROCHE.

Voilà une partie d'amour assez dérangée, à ce qu'il me semble ; & je ne vois pas que nous la puissions renouer assez à tems pour rompre celle du Greffier ; vous verrez qu'il en faudra faire quelqu'autre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela non ; mais si celle que je te dis se trouvoit faisable.....

Madame LA ROCHE.

Voici la femme du Substitut , Madame Perrinelle.

ANGÉLIQUE.

Ce Greffier de malheur est avec elle.

S C E N E V I I I .

Madame PERRINELLE, LE
GREFFIER, ANGÉLIQUE,
Madame LA ROCHE.

Madame PERRINELLE.

QU'EST-CE que cela veut donc dire , Madame la Roche ? Ah ! voilà aussi Mademoiselle Angélique Grimaudin. Vraiment , vous avez un plaisant original de pere ! inviter d'honnêtes-gens à venir le voir dans un château dont il n'est pas le maître , & où le Roi met garnison de gens-d'armes.

LE GREFFIER.

Et une garnison insolente, qui manque de respect à Madame Perrinelle.

Madame PERRINELLE.

Oui, des coquins qui ont l'audace de donner des croquignoles à Monsieur le Greffier.

LE GREFFIER.

Oh ! ils n'y ont pas osé venir plus de trois ou quatre fois, & je leur ai bien dit que si cela continuoit.....

Madame LA ROCHE.

Si vous leur aviez parlé d'abord un peu ferme....

LE GREFFIER.

Je ne prenois pas garde à moi dans les commencemens ; je ne songeois qu'à Madame Perrinelle. Quand on est avec des femmes....

Madame PERRINELLE.

Ces brutaux-là n'ont non plus de considération pour le beau-sexe....

26 *LES VACANCES,*
LE GREFFIER.

Ils vous trouvoient jolie. La peste !
Au retour d'une campagne ces drôles-
là ne s'embarrassent non plus de hon-
nir une femme de robe. . . .

Madame PERRINELLE.

Ils ont du goût dans leur brutalité ;
c'est dommage qu'ils manquent de sa-
voir vivre.

LE GREFFIER.

C'est la faute de Monsieur Grimau-
din, de n'avoir pas prévu. . . .

Madame PERRINELLE.

Patience, patience ; je ne lui laverai
pas mal la tête.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez donc point encore vu
mon pere, Madame ?

Madame PERRINELLE.

Non, Mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Je vais le faire chercher, Madame
Perrinelle.

Madame PERRINELLE.

Vous me ferez plaisir, Mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Il viendra vous recevoir, comme vous le méritez, Madame Perrinelle.

Madame PERRINELLE.

Je m'y attends bien, Mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Ne vous impatientez pas, Madame Perrinelle.

Madame PERRINELLE.

Ce sont mes affaires, Mademoiselle Grimaudin, ce sont mes affaires.

Madame LA ROCHE.

Je vous donne le bon jour, Madame Perrinelle.



SCENE IX.

Madame PERRINELLE,
LE GREFFIER.

Madame PERRINELLE.

C'EST donc là la petite créature que vous vous destinez à épouser, Monsieur de la Paraphardière ?

LE GREFFIER.

Oui, Madame, qu'en dites-vous ? comment vous semble-t-elle ?

Madame PERRINELLE.

Fort ridicule, fort laide, fort sottete, fort bête, & fort impertinente.

LE GREFFIER.

Madame.....

Madame PERRINELLE.

La petite insolente ! Madame Perrinelle par-ci, Madame Perrinelle par-là ; elle a peur que j'oublie mon nom, je pense.

LE GREFFIER.

C'est un enfant , Madame , il ne faut pas prendre garde.....

Madame PERRINELLE.

Mais je voudrois bien savoir où cela peut prendre tout l'orgueil dont cela est pétri ? Quoi ! parce que son pere , que j'ai vu petit clerc chez mon oncle l'Auditeur , au sortir de calotin , a trouvé le secret de s'approprier un mauvais Château , qui dans le fond n'est pas grand'chose...

LE GREFFIER.

Non, vraiment : cela ne me paroît pas si joli que je l'avois ouï dire.

Madame PERRINELLE.

Fi ! ce ne sont que des masures. Vous avez vu ma petite maison de Clignancourt.

LE GREFFIER.

Si je l'ai vue ! Il n'y a ni cour , ni jardin ; mais à cela près pour une maison de campagne , c'est bien la plus jolie chose.....

Madame PERRINELLE.

N'est-il pas vrai ? quelle vue ! c'est ma folie , à moi , que la vue.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raison , il n'y a rien de plus nécessaire à la campagne. Et dites - moi un peu , n'êtes - vous pas venue chez moi au Pré Saint-Gervais ?

Madame PERRINELLE.

Oh , tant de fois ! J'étois si fort amie de la défunte !

LE GREFFIER.

C'est un petit endroit bien trouffé , n'est-ce pas ? Je n'y ai guere qu'un demi-arpent d'enclos : mais cela est ménagé , cela est ménagé ! Voilà ce qu'on appelle des maisons de campagne !

Madame PERRINELLE.

Assûrément ; mais des bâtimens du tems du Roi Guillemot , comme celui-ci ! Oh ! ce que j'en ai déjà vu ne me plaît point du tout.

LE GREFFIER.

Voici Monsieur Grimaudin , Madame.

SCÈNE X.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER,
Madame PERRINELLE.

M. GRIMAUDIN.

HÉ ! à quoi vous amusez - vous donc ? toute la compagnie est en peine de vous. Il y a déjà de ces Messieurs à la chasse, des Dames dans le Parc, le reste joue à l'ombre dans la Salle de mon Château, & vous voilà encore ici, vous autres !

LE GREFFIER.

Ma foi ! Monsieur Grimaudin, nous avons trouvé, en arrivant, une compagnie qui nous a effarouchés, franchement.

Madame PERRINELLE.

Vous avez-là de vilains hôtes , si vous voulez qu'on vous le dise.

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des troupes du Roi qui passent sur mes terres , Madame , je ne puis me dispenser de les recevoir. Entre Seigneurs hauts - Justiciers , on est obligé à certains devoirs l'un envers l'autre. Je relève de lui , au moins.

LE GREFFIER.

Je le crois bien vraiment.

SCENE XI.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER,
Madame PERRINELLE, LÉPINE.

LÉPINE.

AH ! Monsieur , voici de belles affaires !

M. GRIMAUDIN.

Comment donc ?

LÉPINE.

Vos gens de Justice ont bien pris leur tems pour vous venir rendre visite.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-il arrivé ?

LÉPINE.

Trois de ces Messieurs avoient pris des fusils pour aller tirer du côté du petit bois.

M. GRIMAUDIN.

Je fais cela , hé bien ?

LÉPINE.

Cinq ou six de ces égrillards avec le Maréchal des Logis, les ont rencontrés.

LE GREFFIER.

Ils ne les ont pas insultés , peut-être ?

LÉPINE.

Oh non ! Monsieur , de toute la compagnie il n'y a eu que votre visage qui leur a déplu.

Madame PERRINELLE.

Ils leur ont ôté leurs fusils, peut-être ?

LÉPINE.

Non, Madame, ils ont chassé avec eux-mêmes, & ils leur ont trouvé tant de disposition, l'air si noble, les armes si belles, qu'ils disent que ce seroit dommage de ne pas mettre en œuvre de si bons hommes; ils les ont enrôlés, & à l'heure que je vous parle.....

Madame PERRINELLE.

Comment enrôlés !

LEPINE

Oui, vraiment : il n'y a pas de milieu, il faut qu'ils marchent.

LE GREFFIER.

Cela est épouvantable !

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des pièces qu'on me fait.

Madame PERRINELLE.

Cela me paroît comme cela, oui ;

mais il n'y a pas de plaisir à être exposée.....

SCÈNE XII.

M^{me} LA ROCHE, M. GRIMAUDIN,
LÉPINE, M^{me} PERRINELLE,
LE GREFFIER.

Madame LA ROCHE.

HÉ, Monsieur ! quelle misère est-ce là ? On n'est pas en sûreté dans votre maison.

M. GRIMAUDIN.

Est-il encore arrivé quelque chose de nouveau ?

Madame LA ROCHE.

Oui, vraiment. Venez en empêcher les suites, s'il vous plaît.

M. GRIMAUDIN.

Mais qu'est-ce que ce peut-être ?

Madame LA ROCHE.

La femme de Monsieur le Commis-

faire, & celle de Monsieur l'Avocat, sont entrées dans le parc ; le Sous-Lieutenant de cette Compagnie & le Cornette y étoient avant elles.

LÉPINE.

Ils ont voulu aussi les enrôler, peut-être ?

Madame PERRINELLE.

Ils ne leur ont point fait d'insolence ?

Madame LA ROCHE.

Non, vraiment : au contraire, beaucoup d'honnêtetés, & ils veulent à toute force les mener souper avec eux à la Croix blanche.

M. GRIMAUDIN.

Vraiment ! cela ne se fait point ; & ces Officiers-là ne savent pas....

Madame LA ROCHE.

Pardonnez-moi, ils savent bien que ce sont des Bourgeoises : ils disent qu'ils les aiment mieux que des femmes de qualité.

M. GRIMAUDIN.

Ah ! je suis au désespoir.

Madame

Madame LA ROCHE I F.

Cela est chagrinant ; les maris font à la chasse encore : s'ils alloient revenir.....

LÉPINE.

Bon , revenir ! les maris font enrôlés aussi de leur côté. Je me donne au diable , il faudra que les femmes marchent.

M. GRIMAUDIN.

Je vais parler à ces Messieurs-là , Madame la Roche.

Madame LA ROCHE , *s'en allant.*
Dépêchez-vous au moins.

M. GRIMAUDIN.

Entrez au Château , Madame Perrinelle.

Madame PERRINELLE.

Que j'y entre ; moi , que j'y entre ! & si dans l'humeur où sont ces enrôleurs-là , ils alloient aussi s'emparer de moi , Monsieur Grimaudin ?

LE GREFFIER.

Ne vous allarmez point , vous n'a-

38 LES VACANCES ;
vez rien à craindre. Allons, Madame.

LÉPINE.

Oh ! pour cela non : je la garantis de tout , ils ont provision de vivandieres.

SCENE XIII.

LÉPINE, *seul.*

O U A I S ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? On cherche à faire insulte à mon parrein le Procureur , sur ma parole ; & pour moi le cœur ne me dit rien de bon. Il me semble que j'ai vu quelques visages de ma connoissance.



SCENE XIV.

CLITANDRE, LÉPINE.

CLITANDRE, *à part.*

LES affaires prennent un assez bon train, & la plupart des payfans sont disposés comme je le souhaite.

LÉPINE, *à part.*

Je ne fais ce que cela veut dire, le tems présent ne va point trop mal : mais je crains diablement l'avenir à cause du passé.

CLITANDRE, *à part.*

Oh, palfambleu ! Monsieur le Procureur, je vous ferai régaler de manière que vous vous repentirez d'être devenu Seigneur de Village aux dépens de mon oncle.

LÉPINE, *à part.*

Ah, ventrebleu ! j'avois bien raison.

CLITANDRE, *à part.*

Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu.

LÉPINE, *à part.*

Je suis perdu ! c'est mon dernier maître, c'est lui même.

CLITANDRE, *à part.*

C'est un coquin, qui m'a volé, je pense.

LÉPINE, *à part.*

Il pense mal, mais il pense vrai ; c'est moi même.

CLITANDRE, *à part.*

Si je ne craignois point de me méprendre.

LÉPINE, *à part.*

La conversation finiroit mal, ne l'entamons point, tirons nos chausses.

CLITANDRE.

Monsieur, Monsieur de Lépine !

LÉPINE.

Plaît il, Monsieur ?

CLITANDRE.

Je ne me trompe point.

LÉPINE.

Pardonnez moi, Monsieur, vous me

prenez pour un autre , je ne me nomme pas Monsieur de Lépine.

CLITANDRE.

Tu ne te nommes pas Lépine , pendant ?

LÉPINE.

Non , Monsieur ; ni Lépine , ni pendant , je vous assure.

CLITANDRE.

Ce n'est pas toi qui m'a quitté en Flandres l'année dernière , au commencement de la campagne ?

LÉPINE.

En Flandres , Monsieur ?

CLITANDRE.

Oui , coquin , en Flandres ; oserois-tu dire le contraire ?

LÉPINE.

J'ai quelque idée confuse de vous avoir vu en ce pays-là.

CLITANDRE.

Quelque idée confuse !

LÉPINE.

Oui, Monsieur ; & en faveur de l'ancienne connoissance, s'il y a quelque chose ici pour votre service....

CLITANDRE.

Il y a pour mon service que tu commences par me rendre.....

LÉPINE.

Oh ! je me donne au diable, Monsieur, si c'est moi qui vous l'ai prise.

CLITANDRE.

Comment ? quoi, prise ?

LÉPINE.

Non, la peste m'étouffe ! je ne fais ce que c'est. N'allez pas ici me redemander.....

CLITANDRE.

Et si tu ne m'as rien pris, qu'appréhendes tu que je te redemande ?

LÉPINE.

Ah ! que vous en savez long ! Je vous vois venir, vous m'allez parler d'une

bourse, d'un diamant, d'une boîte à portrait, je gage.

CLITANDRE.

Pour un homme qui n'a pas fait le coup, tu es bien informé de ce qu'on m'a volé, du moins.

LÉPINE.

Ce sont des idées confuses ; mais dans le fond.....

CLITANDRE.

Oui, je le vois bien, tu n'as que des idées confuses : mais comme les miennes sont certaines, si tu ne me rends les soixante louis qui étoient dans ma bourse.....

LÉPINE.

Ah, ah, ah ! soixante louis ! Il n'y en avoit que trente-neuf, ou le diable m'emporte.

CLITANDRE.

Trente-neuf fois : mon diamant de quatre-cents écus.

LÉPINE.

Comment, quatre-cents écus ! Ah ! Monsieur, il faut avoir de la conscience ;

ou l'Orfevre, ou vous, vous êtes des fripons; il n'y a point de milieu. Je suis honnête-garçon, moi; si j'en ai eu plus de quatre-cent trente-cinq livres....

CLITANDRE.

Tu as vendu le diamant? Et la boîte, le portrait?

LÉPINE.

Oh! pour le portrait, je vous le rendrai. Celui qui a acheté la boîte n'en a point voulu; il est d'une vieille.

CLITANDRE.

Il faut me rendre tout, autrement tu peux bien compter.....

LÉPINE, *se jettant à ses genoux*:

Hé! miséricorde, Monsieur; ne me perdez pas, je suis un enfant de famille. Mon grand-pere est Sergent, mon pere Cabaretier, mon oncle Fripier, & ma mere Sage-femme; ne déshonorez pas notre maison, je vous le demande en grâce.

CLITANDRE.

Leve-toi. Que fais-tu ici? y as-tu quelque connoissance?

LÉPINE.

Si j'en ai ! je suis un des premiers Magistrats du village, Monsieur ; Procureur Fiscal à votre service.

CLITANDRE.

Toi, Procureur ! & par quelle aventure ?

LÉPINE.

Ce n'est point par aventure, Monsieur ; c'est par raison. Je me suis de tout tems senti les inclinations preneuses, comme vous l'avez éprouvé vous-même ; & parce que ces petites inclinations-là ont quelquefois de mauvaises suites, tant pour le repos de ma conscience, que pour exercer ma passion dominante sans aucun risque, mes amis m'ont conseillé de me faire Procureur. Mais que venez-vous faire ici, Monsieur ? qui diantre vous y amene ?

CLITANDRE.

C'est ma Compagnie qui doit y passer le quartier d'hiver.

LÉPINE.

Votre Compagnie !

46 *LES VACANCES,*
 CLITANDRE.

Oui : j'ai demandé ce Village au Bureau, j'ai eu le crédit de l'obtenir, & j'y viens faire expirer sous le bâton, ou à force de persécutions du moins, un maraud de Procureur qui a eu l'insolence de se faire adjuger la Terre de mon oncle.

LÉPINE.

Je m'en étois bien douté; mon parrein ne fera pas tranquille dans ses petits Etats.

CLITANDRE.

Hem! que dis-tu?

LÉPINE.

Je dis que ce maraud de Procureur est mon parrein, Monsieur.

SCENE XV.

LE MAGISTER, CLITANDRE,
 LÉPINE.

LE MAGISTER.

PALSANGUENNE! Monsieur l'Officier, vous devez être bian content de

nous: je venons de disposer les billets ; & en conséquence de vos bonnes intentions pour notre nouveau Seigneur , conformément à celles que j'avons itouz pour li-dà , de vos cinquante hommes , j'en ons déjà logé trente-cinq , tant dans son Châtiau que dans sa Farine ; ils seront morgué ! là à bouche que veux-tu : c'est un fesse-mathieu qui a de quoi , ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

C'est un petit Seigneur bien aimé que mon parrein.

CLITANDRE.

Voilà qui est bien. Et les autres , qu'en avez-vous fait ? où sont-ils ?

LE MAGISTER.

Je les avons envoyés tous quinze chez un de ces nouveaux Monopoleux , qui a depuis peu acheté à nos dépens une petite métairie au bout du Village ; par ainsi , je ne ferons pas trop chargés : & comme vous ne nous incommodez pas , soyez le bien-venu.

8 *LE S VACANCES,*

CLITANDRE.

Vous me paroissez un homme de tête.

LE MAGISTER.

Oh, palfanguenne ! oui, j'en ai une ; & des plus têtues, je vous en répons : quand je l'ai par fois chauffée d'une certaine manière..... Et à propos de ça , j'ai une petite grâce à vous demander , s'il vous plaît : vous nous ferez l'honneur de demeurer ici tout l'hiver , peut-être ?

CLITANDRE.

Selon les affaires qui m'y retiendront , ou celles qui m'appelleront à Paris.

LE MAGISTER.

Morgué ! n'importe , de près ou de loin ; comme notre nouveau Seigneur est un vilain , un manant , un goujat de Robe , vous serez toujours le maître : je vous demande votre protection contre li.

CLITANDRE.

A propos de quoi ?

LE MAGISTER.

A propos de ce que je veux li faire du dépit.

CLITANDRE.

Hé ! de quelle maniere ?

LE MAGISTER.

Morgué ! je voudrois bian ne li pas ôter mon chapiau , non plus que je fais à trois ou quatre filles qui m'avaient fait piece. Baillez-moi cette permission-là , Monsieur l'Officier , je vous en prie.

CLITANDRE.

Très-volontiers , Monsieur le Magister ; vous ferez tant de sottises qu'il vous plaira , je ne vous en empêcherai point , je vous assure.

LE MAGISTER.

Grand merci , Monsieur. Que j'allois voir de gens panauds ! Oh , tati-gué ! je sis un fier compere.

LÉPINE.

Voilà un maître fou qui ne nuira pas aux bons desseins que vous avez pour le Procureur.

SCENE XVI.

Madame PERRINELLE, LÉPINE,
CLITANDRE.

Madame PERRINELLE, *partant
à elle-même.*

OH ! pour cela non , je n'y demeurerai point : voilà qui est résolu , je m'en retourne ; oui , je m'en retourne.

CLITANDRE.

Qu'est-ce que c'est que cette honnête Bourgeoise-ci ?

Madame PERRINELLE.

C'est une trop mauvaise compagnie pour passer les Vacances, que la compagnie d'une Compagnie de Cavalerie.

LÉPINE.

Comment diable , Monsieur ! c'est l'original du portrait de vieille que je veux vous rendre,

CLITANDRE.

Madame Perrinelle ! quelle maudite rencontre !

Madame PERRINELLE.

Clitandre en ce pays-ci ! Hé ! par quelle heureuse destinée l'amour prend-il ainsi le soin de nous rassembler à la campagne , mon cher enfant ?

CLITANDRE.

Madame.....

Madame PERRINELLE.

Je ne vous attendois à Paris que dans quinze jours : mais je vous y attendois avec toutes les grâces.....

LÉPINE.

Elle les a laissées en ce pays là , sur ma parole.

Madame PERRINELLE.

J'ai envoyé mon mari passer l'hiver à Bourges , il ne nous ennuiera pas tant cette année-ci que l'autre.

CLITANDRE.

Madame, ...

Madame PERRINELLE.

A propos, ne seriez-vous point un des Officiers de ces canailles qui sont ici, par paranthèse?

CLITANDRE.

Oui, Madame, c'est ma Compagnie.

Madame PERRINELLE.

Vous avez une Compagnie fort mal morigenée, fort mal instruite, fort mal élevée, je vous en avertis; mais puisque vous la commandez, nous en aurons raison. Je vais vous annoncer au Château. Vous y viendrez, je pense? Au moins qu'on s'apperçoive un peu, je vous prie, que c'est à moi qu'on devra votre visite.



SCENE XVII.

CLITANDRE, LÉPINE.

CLITANDRE.

JE ne m'attendois point à trouver ici cette vieille folle-là. Elle est des amies du Procureur, apparemment? la connois-tu? dis.

LÉPINE.

Oh! pas tant que vous, Monsieur, à beaucoup près; mais c'est la vieille du portrait, je l'ai d'abord reconnue. Vous n'êtes pas mal en quartier d'hiver pour cette année. Un Procureur à la campagne, Madame Perrinelle à Paris; vous serez bien payé de vos ustensiles.



SCENE XVIII.

ANGÉLIQUE , CLITANDRE ,
Madame LA ROCHE, LÉPINE.

ANGÉLIQUE.

LA compagnie que mon pere a fait venir ici , se divertira mal ; & la prise de possession ne sera pas tranquille.

Madame LA ROCHE.

Il en ordonne la cérémonie burlesque avec grand soin , & il me semble qu'il s'en fait une vraie affaire. Il a fait venir un Suisse de Gonesté avec toute la famille.

CLITANDRE , *appercevant*
Angélique.

Que vois-je , Lépine ?

LÉPINE.

Vous voyez une fort jolie fille , & une fort bonne femme ; c'est un assortiment des plus commodes.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Madame la Roche , voilà ce jeune Officier dont je te parlois , qui venoit au Couvent.

Madame LA ROCHE.

Cela n'est pas possible !

CLITANDRE.

La jolie fille ne m'est pas inconnue ,
Lépine.

LÉPINE.

Bon ! tant mieux , vous aurez bientôt fait connoissance avec la bonne-femme.

CLITANDRE.

La surprise où je suis , Madame , de vous trouver à la campagne dans un tems.....

ANGÉLIQUE.

Cette aventure est toute des plus imprévues pour moi , je vous l'avoue ; & je ne m'attendois pas.....

LÉPINE.

Je ne m'y attendois pas non plus , moi , la peste m'étouffe ! & je gage

que Madame la Roche est aussi surprise de votre connoissance, que vous êtes surpris de vous rencontrer ; & Monsieur votre pere ne sera pas moins surpris d'une chose aussi surprenante. Oh diable ! il y aura bien de la surprise dans tout ceci, sur ma parole.

Madame **LA ROCHE.**

Mais que les surprises ne vous fassent pas perdre le jugement. Vous voilà à même de renouer la partie : mort de ma vie ! finissez-la, il n'y a point de tems à perdre.

CLITANDRE.

Par quelle heureuse destinée, Madame.....

Madame **LA ROCHE.**

On vous expliquera tout cela. C'est le même hasard qui l'a conduite ici, qui vous y amene. Vous vous aimez tous deux, vous vous retrouvez ; vous ne vous séparerez pas sans boire.

ANGÉLIQUE.

Tu es vive, Madame la Roche ; & tu prends les choses d'une maniere....

Madame LA ROCHE.

Aussi n'y a-t-il qu'un mot qui serve. Vous m'avez dit que Monsieur vous aime, & que vous ne le haïssez pas ; je ne vois pas qu'on puisse être mieux d'accord. Hé ! que faut-il de plus pour un bon mariage.

CLITANDRE.

Elle a raison , & je vous donne ma parole que le seul but de mon amour.....

LÉPINE.

Allez , je le connois ; je vous réponds de lui ; il fera bien les choses.

SCENE XIX.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE,
MAUGREBLEU, LÉPINE,
Madame LA ROCHE.

MAUGREBLEU , *ivre.*

QU'EST-CE que c'est donc que cela ; mon Capitaine ? Vous vous amusez à

la moutarde, pendant qu'on vous fait des recrues d'une distinction & d'une utilité.....

CLITANDRE.

Oh ! que tu es ivre, mon pauvre garçon !

MAUGREBLEU.

Comme de coutume, je ne hausse, ni ne baisse; chacun a ses petits talens dans ce monde : vous aimez le cotillon, moi j'aime la bouteille; &.. .

Madame LA ROCHE.

Hé ! je crois, Dieu me pardonne, que c'est votre frere, Madame, dont il y a si long-temps qu'on n'a eu de nouvelles; ce pauvre Charlot !

CLITANDRE.

Comment, son frere !

MAUGREBLEU.

Qui est l'animal qui parle de Charlot ? oh ! réformez, réformez votre style, s'il vous plaît; je suis Premier Maréchal des Logis de la Compagnie de ce Gentilhomme-là, afin que vous le fachiez.

Madame LA ROCHE.

Je ne me trompe point, c'est lui-même.

ANGÉLIQUE.

Cet ivrogne-là seroit mon frere?

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce à ce dire ivrogne, & votre frere encore? Vous me cajolez, vous me voulez attrapper. Allons, mon Capitaine, ne nous amafons point à ces carogne-là.

LÉPINE.

Madame la Roche a parbleu! raison; c'est le fils de mon parrein.

MAUGREBLEU.

Oh! pour toi, je te remets, tu es Lépine, le filleul de mon pere, un grand fripon; oui, je te reconnois: mais pour vous autres.....

Madame LA ROCHE.

Vous ne vous resflouvenez pas de Madame la Roche?

MAUGREBLEU.

De Madame la Roche? si-fait par-

60 *LES VACANCES,*
bleu ! c'étoit une bonne diableffe. Ne
seroit-ce point vous ?

Madame *LA ROCHE.*
C'est moi-même.

MAUGREBLEU.

Je crois, ma foi ! qu'elle n'a point
menti ; & voici une vivante qui rellem-
ble à ma sœur : mais non ; si fait , le
diable m'emporte ! c'est elle-même.
Parlez - donc , ho ! mon Capitaine ,
bride en main , s'il vous plaît. Pour
Madame la Roche , vous irez le galop ,
si vous pouvez ; mais pour ma sœur...

ANGÉLIQUE.

J'ai bien de la confusion que mon
frere.....

CLITANDRE.

N'en rougissez point , Madame ; il
est honnête - homme , & je me fais
honneur de son amitié.

MAUGREBLEU.

Mais je me donne au diable , si je
comprends rien à tout c ci. Vous
vous connoissez tous , vous vous ren-
contrez tous ici , vous vous entendez
tous

tous comme larrons en foire. Mon Capitaine, qu'est-ce que cela signifie?

Madame LA ROCHE.

Que votre Capitaine va devenir votre beau-frere.

MAUGREBLEU.

Il va le devenir ! Ne l'est-il point déjà ? Il ne faut pas que je sache rien de ça, au moins, je vous en assure ; car je suis un brutal.

Madame LA ROCHE.

Au contraire, vraiment nous prétendons que tout le monde le sache, & que Monsieur votre pere, qui est ici, en soit informé des premiers.

MAUGREBLEU.

Mon pere qui est ici ! quelle peste de conte ! Hé ! qu'est ce qu'il feroit ici, mon pere ?

LÉPINE.

Ce qu'il y feroit ! il y vient prendre possession de la Terre qu'il s'est fait adjuger depuis trois semaines.

MAUGREBLEU.

Comment ! possession de la Terre !
mon Capitaine. Ce maroufle de Pro-
cureur à qui nous venons donner les
étrivieres, il se rencontre que c'est mon
pere & cela est par ma foi drôle !

CLITANDRE.

Quoi ! Madame , c'est Monsieur
votre pere qui.....

ANGÉLIQUE.

C'est lui qui est depuis peu Seigneur
du Château que vous voyez.

MAUGREBLEU.

Cela change la thèse , au moins ; &
je ne puis pas en conscience , moi ,
donner les étrivieres à mon pere.

Madame LA ROCHE.

Que veut-il donc dire ?

CLITANDRE.

J'étois ici dans le dessein de troubler
son acquisition : mais je vous assure
que bien loin de faire la moindre dé-
marche.....

MAUGREBLEU.

Oh ! les choses s'accommoderont , je vois bien cela : l'acquisition demeurera à mon pere , & ma sœur servira de pot-de-vin ; pourvu que je trouve aussi mon petit compte dans ce petit marché-là , moi.

CLITANDRE.

Vous l'y trouverez. Ma Lieutenance est vacante , je vous la donne.

MAUGREBLEU.

Bon ! tant - mieux , grand merci , beau-frere : il n'est morbleu ! rien tel pour faire fortune que le canal des femmes ; & combien de grands Officiers seroient très-subalternes , s'ils n'avoient eu de jolies sœurs ou de jolies cousines ?

Madame LA ROCHE.

La grande affaire est à présent de faire consentir votre pere.

MAUGREBLEU.

Il consentira à tout , je donne sa parole , & le filleul & moi nous allons lui faire entendre.....

CLITANDRE.

Monfieur de Lépine , au moins fongez.....

LÉPINE

Je comprends , Monfieur , je fuis payé d'avance , je travaillerai utilement , fur ma parole. Allez faire enfemble un petit tour de promenade feulement , mais fort court fur-tout ; je vous fuis caution qu'à votre retour les affaires feront bien avancées.

CLITANDRE

Laiſſons nos intérêts entre leurs mains ; allons enfemble , Madame.

SCENE XX.

MAUGREBLEU, LÉPINE.

MAUGREBLEU.

ALLONS, filleul, mene-moi voir mon pere, j'ai impatience d'avoir cet honneur-là, il y a long-tems que je lui dois une viſite.

LÉPINE.

Il ne s'attend à rien moins qu'à celle-ci, & il ne sera pas mal étonné.

MAUGREBLEU.

Je suis curieux de savoir comment il me recevra; il en usa mal avec moi la dernière fois que nous nous complimentâmes.

LÉPINE.

Le voici avec un de ses confrères; je pense.

SCENE XXI.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER,
MAUGREBLEU, LÉPINE.

LE GREFFIER.

IL faut parler au Capitaine, Monsieur Grimaudin. Il n'est pas naturel qu'on enrôle ainsi trois honnêtes Bourgeois qui viennent de bonne-foi chez vous pour.....

M. GRIMAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine ; on me les rendra , vous dis-je , ou je ferai sonner le tocsin sur ces gens-là. Mes payfans me prêteront main - forte , laissez faire.

MAUGREBLEU.

Présente-moi donc , filleul , toi qui es en grâce.

LÉPINE.

Il ne sera pas nécessaire que vous en veniez à ces extrémités - là , mon parrein , & voilà un des premiers Officiers de la Compagnie qui vient ici vous assurer.

MAUGREBLEU.

Je suis bien votre serviteur , Monsieur mon pere , & j'ai bien de la joie.....

M. GRIMAUDIN.

Comment ! hé ! c'est mon fils , c'est ce fripon de Charlot.....

MAUGREBLEU.

Fort à votre service , mon pere : mais ne m'appellez plus comme cela ,

je vous prie : cela vous feroit peut-être reprendre avec moi des prérogatives que je supprime. Je m'appelle Monsieur Maugrebleu, Lieutenant de Cavalerie : que cela vous suffise, & plus de familiarité, s'il vous plaît.

M. GRIMAUDIN.

Tu es Lieutenant de Cavalerie ?

MAUGREBLEU.

Et vous, Seigneur de Paroisse ? Vous vous poussez dans la robe, je me pousse dans l'épée, ma sœur se pousse... baste, elle fait aussi fortune à l'heure qu'il est ; chacun se pousse à sa manière. Oh ! nous sommes une famille bien fortunée, nous autres.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce à dire, ta sœur fait fortune ?

MAUGREBLEU.

Oui, mon Capitaine l'épouse ; je la lui ai donnée en mariage ; l'Aumônier du Régiment, qui est ici, en va faire la cérémonie.

M. GRIMAUDIN.

Ah, ah ! voici qui est admirable !

68 *LES VACANCES;*

Mais j'ai promis ma fille à Monsieur
que voilà, moi.

MAUGREBLEU.

A ce visage-là ! cet animal-là seroit
mon beau-frere ! je n'en voudrois mor-
bleu ! pas pour mon palfrenier.

LE GREFFIER.

Monsieur Grimaudin ?

LÉPINE.

La guerre donne des sentimens bien
nobles & bien relevés, au moins.

M. GRIMAUDIN.

Mais sérieusement parlant.

MAUGREBLEU.

Couvrons-nous mon pere, & par-
lons doucement.

LÉPINE.

De peur de vous faire mal, mon
parrein.....

M. GRIMAUDIN.

Ouais !

MAUGREBLEU.

Vous dites donc , Monsieur mon pere , que.....

M. GRIMAUDIN.

Je dis qu'on n'aura pas ma fille malgré moi, & que je ne prétends pas.....

LÉPINE.

Oh! pour cela, mon parrein, vous êtes dans votre tort.

M. GRIMAUDIN.

Je suis dans mon tort, moi!

MAUGREBLEU.

Oui, sans contredit. Explique-lui la chose, filleul.

M. GRIMAUDIN.

Je n'ai que faire d'explication, & je.....

LÉPINE.

Pardonnez-moi, mon parrein, donnez-vous patience.

LE GREFFIER.

Votre fils & votre filleul se moquent de vous, je vous en avertis.

70 *LES VACANCES,*

M. GRIMAUDIN.

C'est ce qui me semble ; mais.....

MAUGREBLEU.

C'est le neveu & l'héritier de celui
sur qui vous avez fait décréter cette
Terre-ci, que mon Capitaine.

M. GRIMAUDIN.

Oui !

LÉPINE.

Vous comprenez bien , Monsieur....

M. GRIMAUDIN.

Quoi ? je comprends bien ?

LÉPINE.

Vous venez prendre possession de la
Terre sans la permission de l'oncle ,
remarquez bien cela.

M. GRIMAUDIN.

Hé bien ?

MAUGREBLEU.

Hé bien ! le neveu prend possession
de la fille sans votre permission. Voilà
ce que fait le mauvais exemple.

M. GRIMAUDIN.

Je me moque de cela, & je ne donnerai point les mains.....

LÉPINE.

Si vous ne faites pas les choses de bonne grâce, vous ne jouïrez pas tranquillement de la Terre; ils sont venus ici pour vous faire déguerpir, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

Est-il possible? me dis-tu vrai?

(*On entend un bruit de Haut-bois.*)

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce que c'est que cette musique-là? nos Haut-bois sont de la symphonie, je pense.



SCENE XXII.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER ;
MAUGREBLEU, LÉPINE,
COLIN.

COLIN.

HÉ ! venez vite, Monsieur, tout le village est dans la cour du Châtaiu, qui vient vous faire la révérence.

M. GRIMAUDIN.

Mais j'avois dit qu'ils attendissent mes ordres pour.....

COLIN.

C'est Mademoiselle votre fille, & le Capitaine de ces gens-d'armes, qu'ils disent qui est votre gendre, qui les avont envoyés pour vous divertir, & pour commencer le prélude de leur noce.

LÉPINE.

Cela est plus avancé que vous ne croyez, au moins : & , tenez, les voilà :

ils vous diront ce qui en est ; ils sont sinceres.

SCENE DERNIERE.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER,
 MAUGREBLEU, CLITANDRE,
 ANGÉLIQUE, LÉPINE,
 Madame LA ROCHE, COLIN.

M. GRIMAUDIN.

J'APPRENDS ici de jolies choses,
 Mademoiselle ma fille.

ANGÉLIQUE.

On vous l'a dit, mon pere ? Je croyois vous en apporter la premiere nouvelle. Monsieur veut m'épouser, il a déjà le consentement de mon frere & le mien, nous venons vous prier d'y joindre le vôtre, & de.....

CLITANDRE.

Si vous voulez jouir paisiblement

de la Terre de Gaillardin, Monsieur, il faut, s'il vous plaît, souscrire aux conditions....

M. GRIMAUDIN.

Je souscris à tout, Monsieur, pourvu que je demeure Seigneur de Paroisse, qu'on me rende tous les honneurs dûs à la qualité de....

MAUGREBLEU.

On vous les rendra. Je vous arme Chevalier, moi. Voilà mon ceinturon, mon épée & mon plumet par-dessus le marché : il faut être Chevalier pour recevoir les hommages du village.

M. GRIMAUDIN.

Écoute, ne raille point ici.

MAUGREBLEU.

Si je raille, que la peste m'étouffe ! Voilà notre famille fort ennoblie. Mon Capitaine fera aussi ma sœur Chevalière; il lui donnera tantôt l'accolade.

M. GRIMAUDIN.

Ecoutez, mon gendre, puisque vous voulez l'être, je prétends....

CLITANDRE.

Vous ferez content, & vous allez voir un échantillon de la complaisance qu'auront pour vous & les habitans du village, & les Cavaliers de ma Compagnie. Qu'on fasse venir ces gens qui sont au Château.

MAUGREBLEU.

Les voici qui viennent d'eux-mêmes.

LE GREFFIER.

Et nos trois enrôlés, que deviendront-ils?

MAUGREBLEU.

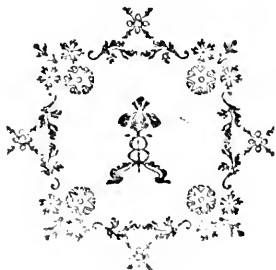
Ils n'ont qu'à financer les frais de la noce & de la cérémonie, je les relâcherai, moi; j'en fais mon affaire.

LÉPINE.

Et Monsieur le Greffier qu'en ferons-nous?

MAUGREBLEU.

Hé ! que diable faire d'un Greffier ?
il prendra patience. Allons , enfans ,
vive la joie ! Honneur à votre nouveau
Seigneur , & au beau-pere de notre
Capitaine



DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs Paysans & Paysannes, un Suisse, une Suisseuse, des Procureurs, & des Cavaliers en bottes, viennent pour faire honneur à la prise de possession de Monsieur Grimaudin.)

LA SUISSESSE chante. 2

QUE chacun se prépare
A faire de son mieux
En ces lieux,
Fanfare, fanfare, fanfare.

LE CHŒUR répète.
Fanfare, &c.

LA SUISSESSE. 3

Célébrons la victoire
D'un Procureur fameux,
Qui de son écritoire,
S'est fait un destin glorieux.
Que chacun se prépare, &c.

LE CHŒUR.
Fanfare, &c.

78 *LES VACANCES,*
LA SUISSESE.

En dépit de l'envie,
Sans bombes & fans artillerie,
Il se rend maître d'un Château,
Entouré d'un fossé plein d'eau.
Que chacun se prépare, &c.

LE CHŒUR.

Fanfare, &c.

(Entrée de la Suisse seule.)

(Un Procureur chante.)

Le Village
Vient rendre hommage,
Et faire honneur
A son nouveau Seigneur.
Tous à la foi,
A haute voix,
Chantons ce personnage.
Et ses fameux exploits.

(Entrée du Suisse & de la Suisseuse.)

(Deux Procureurs chantent ensemble.)

Nous femmes en vacances, Confères,
Faisons bonne chere,
Passons le tems;
Laissons là toute affaire,
Procès, Inventaire,
Moquons-nous de nos Cliens.
L'aff ense chicane,
Qui rend diaphane

Le pauvre plaideur,
 Rend la face
 Bien grasse
 Au Procureur.

(*Entrée de deux Procureurs, qui sont insultés par deux Cavaliers, qui leur ôtent leurs robes, & les chassent du Théâtre.*)

(*Une petite Paysanne chante.*)

Aimez ailleurs désormais,
 Dit partie jour une Coquette
 A des soupirans de Palais;
 Voici la Campagne faite,
 Hors de Cour & de Procès.
 Jusqu'au tems de la verdure,
 Les Guerriers de retour,
 Nous vont apprendre en amour
 Une nouvelle procédure.

(*Entrée de deux petits Paysans & d'une petite Paysanne.*)

(*La Paysanne chante.*)

Un jour
 L'Amour
 Eut un Procès,
 En plein Palais.
 On lui fit rendre
 Tous les cœurs qu'il avoit su prendre.
 Il a juré depuis ce tems

80 *LES VACANCES,*

Que tous les gens
De chicane & de pratique
Qui plaideroient dans sa boutique,
Seroient condamnés aux dépens.

*(On apporte un fauteuil, dans lequel
se place Monsieur Grimaudin, sous
un grand parasol, ayant à ses côtés
deux Paysans qui lui servent de
Gardes, l'un avec un vieux mous-
quet, & l'autre avec une hallebarde
rouillée, tous deux en baudrier & en
épée.)*

(Un Procureur chante.)

Compagnons, dansons tous un branle
Jusqu'à demain,
Et que par-tout on mette en branle
Cloche & tocfin.
Voici Monseigneur Grimaudin
Dans son Château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

Voici Monseigneur Grimaudin
Dans son Château de Gaillardin.

LE MAGISTER.

Jamais le gros cheval de Troie
Fait de sapin,
N'entrit avec plus grande joie
Chez le Troyen,

Que Monseigneur de Grimaudin
Dans son Château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

Que Monseigneur , &c.

LE BARBIER.

Je suis le Barbier du Village ,
Nommé Mambrin :
Je raserai le gros vilage
Et le grouin
De Monseigneur de Grimaudin ,
Dans son Château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

De Monseigneur , &c.

LA MEUNIERE.

Sur un bras de votre Riviere
J'avons du bien ,
Et je viens offrir la Meuniere
Et son Moulin
A Monseigneur de Grimaudin ,
Dans son Château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

A Monseigneur , &c.

LE PROCUREUR FISCAL.

Il faut désormais que j'écrive ,
Sur parchemin ,
En lettres d'or dans nos Archives
En beau latin ,

82 *LES VACANCES ,*
Vivat mon parrein Grimaudin ,
Dans son Château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

Vivat son parrein , &c.

MAUGREBLEU.

Amis , c'est trop chanter sans boire :
Allons , enfin ,
Pour terminer gaiment l'histoire ,
Fesler le vin
De mon papa de Grimaudin ,
Dans son Château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

De son papa . &c.

*(On porte Monsieur Grimaudin dans
son Château , où il est suivi de tous
les Auteurs & Actrices de la Comé-
die & du Divertissement.*

FIN.

LE CHARIVARI,
COMÉDIE;

Représentée pour la première fois
le 19 Septembre 1697.

A C T E U R S .

Madame LORICART, Mere d'Angélique, & Tante de Mariane.

CLÉONTE, Beau-frere de Madame Loricart.

MARIANE, Niece de Madame Loricart.

ANGÉLIQUE, Fille de Madame Loricart.

ERASTE, Amant d'Angélique.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

MATHURINE, Servante de Madame Loricart.

THIBAUT, Jardinier de Madame Loricart.

LOLIVE, Amoureux de Mathurine.

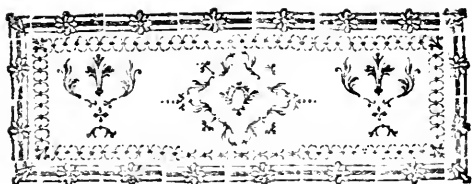
LA FONTAINE, Valet de Clitandre.

LA FLEUR, Valet d'Erasle.

LE TABELLION.

Plusieurs Payfans & Payfannes.

La Scene est à Auteuil.



LE CHARIVARI,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, *vêtu en Paysan, enveloppé dans un manteau*; LA FLEUR.

ERASTE.

TENEZ, la Fleur; ôtez mon manteau, & allez m'attendre au Dauphin avec vos camarades.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

ERASTE.

Que je vous y trouve, au moins; si j'ai affaire de vous.

Tome III.

E

86 *LE CHARIVARI,*
 LA FLEUR.

Nous ne nous éloignerons pas ;
Monsieur ; cela suffit.

SCENE II.

ERASTE, *seul.*

ME voilà déguisé d'une manière à
n'être reconnu de personne : Oh !
pour cela il n'y a que la jeunesse, ou
l'amour, qui puisse autoriser cette par-
tie de plaisir.

SCENE III.

LA FONTAINE, CLITANDRE,
aussi vêtu en Paysan.

CLITANDRE.

LA Fontaine, payez ce Fiacre, & le
renvoyez ; entendez-vous ?

LA FONTAINE.

Cui, Monsieur. Où mettra-t-on tous ces ustensiles de Musique que vous avez fait apporter?

CLITANDRE.

Au premier cabaret; je ne tarderai pas à vous y joindre.

LA FONTAINE.

Nous allons vous y attendre.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, ERASTE.

ERASTE.

CE Village n'est pas bien fréquenté aujourd'hui, & je n'y vois aucune apparence de noce.

CLITANDRE.

Je ne fais où est la maison de Madame Loricart.



SCENE V.**LOLIVE, ERASTE, CLITANDRE.****LOLIVE,** *aussi vêtu en Paysan.*

JE ne connois ni le marié, ni la mariée, & je serai pourtant un des garçons de la noce.

ERASTE.

Un des garçons de la noce : justement, voilà ce que je cherche.

CLITANDRE.

Ces deux drôles-ci m'apprendront peut-être ce que je veux savoir.

LOLIVE.

Voilà deux paysans assez bien bâtis, & la canaille de ce pays-ci n'est pas mal faite.

ERASTE, *à Lolive.*

Serviteur, l'ami.

LOLIVE.

Ton valet, camarade.

CLITANDRE.

Bon jour, enfans.

ERASTE.

Que veut dire ceci ? me trompe-
rois-je ?

CLITANDRE.

Est-ce un songe, ou une vérité ?

LOLIVE.

Je me donne au diable, je crois que
j'ai la berlue.

ERASTE.

Est-ce toi, Lolive ?

LOLIVE.

Seroit-ce vous, Monsieur Eraste ?

CLITANDRE.

Eraste & Lolive !

ERASTE.

C'est aussi Clitandre, je pense ?

CLITANDRE.

Oui, c'est moi-même.

LOLIVE.

Hé ! vraiment oui. Masques, où y a-t-il bal ?

ERASTE.

Hé ! que diantre fais-tu ici dans cet équipage ?

CLITANDRE.

Hé ! que diantre y fais-tu toi-même ? parle.

ERASTE.

Hé ! mais.....

CLITANDRE.

Quoi ? mais.

LOLIVE.

Point de finesse , Messieurs : nous sommes ici tous trois dans le même équipage, nous y faisons tous trois la même chose , & peut être courons-nous tous trois le même lièvre ?

ERASTE.

L'aventure est assez bizarre. Oh çà ! ne nous trahissons point, éclaircissons-nous doucement, & convenons de nos faits.

LOLIVE.

C'est bien dit, nous sommes tous trois amoureux apparemment : si les objets sont différens, à la bonne heure, on se rendra réciproquement service de bonne amitié : si nous en voulons à la même personne, vous vous égorgeriez tous deux, pour voir à qui elle demeurera, & je vous regarderai faire.

CLITANDRE.

Je ne crois pas que nous poussions la chose jusques-là.

ERASTE.

Çà voyons, parle-moi franchement, qui t'amène ici ?

CLITANDRE.

L'occasion d'une noce.

ERASTE.

C'est aussi ce qui m'y attire.

LOLIVE.

Nous aimons tous trois la danse, à ce que je vois ; j'y viens dans la même intention.

CLITANDRE.

On m'a fait dire de me déguiser en payfan, d'amener des instrumens, & des Musiciens.

ERASTE.

On m'a fait dire la même chose.

LOLIVE.

A la Musique près, j'ai reçu le même ordre, comme vous voyez.

ERASTE.

La charmante personne que j'aime se nomme Angélique.

CLITANDRE.

Celle que j'adore, est Mariane.

LOLIVE.

Bon : *Vivat* ! Messieurs, point de rancune, la mienne s'appelle Mathurine.

ERASTE.

Angélique est fille d'une vieille Madame Loricart, qui a une maison dans le Village.

CLITANDRE.

Mariane est sa niece.

LOLIVE.

Et Mathurine est la servante: cela est tout-à-fait heureux, Messieurs; nous ne sortirons pas de la famille.

ERASTE.

Angélique est la plus charmante personne!

CLITANDRE.

Mariane est la plus adorable!

LOLIVE.

C'est la plus appétissante dondon que Mathurine!

CLITANDRE.

Mais la Madame Loricart est une vieille folle qu'il n'y a pas moyen d'appriivoiser; & depuis trois semaines qu'elle est dans ce Village, je n'ai pas osé en aborder.

ERASTE.

Je t'en offre autant: c'est une aussi surveillante Madame....

LOLIVE.

Nous l'endormirons, ne vous mettez pas en peine, on ne nous a pas mandés pour rien. Il y a une noce dans le Village, nos Dames en feront apparemment: ces noces de Village sont tumultueuses, on ne nous connoitra point. J'augure bien de notre voyage.

ERASTE.

Il faudroit tâcher de prendre langue, & de savoir.....

LOLIVE.

Laissez-moi faire. Voici la maison de Madame Loricart, je vais reconnoître la place, & je vous en rendrai compte. Où vous trouverai-je ?

ERASTE.

J'ai dit à mes gens de m'attendre au Dauphin.

CLITANDRE.

Les miens y sont aussi, apparemment.

LOLIVE.

A la bonne heure, j'aime les rendez-vous de cabaret, ils sont heureux.

Quelqu'un fort de sa maison, je vais faire jâser ce compere-là, & vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE VI.

LOLIVE, THIBAUT.

THIBAUT.

MORGUÉ! je ne fais ce que ça veut dire, v'là quasiment ma forteune faite, & je ne saurois avoir le cœur joyeux.

LOLIVE.

Voilà une vraie physionomie de nouveau marié, ne seroit-ce point celui dont nous venons honorer la noce?

THIBAUT.

Ouais! v'là un drôle qui m'examine bien!

LOLIVE.

Je ne me trompe point, c'est lui-même.

THIBAUT.

Il a raison, c'est moi. Il faut que

96 *LE CHARIVARI;*
ce soit queuqu'un de connoissance.

LOLIVE.

Vous voulez bien qu'on ait l'honneur de vous faire la révérence , & que l'on vous témoigne la joie que l'on a de votre heureux mariage.

THIBAUT.

Mon mariage, à moi ! Et comment savez-vous ça ? Il faut morgué ! que vous soyez forcier , je n'en avons parlé à parsonne.

LOLIVE.

C'est pourtant une chose publique dans le Village , & tout le monde se prépare pour danser à la noce.....

THIBAUT.

Hé, ventregué ! ce n'est pas ça : c'est celle d'Ambroise & de la grande Margot que vous velez dire ; car pour la mienne , c'est un secret , voyez-vous ! il ne faut morgué ! que parsonne en sache rian.

LOLIVE.

Il n'importe , je vous en félicite , &

la part que je prends à tout ce qui vous regarde....

THIBAUT.

Pargué! je vous en fi bian obligé, je vous remercie. Mais d'où vient cette amitié-là? D'où est-ce que je nous connoissons, s'il vous plaît?

LOLIVE.

Quoi! vous ne me remettez pas?

THIBAUT.

Hé, pangsangé! comment vous remettre, pisque je ne nous sommes jamais vus?

LOLIVE.

Cela ne fait rien, c'est moi qui suis le bon ami du cousin de la niece de ce Curé qui est parent du beau-frere de ce neveu dont la tante avoit un fils qui étoit ami de la marreine.... là,...

THIBAUT.

De ma marreine, à moi?

LOLIVE.

Oui, justement, de votre marreine.

THIBAUT.

Ah ! que c'étoit une bonne parsonne que ma marreine ! alle m'aimoit bian pendant son vivant ; mais du depuis qu'elle est trépassée.....

LOLIVE.

Elle est morte , la pauvre femme ?

THIBAUT.

Oh , tatigué ! oui , alle est défunte ; & son mari m'a joué d'un tour.

LOLIVE.

Comment donc cela ?

THIBAUT.

C'est un Procureur , comme vous savez , que le mari de défunt ma marreine.

LOLIVE.

Vraiment oui , je fais cela.

THIBAUT.

Vous savez donc bian itou qu'il étoit enragé de ce que sa femme avoit un filleul qu'alle aimoit tant ?

LOLIVE.

Oh diable ! oui ; il étoit bien fâché , je m'en souviens.

THIBAUT.

Oui , mais il n'osoit rien dire ; car de son côté il avoit itou une petite filleule ; & ils ne savient tous deux rien de , ça quand ils s'époufèrent.

LOLIVE.

Je le crois bien.

THIBAUT.

Oh dame ! sitôt qu'ils furent mari & femme , le parrein fit sottement venir la filleule : chacun le fian , ce n'est pas trop , n'est-ce pas ? Ma marreine est morte , le parrein m'a fait payfan , & il a fait sa filleule Madame. Vous comprenez bien ?

LOLIVE.

Oui , je comprends que vous avez beaucoup perdu à la mort de cette marreine là.

THIBAUT.

Tatigué ! je m'en gausse , j'ai bien rencontré ; je sommes heureux nous

autres filleuls : je me suis fait le Jardinier d'une vieille Madame , qui a pris une si bonne amitié pour moi , que c'est la plus grande piquié du monde.

LOLIVE.

Madame Loricart ?

THIBAUT.

Justement : alle est folle de moi , & je ne fais par où ; il y a morgué ! bian du caprice dans la tête des femmes ; car je ne suis pas trop biau , n'est-ce pas ?

LOLIVE.

Vraiment , il n'y a point d'excès.

THIBAUT.

Stapandant , alle veut m'épouser , c'est sa folie ; je li avois pourtant offert qu'alle ne m'épousât pas : mais j'ai biau dire , alle n'en veut morgué ! pas démordre.

LOLIVE.

Quand une femme se met quelque chose dans la cervelle.....

THIBAUT.

J'ai opinion que ce qu'alle en fait ,

c'est pour faire enrager sa fille & sa niece, qu'elle n'aime point.

LOLIVE.

Ah, ah!

THIBAUT.

Alles ne m'aimont point itou, moi, cette fille & cette niece; alles vont avec une Mathuraine, qui est un serpent pour sa malice, alles me fefont toujours queuque piece: & par vindication, pour faire ma forteune... vous m'entendez bian?

LOLIVE.

C'est fort bien fait.

THIBAUT.

Oui, mais *motus*, au moins; il ne faut pas qu'on sache rian de ça, voyez-vous!

LOLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

THIBAUT.

Je fefons mystere de ça, comme si je tuions un homme.

LOLIVE.

Vous avez raison.

THIBAUT.

Le Tabellion a déjà eu plus de vingt écus pour qu'il n'en parlât à personne, & j'ai en fantaisie qu'il l'a dit à quelqu'un; car il m'est avis que tout le monde s'en doute; & si, je n'en sonne mot, moi, je m'en garde bien.

LOLIVE.

Que parlez-vous de Tabellion? Le Contrat est donc dressé, apparemment?

THIBAUT.

Oui, voirement, & feigné itou de Madame Loricart, dà; car je ne feigne pas, moi; & je prenons l'occasion de la noce d'Ambroise pour faire la nôtre à l'appui de la boule: ça n'est pas mal rusé, n'est-ce pas?

LOLIVE.

Non, vraiment, cela est bien imaginé.

THIBAUT.

Quand ça sera fait une fois, ça sera fait; je nous déclarerons, & j'apprendrai à lire & à écrire pour exercer quelque bonne charge de robe.

LOLIVE.

Fort bien.

THIBAUT.

En après ça je deviendrai veuf, & puis v'là le garçon, je serai heureux comme un petit Roi; car je ne l'aime pas, moi, Madame Loricart; & si ce n'étoit que je m'ennuie d'être Jardinier.....

LOLIVE.

Je comprends fort bien cela, il n'y a personne qui n'en fît autant.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai? Ah, ah! v'là cette deffalée de Mathuraine que je vous disois; & je crois, Dieu me pardonne! qu'elle vous fait des meines.

LOLIVE.

A moi?

THIBAUT.

Oui, paffanguenne! à vous; je n'ai point la vue trouble. Est-ce que vous la connoîtriez, cette masque-là?

LOLIVE.

Non, je vous assure. (*à part.*) Il ne faut point l'aborder devant cet animal-là. Jusqu'au revoir, Monsieur le Jardinier, je vous baise bien les mains.

THIBAUT.

Pargué! je ne nous séparerons pas comme ça, je renouvellerons connoissance.

SCENE VII.

LOLIVE, MATHURINE;
THIBAUT.

MATHURINE.

PARLEZ donc, ho! Monsieur Thibaut, Madame est dans le jardin qui vous demande.

THIBAUT.

Pargué! qu'alle attende, alle me verra assez, J'allons boire bouteille.

LOLIVE, *faisant signe qu'il va revenir.*

Et nous ne tarderons pas à revenir : que Madame ne s'impatiente point.

SCÈNE VIII.

MATHURINE, *seule.*

C'EST ce maroufle de Jardinier qui est cause que Lolive s'en va sans me dire mot : il a bien fait , ce visage-là redit tout à Madame : ce sont deux têtes dans le même bonnet ; & la fausse vieille a biau dire que c'est le jardinage qu'elle aime , c'est le Jardinier à qui elle en veut , sur ma parole.

SCÈNE IX.

MATHURINE, CLÉONTE,

CLÉONTE.

BON-JOUR , ma chere Mathurine,

MATHURINE.

Ah ! votre servante , Monsieur Cléonte , soyez le bien-venu , vous danserez à la noce.

CLÉONTE.

Comment se porte ma belle-sœur , Madame Loricart ?

MATHURINE.

Toujours tout de même , elle nous fait enrager , comme de coutume ; elle ne veut jamais ce que je voulons , & elle veut toujours ce que je ne voulons pas ; & si , je fais tout ce que je puis , moi , pour avoir l'honneur de ses bonnes grâces.

CLÉONTE.

Elle est d'une humeur fort extraordinaire , cette femme-là ; mais il faut tâcher de s'y accommoder , & prendre des mesures pour concilier vos petits intérêts & ses caprices.

MATHURINE.

C'est bien dit , Monsieur , vous parlez d'or ; faites ce même , je vous secorderons que rien n'y manquera :

vous voici venu tout à propos , & je mourions d'envie de vous voir , ces Damoiselles & moi , afin que vous nous conseillissiez ce qu'il faut que je fassions ; car , voyez-vous ! je n'y entendons point de malice , je ne demandons qu'amour & simplicité ; je vous en croirons : qu'en pensez-vous ? vous n'avez qu'à dire.

CLÉONTE.

Mais avant que de vous expliquer ma pensée , il faut que je sois informé des vôtres. De quoi est-il question ?

MATHURINE.

Il est question que je sommes amoureuses ; conseillez - nous , nous marierons-je ?

CLÉONTE.

C'est le seul parti qu'il y ait à prendre , à ce qu'il me semble.

MATHURINE.

Hé bien ! c'est justement le parti que votre belle-sœur ne veut pas que nous prenions.

CLÉONTE.

Comment donc ? quel est son dessein ?

MATHURINE.

Que je mourions filles.

CLÉONTE.

Je la vis pourtant , il y a deux mois , dans la résolution de marier sa fille & sa niece , & elle vouloit aussi te faire épouser.

MATHURINE.

Hé ! voirement oui , elle me vouloit bailler un homme qui auroit parti quatre jours après pour aller chercher fortune aux antipodes : ho ! je ne veux point d'un mari voyageur. Tenez , Monsieur Cléonte , ça ne vaut rien pour l'honneur d'une femme , ni pour le repos de sa conscience.

CLÉONTE.

Tu as raison : mais pourquoi ma niece Argélique a-t-elle refusé ce riche Banquier que sa mere lui desinoit ?

MATHURINE.

Pourquoi , Monsieur ? C'étoit un
vieux

vieux gouteux qui trépassit , il y a quinze jours : il y a deux mois que nan vouloit faire le mariage ; si on l'avoit fait, il y a plus de sept se maines qu'il seroit entarré. Voyez-vous ! Mademoiselle Angélique veut se marier pour être mariée, & sa mere la vouloit marier pour qu'elle fût veuve ; je m'en rapporte à vous, laquelle est-ce qui a tort ?

CLÉONTE.

Je ne puis condamner les sentimens de ma niece ; si pourtant elle avoit suivi ceux de sa mere , elle seroit maitresse d'un gros bien ; elle auroit un douaire considérable.....

MATHURINE.

Hé ! si , si ! Monsieur , ce seroit un bian mal acquis , je ne voulons point de ça ; il n'est rian tel qu'un douaire bian gagné , c'est le plus profitable , des héritiers n'avont rian à dire. Pour moi je ferai bian-aïse de n'avoir rian à me reprocher.

CLÉONTE.

Vous êtes scrupuleuse , à ce que je vois. Seroit-ce par scrupule aussi que

Mademoiselle Mariane n'a point voulu de ce jeune Avocat.....

MATHURINE.

Cet Avocat , Monsieur ? c'est un nigaud , un imbécille ; qu'auroit elle fait de ce benêt-là ? Elle est riche , Mademoiselle Mariane ; elle a de quoi faire la fortune d'un homme. Oh dame ! écoutez , on est bien-aise d'avoir quelque chose de bon pour son argent , & puis il m'est avis qu'une honnête femme ne doit point vouloir d'un mari sot.

CLÉONTE.

Je ne la blâme donc pas , d'avoir refusé celui-là.

MATHURINE.

V'là tout justement , Monsieur , les petites raisons que j'avons eues pour ne vouloir point des maris que nan vouloit nous bailler , & pour prendre la liberté d'en choisir d'autres , que je ne prendrons pourtant que bien à propos.

CLÉONTE.

J'entends bien. Ces Dames ont

quelque amant dans la tête, n'est ce pas ?

MATHURINE.

Et moi itou, Monsieur; je vous les ferons voir, ils sont tous trois dans le village; & je vous priérons, comme vous êtes Avocat, de nous bailler quelque rubrique, pour en faire accroire à Madame, & pour nous moquer d'elle sous la protection de la Justice.

CLÉONTE.

Nous verrons cela: & si mes nieces ont fait un bon choix, je ne m'opposerai point à leur bonheur.

MATHURINE.

Je crois que v'là Madame. Il n'est pas besoin qu'elle sache encore rien de tout ça, entendez-vous ?

CLÉONTE.

Non, non, ne crains rien.



S C E N E X.

Madame LORICART, CLÉONTE,
MATHURINE.

Madame LORICART.

HÉ bien ! Mathurine , où est donc le Jardinier ? ne t'avois-je pas dit ?...

MATHURINE.

Oui , Madame : mais....

Madame LORICART.

Ah , ah ! voilà Monsieur mon beau-frere. Qui vous a mandé ? que venez-vous faire ici ?

CLÉONTE.

Vous rendre visite , ma sœur , chercher à vous divertir , & à vous tirer de cette mauvaise humeur où l'on dit que vous prenez plaisir à vous entretenir vous-même.

Madame LORICART.

Où l'on dit , où l'on dit. Ah ! que je reconnois bien là mes deux co qui-

nes , qui me font passer pour une bourrue, pour une capricieuse ! N'est-ce point toi aussi qui te mêles ? . . .

MATHURINE.

Moi , Madame ! demandez à Monsieur si je lui ai parlé de ça. Au contraire, voirement ! je vous trouve la Madame la plus joyeuse du monde , quand vous êtes avec votre Jardinier , dà.

Madame LORICART.

Il n'y a que lui de raisonnable dans toute la maison.

MATHURINE.

Ça est vrai , Madame , nous sommes des bêtes nous autres ; & Monsieur Cléonte itou n'est qu'un animal en comparaison de Monsieur Thibaut.

CLÉONTE.

En te remerciant , ma chere Mathurine.

Madame LORICART.

Il ne faut pas prendre garde à ce qu'elle dit. Oh ! ça , ça , je suis bien-aise de vous voir. Quand vous en retournez-vous ?

CLÉONTE.

Quand je m'appercevrai que je vous incommode.

Madame LORICART.

Vous ne m'incommoderez point, pourvu que vous ne vous mêliez point de mes affaires.

CLÉONTE.

Cela suffit.

Madame LORICART.

Que vous me laissiez gouverner ma famille à ma fantaisie.

CLÉONTE.

Vous êtes la maitresse.

Madame LORICART.

Que vous ne preniez point mal-à-propos le parti de vos nieces.

CLÉONTE.

Je m'en garderai bien.

MATHURINE.

Et que vous fassiez bian des amitiés à maître Thibaut, entendez-vous?

CLÉONTE.

Qu'à cela ne tienne.

MATHURINE.

Ces Damoiselles ne le respectent pas assez queuquefois, & ça fâche Madame.

Madame LORICART.

Ce sont des insolentes que je réduirai.

CLÉONTE.

Vous ferez bien.

Madame LORICART.

Elles me contredisent en toutes choses; & moi de mon côté.....

CLÉONTE.

Vous les contraignez en toutes choses aussi, n'est-ce pas?

Madame LORICART.

Assurément.

MATHURINE.

C'est bien fait, ce sont des obstinées. Tenez, Monsieur, il y a une noce dans le Village, dont alies avont prié qu'on les priât; & par esprit de

contradiction elles n'en veulent pas être , afin que Madame veuille qu'elles en foyent.

Madame LORICART.

Ho ! je n'en aurai pas le démenti , je fais tous les frais de la noce ; on dansera ici dans ma cour , & je ferai même le festin pour leur faire dépit.

CLÉONTE.

C'est bien prendre la chose.

MATHURINE.

Elles seront bien attrapées , n'est-ce pas , Monsieur ?

CLÉONTE.

Sans doute.

Madame LORICART.

Et pour les mortifier davantage , là , pour abaisser leur petit orgueil , je les fais habiller en payannes.

MATHURINE.

C'est moi qui vous ai baillé cet avis-là , Madame.

Madame LORICART.

Cela est vrai , je t'en ai l'obligation.

CLÉONTE.

Vous prenez le bon parti, il faut dompter ces petits naturels-là.

Madame LORICART.

J'en viendrai à bout, pourvu que vous ne les gâtiez pas, vous : car vous êtes leur bon oncle, à ce qu'elles disent, & vous ne savez non-plus gouverner des enfans....

CLÉONTE.

Ne craignez rien, je vais les voir, & je ne leur donnerai que de bons conseils & des sentimens raisonnables.

SCÈNE XI.

MATHURINE, M^{me} LORICART.

MATHURINE.

AVEC tout ça, c'est un bon-homme que ce Monsieur Cléonte, & si pourtant il m'est avis que vous n'êtes pas trop aise quand il vient cheux vous.

Madame LORICART.

Vraiment ! j'ai bien affaire de lui ! n'ai-je pas assez souffert de la mauvaise humeur de feu son frere , sans avoir les fréquentes visites de celui-ci.

MATHURINE.

Est-ce que feu Monsieur Loricart étoit de mauvaise himeur , Madame ?

Madame LORICART.

Lui ! c'étoit le plus grand cheval de carrosse , le plus grand brutal ! Dieu veuille avoir son âme ; il a bien fait de mourir, je n'y pouvois plus vivre.

MATHURINE.

V'là une belle épitaphe !

Madame LORICART.

Il m'a donné bien des chagrins ; mais , ou je ne pourrai , ou je les rendrai bien à Mademoiselle sa fille.

MATHURINE.

A sa fille , Madame ! Et n'est-ce pas la vôtre ?

Madame LORICART.

Je ne saurois que te dire ; le beau-

frere, la fille, la niece, je n'aime point du tout cette parenté-là. On n'a point de plus grands ennemis que les parèns; ce sont des espions qui contrôlent perpétuellement tout ce que vous faites; & je n'aime pas à être contrôlée, moi.

MATHURINE.

Ça n'est pas récréatif, vous avez raison.

Madame LORICART.

Je suis veuve, j'ai du bien, je ne dépends de personne, je veux faire la fortune de quelqu'un qui m'en sache gré.

MATHURINE.

C'est bien avisé, Madame, faites-la mienne, je fis une bonne pâte de criature; je vous remercierai tant que vous n'aurez qu'à dire.

Madame LORICART.

Oui, j'aurai soin de toi, laisse-moi faire; tu es une fort bonne fille, mais....

MATHURINE.

Ah! j'entends bien ce mais-là, ce n'est pas la fortune d'une fille que

120 *LE CHARIVARI,*
vous voulez faire; c'est celle de queu-
que garçon, n'est-ce pas?

Madame LORICART.

Ma famille m'a fait prendre autre-
fois un mari à sa fantaisie, sans m'en
demander mon avis.

MATHURINE.

C'est votre tour à cette heure, d'en
prendre un à votre fantaisie, à vous,
sans demander l'avis de la famille.

Madame LORICART.

Il me paroît qu'il n'y a rien de plus
juste.

MATHURINE.

Non voirement! Ah! l'heureux Jar-
dinier que ce maître Thibaut!

Madame LORICART.

Hé! qui te dit que c'est lui....

MATHURINE.

Oh! que je ne me trompe point!
Tenez, Madame, à le voir impartian-
nant comme il est, je me fis quasiment
toujours doutée de la chose.

Madame LORICART.

Paix ! tais-toi , sur les yeux de ta tête : quoique je sois maitresse de mes actions , je veux éviter de certaines choses.

MATHURINE.

Oui , c'est bian dit , vous avez raison , on en feroit des chansons , si on savoit ça. Il y a de maleignes gens dans le Village.

Madame LORICART.

Bon , des chansons ! c'est bien là ce que je crains ! Mais pour ne se pas exposer aux reproches & aux fots discours.....

MATHURINE.

Allez , allez , n'en appréhendez point du côté de cheux vous : c'est la même Leune qui gouverne toute votre famille.

Madame LORICART.

Comment donc ! que veux-tu dire ?

MATHURINE.

Je ne fais pas queu vent a soufflé sur la maison ; mais votre fille & votre

122 *LE CHARIVARI,*
niece sont tout aussi folles que vous,
je vous en avartis.

Madame LORICART.

Mathurine !

MATHURINE.

Elles veulent itou faire la forteune
de queuqu'un.

Madame LORICART.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MATHURINE.

Qu'elles avont chacune un amoureux
dans le Village.

Madame LORICART.

Ah ! les impertinentes , les ridicu-
les , les extravagantes !

MATHURINE.

Oui , c'est tout comme vous , vous
dis-je ; elles avont cette fantaisie-là.

Madame LORICART.

Mais voyez ces malheureuses , ces
coquines , ces dévergondées ! Ah ! je
leur apprendrai bien....

MATHURINE.

Mais voirement ! Madame, elles ne font pas pis que vous ; tout le tort qu'elles avont, c'est qu'elles pourriont mieux faire, qu'elles n'ont qu'à choisir ; & que vous , ce n'est pas de même.

Madame LORICART.

Comment ? comment donc ?

MATHURINE.

Quand on est comme elles, on prend ce qu'on veut ; quand on est comme vous, on prend ce qu'on trouve.

Madame LORICART.

Ne va pas leur faire cette confidence, au moins.

MATHURINE.

Non, non, Madame : ne faites pas non plus semblant de savoir ce que je vous ai dit d'elles.

Madame LORICART.

Que mon beau-frere sur-tout...

MATHURINE.

Je le ferons donner dans le panniau,

ne vous mettez pas en peine; je suis pour mon compte itou là-dedans, moi, Madame.

Madame LORICART.

Toi, Mathurine ?

MATHURINE.

Oui, voirement ! &, tenez, v'là mon payfan : oh dame ! Madame, j'avons chacun le nôtre.

Madame LORICART.

Ce garçon-là n'est pas mal fait, vraiment.

MATHURINE.

N'est-il pas vrai ? vous auriais grondé dans un autre tems, mais j'ons barre sur vous. Comme ça vous rend bonne ! Approchez, garçon, & faites la révérence à Madame.



SCENE XII.

Madame LORICART, LOLIVE,
MATHURINE.

LOLIVE.

JE suis bien heureux, Madame, d'avoir l'honneur....

Madame LORICART.

Bon jour, mon ami, bon jour. Je vais rejoindre mon beau-frere; si tu vois Thibaut, envoie-le moi, j'ai quelque chose à lui dire.

SCENE XIII.

LOLIVE, MATHURINE.

LOLIVE.

QUEST-CE donc que cela? Madame Loricart me paroît plus traitable

126 *LE CHARIVARI,*
que de coutume; elle s'apprivoise, &
ce qu'il me semble.

MATHURINE.

C'est notre Jardinier qui l'a apprivoisée : je li passons les fredaines, elle nous passe les nôtres.

LOLIVE.

Cela n'est pas malheureux, & sur ce pied-là, je n'aurai pas de regret à mon mariage, apparemment? Pourquoi m'as-tu fait venir? çà, voyons, de quoi est-il question?

MATHURINE.

De nous épouser: je suis bian nippée, j'ai six-cents francs, tu as bon esprit, je ne sis pas sottte; tians, mon garçon, marions-nous, j'ai opinion que nous ferons bian ensemble.

LOLIVE.

Mais cela est bien prompt, Mathurine; comme cette envie-là te prend! je croyois venir à la noce d'un autre, & c'est de la mienne que je suis prié.

MATHURINE.

Ça t'accommode-t-il? Vois si tu le

veux, v'là qui est fait : Si tu ne le veux pas, que je ne te voie plus ; j'en prendrai queuqu'autre.

LOLIVE.

Voilà une grosse personne qui aime bien délicatement.

MATHURINE.

Détermine-toi donc, je hais les barguigneux, dépêche.

LOLIVE.

Mais je ferai tout ce que tu voudras, moi, tu n'as qu'à dire. Je t'aime, tu m'aimes aussi, tu as six-cents francs, tu me demandes en mariage à moi-même, parce que je suis seul de ma famille : je ne suis pas cruel, je m'accorde à tes desirs ; voilà qui est fini, j'aurai la complaisance de t'épouser.

MATHURINE.

La complaisance ! mais voyez ce magot !

LOLIVE.

Ne te fâche donc point, nous voilà d'accord de nos faits : travaillons un peu pour le prochain mainte-

nant. Il y a dans le Village deux fidèles pasteurs qui attendent de mes nouvelles : ne pourrions-nous les aboucher avec leurs bergeres, & prendre ensemble des mesures ? ...

MATHURINE.

Tu connois les amoureux de nos Demoiselles ?

LOLIVE.

Si je les connois ! ils m'attendent au Dauphin , te dis-je.

MATHURINE.

Va-t-en les chercher , & qu'ils viennent ici ; il n'y a plus rien à craindre.

LOLIVE.

Mais sur quel pied se présenteront-ils ? ils sont déguisés en payfans.

MATHURINE.

Je le savons bien, c'est le tant-mieux de l'affaire ; il ne faut pas qu'on sâche qu'ils sont des Monfieux. Fais les venir , & ne t'embarasse point , tout ira bien.



SCÈNE XIV.

MATHURINE, THIBAUT.

THIBAUT.

O H, palfanguenne ! oui , j'ai bian affaire de ça ! Mais voyez un peu ces nigauds-là , à qui ils en avont !

MATHURINE.

Qu'est ce que c'est donc, Monsieur Thibaut , vous v'là bian de mauvaise himeur ?

THIBAUT.

Hé , ventregué ! qui ne le feroit pas ? Nan se gobarge de moi dans tout le Village , & les petits enfans couront après moi : oh dame !

MATHURINE.

Est-ce que vous leur avez fait quelque chose.

THIBAUT.

Non , voirement ! c'est notre Madame qui est cause de ça.

130 *LE CHARIVARI,*
MATHURINE.

Madame Loricart?

THIBAUT.

Avec son mariage qu'alle dit qui fera secret, & tout le monde en va à la moutarde.

MATHURINE.

Hé bian! tant mieux pour vous; cela vous fait honneur.

THIBAUT.

Queu peste d'honneur! ils se gauffont tretous de moi, vous dis-je.

MATHURINE.

Ils ne prennent pas bian la chose.

THIBAUT.

Morgué! ils n'avont pas tort; il faut se rendre justice. Tenez, à la franquette, Madame Mathurine, je nous déshonorons tous deux, Madame Loricart & moi, chacun à notre manière; alle, parce qu'alle est vieille; moi, parce que je ne fis qu'un payfan: & si, dans le fond, il y va plus du mien que du sien; car

tatigué ! je vaux mieux qu'alle , oui ,
& alle le fait bian , c'est alle qui me
recharche.

MATHURINE.

Et tu crois que cela te déshonore
de devenir le mari d'une parsonne dont
tu n'es que le Jardinier.

THIBAUT.

Hé bian ! qu'est-ce que ça fait ?

MATHURINE.

Ça fait ta forteune.

THIBAUT.

Bon ! ma fortune ! il faut bian qu'alle
y trouve aussi son compte , elle ; pis
que c'est elle qui me prie , vous dit-on :
mais paffanguenne ! il n'en fera rian ,
v'là qui est résolu.

MATHURINE.

Mais acoutez donc , Monsieu Thi-
baut , songez bian que Madame est
amoureuse de vous , au moins , &
que....

Ça n'y fait rian : quand alle en devroit crever , alle ne m'aura morgué pas !
MATHURINE.

Mais.....

THIBAUT.

Il n'en fera pargué rian ! vous dis-je : je fais bian ce qui en arriveroit , je sis brutal , je me connois , je n'aime pas les gaufferies ; je casserois la tête à queuqu'un qui en trépasseroit , la Justice s'en voudroit mêler ; & puis crac , v'là le marié branché ; le biau commencement de noce ! Oh dame ! voyez - vous ! j'aime mieux être un Jardinier en bonne santé , qu'un Mon-tieu pendu ; il n'y a point de milieu.

MATHURINE.

Il n'y aura pas moyen de faire entendre raison à cet animal-là.

THIBAUT.

Où est ce qu'est Madame ? je m'en vais tout franchement li dire que je ne veux point d'elle. Sans adieu , Madame Mathurine.

MATHURINE.

MATHURINE.

Mais attendez donc.....

THIBAUT.

Je n'en démordrai point , v'là qui est fini.

SCENE XV.

MATHURINE.

CE brutal-là va faire une sottise qui portera préjudice à nos Damoiselles. En voici déjà une , je varrons bientôt l'autre.

SCENE XVI.

MARIANE, MATHURINE.

MARIANE.

HÉ bien ! ma chere Mathurine , n'as-tu point de nouvelles d'Erasme & de

Tome III. G

Clitandre ? ma cousine est , comme moi , dans une impatience.....

MATHURINE.

Ils sont tous deux ici , ne vous impatientez plus.

MARIANE.

Sais-tu s'ils sont déguisés comme nous leur avons fait dire ?

MATHURINE.

Oui , vous les allez voir ; j'ai donné ordre qu'en les amenât.

MARIANE.

Ah , Mathurine ! tu n'y songes pas ; & ma tante.....

MATHURINE.

Que ça ne vous embarrasse point ; vous les avez fait venir pour les voir une fois , pour qu'ils sachent ce que vous pensez , & pour savoir ce qu'ils veulent faire ; & il m'est avis qu'ils ne peuvent vous dire ça , à moins qu'ils ne vous parlent ; je vous défie de faire autrement.

M A R I A N E.

Mais nous avons projeté, comme tu fais, qu'ils ne paroîtroient ici qu'avec toute la noce ; & que, pendant qu'on danferoit, dans la chaleur du divertissement, nous trouverions moyen de les entretenir, sans que ma tante, toute soupçonneuse qu'elle est, pût s'imaginer que deux payfans fussent nos amans.

M A T H U R I N E.

Oh ! elle s'imagineroit fort bien ça ; elle est la maitresse d'un payfan, afin que vous le fachiais.

M A R I A N E.

Tu perds l'esprit, Mathurine.....
Ma tante.....

M A T H U R I N E.

Est amoureuse du Jardinier..... Ne vous l'ai-je pas toujours bien dit ?

M A R I A N E.

Cela n'est pas possible ! Ma tante & Thibaut ! cela seroit trop plaisant.

M A T H U R I N E.

Oui, ça est bien réjouissant, n'est-ce pas ?

MARIANE.

Ma tante amoureuse à son âge !

MATHURINE.

Et amoureuse de maître Thibaut encore.

MARIANE.

Elle qui fait si fort la prude , & qui nous prêche continuellement de mépriser tous les hommes du monde !

MATHURINE.

Oh ! défiez-vous de ces sarmoneuses-là ; elles ne prennent jamais pour elles ce qu'elles disent aux autres.

MARIANE.

Oh ! je l'attends désormais avec ses sermons & ses remontrances.

MATHURINE.

Je sommes en droit de chapitrer la chapitreuse.

MARIANE.

Je ne m'en sens pas de joie , je te l'avoue.



SCÈNE XVII.

CLÉONTE, ANGÉLIQUE,
MARIANE, MATHURINE.

MARIANE.

MA chere cousine, ta mere est folle; nous sommes les plus heureuses personnes du monde.

ANGÉLIQUE.

Tu extravagues toi-même de te figurer cela, & de le regarder comme un bonheur.

MARIANE.

Il ne pouvoit nous en arriver un plus grand.

CLÉONTE.

Vous n'y songez pas, ma niece; de quelle utilité pourroit vous être ce que vous dites, supposé même qu'il fût vrai?

MARIANE.

Vous ne le comprenez pas, parce

que ma cousine n'a pas achevé de vous dire toutes nos affaires, & que vous ignorez de quelle nature est la folie de ma tante.

CLÉONTE.

Je fais que Clitandre vous aime, qu'Érasme est amoureux d'Angélique, que chacune de vous est sensible au mérite & à la passion de celui qui l'aime; & il me semble que, bien loin de vous réjouir que votre tante fût folle, vous devriez souhaiter qu'elle fût assez sage pour agréer ces deux alliances.

MATHURINE.

Oh ! pour sti-là, c'est moi qui en réponds; elle sera assez sage pour agrier tous vos mariages, pourvu que vous soyais assez fous pour agrier le sien.

CLÉONTE.

Comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Je m'y perds : quel galimathias nous fait-on de folie, de mariage de ma mere ? qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ça veut dire que votre mere va épouser son Jardinier.

ANGÉLIQUE.

Ah, mon oncle !

CLÉONTE.

Mathurine !

ANGÉLIQUE.

Il faut empêcher cela , mon oncle.

CLÉONTE.

Au contraire , ne nous y opposons point.

MATHURINE.

Monsieur a bon esprit : laissez faire à Madame cette sottise-là , afin qu'elle vous laisse faire les vôtres.

MARIANE.

Mais Erasme & Clitandre s'accommoderont-ils , l'un de devenir le gendre , & l'autre le neveu d'un payfan ?

MATHURINE.

La belle doutance , ils se sont bien fait payfans eux-mêmes pour l'amour

140 *LE CHARIVARI,*
de vous. Tenez, les v'là. Monsieur,
les aurais-vous reconnus?

CLÉONTE.

Non vraiment.

SCENE XVIII.

CLÉONTE, ERASTE, LOLIVE,
CLITANDRE, ANGÉLIQUE,
MARIANE, MATHURINE.

ERASTE.

C'EST leur oncle qui est avec elles,
Lolive.

LOLIVE.

Il n'importe, approchons toujours,
tout coup vaille.

CLITANDRE.

Que notre déguisement ne vous
révolte point contre nous, Monsieur:
il doit servir, au contraire, à vous
marquer l'excès de la passion que nous
avons pour ces adorables personnes;

& vous jugerez de la pureté de nos intentions.....

CLÉONTE.

Je ferois tort à mes nieces d'en douter, Messieurs; & si Madame Loricart étoit raisonnable, vous n'auriez pas besoin de paroître ici sous des figures empruntées; mais.....

ERASTE.

Nous serons malheureux sans votre protection, Monsieur.

CLÉONTE.

Je n'oublirai rien pour vous rendre service.

MARIANE, à *Clitandre*.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici?

CLITANDRE.

L'amour m'a fait y voler, belle Mariane.

ANGÉLIQUE, à *Eraste*.

Vous êtes venu le dernier, je gage?

ERASTE.

Vous perdriez, je vous assure.

MATHURINE.

Hé bian ! ne v'là-t-il pas ? vous vous parlez à l'oreille, il est bian tems de ça, j'ons des affaires communes, faut parler en commun ; n'est il pas vrai, Monsieur Clonte ? Oh ! ça, tenez, v'là itou mon amoureux : je voudrions bian faire ces trois nocess-là ; après ce que je vous ai dit, il m'est avis que la chose n'est pas si mal-aisiée. Boutez un peu la main à la pâte, comment nous y prendrons-je ?

CLITANDRE.

Entrez un peu dans nos intérêts, Monsieur.

ERASTE.

Soyez-nous favorable, de grâce,

LOLIVE.

Prenez pitié de ces enfans-là.

MARIANE.

Mon cher petit oncle !

ANGÉLIQUE.

Mon bon oncle !

MATHURINE.

Monfieur Clionte !

CLÉONTE.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi, je vous le promets. Si nous pouvions feulement avoir quelque preuve férieufe des attentions de ma belle-fœur pour fon maître Thibaut....

LOLIVE.

Elles font publiques dans le village, Monfieur ; & on leur prépare le régal d'un petit Charivari même, j'en viens de voir les apprêts.

CLÉONTE.

Ce peut être un faux bruit qu'elle defavouera, & qui l'empêchera de s'engager plus avant dans cette fauffe démarche.

LOLIVE.

Oh, parbleu ! je la défie de reculer, elle a figné un Contrat, que j'ai vu ; je viens de boire avec maître Thibaut & avec le Tabellion.

CLÉONTE.

Elle a figné un Contrat ! il ne nous

144 *LE CHARIVARI,*
en faut pas davantage. Allons , mes
nieces. Suivez - nous , Messieurs. (à
Lolive.) Tu fais le logis du Tabellion ?

LOLIVE.

Si je le fais ? c'est un de mes anciens
amis , un bon vivant , nous avons été
ensemble au Collège. Je m'en vais
vous y mener.

MATHURINE.

Ne faut-il pas que j'aille avec vous ,
moi ? j'y ai affaire , à ce qu'il me
semble.

MARIANE.

Non , demeure ici , Mathurine , afin
d'amuser ma tante , en cas qu'elle s'a-
visât de demander où nous sommes.

MATHURINE.

Oui ; mais qu'on n'aille pas m'ou-
blier chez le Tabellion. Je veux être
itou mariée , Monsieur Clonte.

LOLIVE.

Ne te mets pas en peine : ce sont
mes affaires.



SCENE XIX.

MATHURINE, *seule* :

ÇA fera trop plaifant , je nous en allons faire une charretée de noces , & c'est celle de Madame Loricart qui est caufe de tout ça : queulle bénédiction !

SCENE XX.

THIBAUT , Madame LORICART ,
MATHURINE.

THIBAUT.

TATIGUÉ ! Madame , ne vous avifez pas de me frapper ; je ferions deux , voyez-vous !

Madame LORICART , *un*
bâton à la main.

Tu es un coquin , tu m'épouferas ; tu me l'as promis ; tu me tiendras parole.

MATHURINE.

Hé! Madame, vous n'y pensez pas ; quel emportement !

Madame LORICART.

Mais, voyez ce fripon , ce maraud , ce bêtire , ce gueux , cet impertinent , qui fait difficulté de m'épouser !

MATHURINE.

Il a tort , Madame , je lui ai déjà dit. Est-ce que vous êtes fou , maître Thibaut ?

THIBAUT.

Non , morgué ! je ne fis pas fou , Madame le fait bien ; je viens de lui dire ce que je vous avois dit , v'là ce qui la fâche tant.

Madame LORICART.

Le petit ingrat ! c'est quelque mauvais conseil qu'on lui a donné , ma pauvre Mathurine ; car hier encore , signant le Contrat.....

THIBAUT.

Vous m'avez attrappé , Madame : li a de la tricherie.

Madame LORICART.

Je t'ai attrappé, moi !

THIBAUT.

Oh, tatigué ! oui ; vous m'avez fait accroire que de me marier avec vous, ça me feroit de l'honneur : & c'est tout le contraire, ça me fait de la vergogne.

Madame LORICART.

Ah, l'insolent ! de quel terme il se fert. De la vergogne, moi ! de la vergogne ! Mais fais-lui donc entendre raison, ma chère Mathurine ; il me fera mourir de chagrin, ce petit perfide-là.

THIBAUT.

Oh, ventregué ! Madame, rengâinez vos injures, je ne fis point un perfide, voyez-vous !

MATHURINE.

Si fait voirement, vous manquez de parole à Madame.

Madame LORICART.

Après les engagements que nous avons ensemble.....

THIBAUT.

Les engagements, Madame ! Oh, pal-fangué ! je ne vous crains point, il ne s'est rian passé entre vous & moi, je fis à couvart du blâme.

Madame LORICART.

N'avons-nous pas un Contrat de mariage ?

THIBAUT.

Ça n'y fait rian, je fis mineur, je reviendrai là-contre.

Madame LORICART.

Tu ferois casser notre Contrat, traître !

THIBAUT.

Affûrément : je fis un enfant en comparaison de vous ; li a eu de la surprise. Si vous n'aviais point babillé encore, vous ou le Tabellion, c'en étoit pargué ! fait ; j'eusse achevé la sottise, vous me teniais : mais vous avez jâsé, nan s'est gauffé de moi, vous ne tenez rian.

Madame LORICART.

Que je suis malheureuse !

MATHURINE.

Mais savez-vous bien que vous pardez l'esprit ; vous croyez qu'on se gaussé de vous , parce que vous époulez Madame ; on se gaussera bien davantage , si vous ne l'époulez pas.

THIBAUT.

Vous croyez ça ? Mais voici qui est admirable ! les uns difont d'une façon , les autres difont de l'autre ; on ne fait à qui croire.

MATHURINE.

Ce font des envieux de votre bonheur , qui vous tenont de mauvais discours.

THIBAUT.

Des envieux ?

Madame LORICART.

Oui , mon cher enfant , des mal-intentionnés , qui ne voient notre union qu'avec chagrin.

THIBAUT.

Hé bien ! tenez , v'là-t-il pas tout juste ? c'est encore-là ce que j'appré-

150 *LE CHARIVARI,*

hende. Votre biau-frere sera fâché ,
votre fille enragera , votre niece fera
la meine.

MATHURINE.

Non , je vous répons du contraire ,
moi.

Madame LORICART.

Ils en feront tous ravis , pourvu
que tu m'aimes ; n'est ce pas , Mathu-
rine ?

MATHURINE.

Oui , Madame , vous avez la meilleure
famille.....

THIBAUT.

Morgué ! pas trop , & puis v'lez-
vous que je vous dise ? vous avez de
vilaines manieres , Madame.

Madame LORICART.

Moi ?

THIBAUT.

Vous tenez-là un bâton. Oh dame !
acoutez , quand je serai le mari , ne
croyez pas avoir affaire au Jardinier ,
je veux être le maître.

Madame LORICART.

Hé bien ! tu le feras , je te le promets.

THIBAUT.

V'là qui est donc fait , moyennant tout ça je me raccommode : mais prenez-y bien garde , au moins.

(*On chante en chœur derrière le Théâtre.*)

Courons faire honneur au mariage
De Madame Loricart.

THIBAUT.

Queu tintamarre est-ce ça ? C'est vous qu'i nommont , je pense. Qu'est-ce ça signifie : Tatigué que de monde !

(*Le Théâtre change.*)



SCENE DERNIERE.

CLÉONTE, Madame **LORICART**,
THIBAUT, **MATHURINE**,
MARIANE, **ANGÉLIQUE**,
ERASTE, **CLITANDRE**,
LOLIVE, **LE TABELLION**.

CLÉONTE.

VOICI tout le Village que nous vous amenons , ma sœur , avec les violons de la noce d'Ambroïse , pour servir de prélude à la vôtre ; & pour nous réjouir avec vous du bon choix que vous avez fait.

THIBAUT.

Ils savent déjà tretsous ça , voyez-vous !

Madame **LORICART.**

Je ne crois pas , Monsieur , que vous soyez en droit de trouver mauvais.....

CLÉONTE.

Au contraire, Madame, nous en sommes tous ravis, je vous assure; & Monsieur Thibaut veut bien que je sois le premier à le féliciter.

THIBAUT.

Parguenne ! ils prennent bien la chose; touchez, beau-frère; embrasse-moi, ma fille; sarviteur, ma nièce: & qu'on me baille un fauteuil, Mathurain.

CLÉONTE.

Voici votre gendre aussi, Monsieur Thibaut, qui vous vient faire la révérence.

Madame LORICART.

Comment, un gendre?

CLÉONTE.

Oui, Madame; votre famille augmente à vue d'œil, comme vous voyez, & voilà encore un neveu que je vous présente.

THIBAUT.

Alles avont itou chacune un Payfan: on a bon esprit dans cette famille-là, je les en aime davantage.

CLÉONTE.

Vous ne refuserez pas, Madame, de signer les Contrats de ces deux Demoiselles?

MATHURINE.

Et le nôtre, Madame, s'il vous plaît? Votre domestique se multiplie itou à l'exemple de la famille.

CLÉONTE.

Approchez, Monsieur le Tabellion: allons, Madame.

LE TABELLION.

Mais, Madame, il seroit bon de favoir.....

THIBAUT.

Hé! si, morguene! an ne nous fait point d'empêchement, il seroit vilain d'en faire aux autres: allons, seignez ça; ma femme.

Madame LORICART.

Mais, mon fils.....

THIEAUT.

Morgué! seignez, vous dis-je, & ne me le faites pas dire deux fois: vous

savez bian que je veux être le maître.

CLÉONTE.

Je vous assure, Monsieur Thibaut, que vous êtes un fort galant-homme, & que.....

THIBAUT.

Sans compliment tretous, nan vous en quitte. Aimez-moi bian, respectez-moi bian, & je ferons bons amis: allons, morgué! *ablativo* tout en un tas, mettons toutes les noces en une, point de gaufferie, & vive la joie! v'là ma forteune faite.



 DIVERTISSEMENT.

GUILLEMETTE.

O LE joyeux assemblage !
 Accourez y prendre part.
 Habitans de ce Village,
 Et venez à grand bruit ; car
 Il faut faire honneur au mariage
 De Madame Loricart.

LE CHŒUR.

Il faut faire honneur au mariage
 De Madame Loricart.

LE TABELLION.

Vous autres qui cherchez maris,
 La trompeuse marchandise :
 Fillettes, prenez garde à qui
 Vous donnez votre chalandise :
 Retenez, pour faire un bon choix,
 Qu'un jeune garçon de Village,
 En ménage,
 Vaut toujours mieux qu'un vieux Bourgeois.



DIALOGUE.

D I A L O G U E.

GUILLEMETTE.

MA commere Colinette,
Ton mari t'aime-t-il bien?

COLINETTE.

En bonne foi, Guillemette,
Es-tu contente du tien?

GUILLEMETTE.

Hé, le moyen?
C'est un vaurien,
Qui toujours a quelqu'amourette;
Il en compte à la Robinette.
A moi seul il ne dit rien;
Quel mari!

COLINETTE.

C'est comme le mien.

GUILLEMETTE.

Au par-dessus Blaise est ivrogne;

COLINETTE.

Et Lucas est un sac à vin;

GUILLEMETTE.

Qui toujours grogne.
Tome III. H

COLINETTE.

Qui tempête soir & matin.

(*Ensemble*)

Ah ! ma commere, quel chagrin ;
D'avoir un mari libertin !

GUILLEMETTE.

J'en mourrois fans notre voisin,
Qui par fois me tient compagnie.

COLINETTE.

Que ferois-je fans Mathurin,
Qui me vient voir quand je m'ennuie ?

(*Ensemble.*)

Bien folle qui se marie.

GUILLEMETTE.

Malheureuse qui se lie
D'un nœud si fort ;

COLINETTE.

Qui dure tant.

(*Ensemble.*)

Ah ! quelle manie !
Chaque fille en dit autant ;
Et pourtant,
Toutes en font la folie.

LE TABELLION.

Que le joug du mariage,
 Est un joug doux & léger!
 Tel en a fait un long usage,
 Qui s'y laisse encore engager.
 Contre le poids du ménage,
 On a beau jurer, pester;
 Le veuvage,
 A tout âge,
 Est plus rude à supporter.

B R A N L E.

MADAME Loricart fine,
 Prend pour époux,
 Son Jardinier sur sa mine,
 Qu'en dirons-nous?
 Il n'est rien tel qu'un bon mari,
 Charivari.

La fortune & la naissance
 Brillent aux yeux;
 Mais elle, par préférence,
 Croit faire mieux,
 De prendre un manan bien nourri,
 Charivari.

Filles qui sont toutes neuves,
 S'elles avoient
 L'expérience des veuves,
 Maris prendroient,

Aux champs bien plutôt qu'à Paris,
Charivari.

A leur retour de l'Armée,
Les Officiers
Vaudront, dit-on, cette année
Des Jardiniers;
Que l'on va prendre de ceux-ci!
Charivari.

Plaisir vaut mieux que richesse,
A ce qu'on dit;
Si notre petite Piece
Vous divertit,
Demain, Messieurs, revenez-y;
Charivari.

FIN.

LES CURIUEUX
DE COMPIEGNE,
COMÉDIE;

Représentée pour la premiere fois
le 4 Octobre 1698.

A C T E U R S.

LE CHEVALIER, }
de Fourbignac, } Officiers.
CLITANDRE, }

FRONTIN, Valet de Clitandre.

Madame PINUIN, Hôteſſe des Trois-
Rois

GUILLAUME, Couſin de Madame
Pinuin.

Madame ROBIN, Bourgeoïſe de Paris.

Madame VALENTIN.

ANGÉLIQUE, Fille de Madame
Valentin.

M. MOUFLART, Marchand de
Galons d'or.

M. VALENTIN, Marchand de Drap.

Un PETIT GREFFIER.

Plusieurs Soldats, Officiers, Vivan-
diers, &c.

La Scene eſt au Camp de Compiègne.



LES CURIEUX
DE COMPIEGNE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, *seul.*

OH, cadedis ! je n'y comprends rien : comment ! parce que j'ai perdu mon argent ; je deviens triste au milieu des plaisirs & des agrémens d'un camp paisible ? Hé ! où est donc ton esprit, Chevalier de Fourbignac ? Qu'est-il devenu, mon enfant ? Crains-tu de demeurer court, toi, dont la cervelle est le magasin des expédients ? Ah ! te voilà, bon jour l'ami Frontin ; comment se porte ton excellence ?

SCÈNE II.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

FRONTIN.

FORT au service de la vôtre, Monsieur le Chevalier. Mais vous, comment vous en-va ?

LE CHEVALIER.

Tu vois, mon enfant ; le mieux du monde ; toujours gai, gaillard, accablé d'honneurs, & comblé de dettes ; sans amour Dieu merci ; sans argent, de par tous les diables.

FRONTIN.

C'est tout comme chez nous, Monsieur ; & à l'amour près, dont mon maître à bonne provision, vos destinées sont assez pareilles.

LE CHEVALIER.

Oh, cadedis ! je le défie d'être aussi gueux que je le suis : je te parle confidemment ; je fais figure en apparence, toujours bonne table, beaucoup de

vin, les haut-bois du Régiment: force Bergeres de Paris, quelques Provinciales, maintes Villageoises, dansent les soirs devant ma tente; je me donne ainsi le bal à peu de frais. Je n'ai pas quatre pistoles, & je me divertis toujours, tout coup vaille.

FRONTIN.

Vous êtes heureux d'avoir bon crédit.

LE CHEVALIER.

Sandis! je le prends à telle fin que de raison, & je ne suis embarrassé que d'une certaine grosse hôtesse, chez qui j'ai mis loger, à mes dépens, des incommodes de Paris, moitié Bourgeois, moitié Bourgeoises, qui sont très indiscrettement venus me rendre ici visite.

FRONTIN.

Hé! de quoi diantre vous avisez-vous de défrayer cette caravane? Ce sont bien-là les allures d'un homme de votre pays.

LE CHEVALIER.

Paix, tais-toi, je leur garde bonne: ce sont de bonnes connoissances subal-

ternes de Robe , Marchands , Usuriers pour la plupart : je suis un peu sur leurs parties , je m'y veux mettre pour davantage ; & je leur paie consciencieusement par avance l'intérêt de leur argent , parce que le principal est mal assuré.

FRONTIN.

Cela est de bonne-foi pour un Chevalier de Gascogne , & je croyois qu'il n'y avoit que mon maître capable d'une si grande délicatesse de conscience.

LE CHEVALIER.

Comment ?

FRONTIN.

Nous sommes dans la même crise que vous , Monsieur. Monsieur Nicolas Valentin , honnête Marchand , qui fournit le Régiment , Madame Judith Valentin sa femme , Mademoiselle Angélique Valentin leur fille , avec d'autres Bourgeois & Bourgeoises des environs de la rue du Roule , se sont avisés de venir voir le Camp : Monsieur mon maître , qui est fort libéral , quoiqu'il n'ait pas le double , les a

généreusement regalés presque tous les jours. On a fait de grands repas; nous en avons fait les honneurs; mais je serois d'avis d'en laisser payer la dépense à nos Bourgeois; qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

J'opinerois de même pour les miens, si je n'envifageois les suites.

FRONTIN.

Ce qui nous embarrasse le plus, nous autres, c'est que mon maître est amoureux de Mademoiselle Valentin la fille; cela nous pique d'honneur, voyez-vous! & il faut ou crever, ou faire bien les choses.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Le voici, ton maître.



SCÈNE III.

CLITANDRE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

CLITANDRE.

AH! mon pauvre Frontin, je suis
au désespoir. Bonjour, Chevalier, com-
ment te portes-tu?

LE CHEVALIER.

Aussi mal que toi. Qui te déses-
père?

CLITANDRE.

Je suis dans la plus cruelle situa-
tion où je me sois trouvé de ma vie.

LE CHEVALIER.

Hé bien! donne la main, je t'en
offre autant, je ne suis pas mieux.

CLITANDRE.

Sais-tu la cause de mes chagrins?

LE CHEVALIER.

Si je la fais? je la ressens comme

toi-même, je suis dans le cas, te dis-je.

CLITANDRE.

Toi, Chevalier, tu serois amoureux ?

LE CHEVALIER.

Amoureux, moi ! je ne connois l'amour que chez autrui ; ce n'est point par le cœur que nous nous ressemblons, mon ami, c'est par la bourse.

CLITANDRE.

Ah ! c'est encore un surcroît à mon malheur ; je n'ai pas un sou, mon pauvre Chevalier.

LE CHEVALIER.

Amoureux & gueux ! ces deux qualités, qui, séparément ne sont pas fort bonnes ; c'est bien le diable quand le hasard les met ensemble.

CLITANDRE.

Mon pauvre Frontin, que ferons-nous ? parle.

FRONTIN.

Ma foi ! je ne fais, Monsieur : ce qui me paroît de plus facile, c'est que

vous consoliez Monsieur le Chevalier ,
 que Monsieur le Chevalier vous con-
 sole , & que je vous exhorte tous deux
 à prendre patience ; car je ne vois
 pas que nous soyons en état de nous
 rendre réciproquement d'autres services.

LE CHEVALIER.

Cadedis , pourquoi non ? Associons
 nos infortunes & nos savoir-faires. Al-
 lons , un coup de désespoir , Frontin.

CLITANDRE.

Il n'y a rien que je ne sois capable
 d'entreprendre pour me tirer de cette
 affaire.

LE CHEVALIER.

Moi , j'escaladerois le firmament pour
 en sortir avec honneur.

FRONTIN.

Mais , si vous vous trouvez tant de
 résolution , il y auroit un moyen....

CLITANDRE.

Quel est-il ? parle.

FRONTIN.

Il est un peu scabreux , à la véri-

té ; mais pour franchir un mauvais pas.

LE CHEVALIER.

Explique-toi seulement, dépêche.

FRONTIN.

Ne pourrions-nous point aller en parti sur le grand chemin de Paris ? il y auroit là de bons coups à faire.

CLITANDRE.

Tu perds l'esprit, Frontin.

FRONTIN.

Point du tout, Monsieur, aux environs d'un camp, il n'y a point de mal d'aller en parti ; la curiosité a rendu la Bourgeoisie de Paris très-voyageuse ; quel inconvénient trouveriez-vous de faire payer aux premiers venus les frais que nous font venus faire ici leurs camarades ?

LE CHEVALIER.

L'expédient me plairoit assez, si je n'appréhendois les conséquences.

FRONTIN.

Mais écoutez, cela peut avoir des

172 *LES CURIEUX*
fuites ; vous avez raison , voyez.

CLITANDRE.

Si tu n'imagines pas autre chose ,
je ne vois pas.....

LE CHEVALIER.

Oh , cadedis ! je tiens une idée qui
vaut , je crois , son pesant d'or.

FRONTIN.

Je ne suis point jaloux de l'inven-
tion ; parlez.

CLITANDRE.

Dis-nous ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Tu ne veux pas te brouiller ouver-
tement avec ta compagnie Bourgeoise ;
j'ai quelque sorte de ménagement pour
la mienne : tout cela est dans les re-
gles ; il faut de la bonne-foi , de la
politesse & du savoir-vivre. Mais....

FRONTIN.

Où ce mais là nous menera-t-il ?
voyons.

LE CHEVALIER.

Abandonnons-nous réciproquement nos curieux; vous ferez ce que vous pourrez des miens; & des vôtres, moi, j'en tirerai raison, sur ma parole.

CLITANDRE.

Que dis-tu de cette imagination, Frontin?

FRONTIN.

Cela m'ouvre l'esprit, Monsieur: notre Monsieur Valentin, à son négoce-près, est un Bourgeois aussi bourgeois & aussi neuf.....

LE CHEVALIER.

Les miens sont à-peu-près de même; habiles gens dans leur commerce; mais d'autre part très-imbéciles.

FRONTIN.

Voilà de bons sujets, il faudroit un peu raisonner là-dessus.

LE CHEVALIER.

Allez raisonner de ce côté; je vous rejoins dans le moment même.

CLITANDRE.

Qui t'empêche de venir avec nous ?

LE CHEVALIER.

Une grosse hôtesse de ces quartiers, que je vois venir. Comme je lui dois, je la ménage ; & je voudrois bien, en cas de besoin, qu'elle fût femme d'accommodement.

FRONTIN.

Comment ! & c'est Madame Pinuin, la maitresse des trois-Rois.

CLITANDRE.

Madame Pinuin !

LE CHEVALIER.

Justement. Vous la connoissez ?

FRONTIN.

Si nous la connoissons ? Elle a été femme de charge d'une fille d'Opéra, chez qui nous soupions quelquefois : c'est une fort bonne pâte de femme ; & dans le dessein que nous avons, nous pourrions bien avoir besoin d'elle.

LE CHEVALIER.

Oui, je vais la mettre dans ma manche; laissez faire, & retirez-vous; je ne vous ferai pas attendre.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, M^{me} PINUIN.

LE CHEVALIER.

HÉ bien! qu'est-ce, la belle hôtesse? sitôt que je vous apperçois j'écarte les importuns, comme vous voyez; & je connois, à votre physionomie, que je ne vous fais point de chagrin. Sympathiserions-nous ensemble quelque tant soit peu, par aventure?

Madame PINUIN.

Pourquoi non, Monsieur le Chevalier? J'aime les gens de bonne humeur; & de tous les Gascons que j'ai jamais vus, vous me paroissez le plus drôle & le plus divertissant, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Aussi suis-je. Quel goût de femme ! devenez veuve, Madame Pinuin, je fais votre fortune ; devenez veuve, encore une fois, & je vous épouse.

Madame PINUIN.

Que je devienne veuve ! il y a trois ans que je le suis, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment, vous l'êtes ! Quoi ! ce gros vivant qui ordonne tout dans la maison, qui tranche, qui taille, qui rogne.....

Madame PINUIN.

Ce n'est que mon compere, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Votre compere ! Hé bien ! devenez veuve du compere, & nous ferons nos conditions.

Madame PINUIN.

Il n'y a point de conditions à faire entre vous & moi. J'ai d'autres vues pour vous, Monsieur le Chevalier ;

je veux faire votre fortune à vous qui m'offrez de faire la mienne.

LE CHEVALIER.

Ma fortune, à moi ? cadedis ! je vous mets à même ; parlez.

Madame PINUIN. .

Avez-vous le cœur libre, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Si j'ai le cœur libre ? j'entends ; j'ai fait quelque passion dans le pays. Eh, cadedis ! pauvre Chevalier, ne feras-tu jamais corrigé de trop d'ascendant sur les Dames ?

Madame PINUIN.

Cela viendra, ne vous affligez point, & dites-moi naturellement si vous pouvez disposer de vous.

LE CHEVALIER.

En faveur de qui, ma chere enfant ? Si c'est une vieille, néant, je suis loué ; si c'est une jeune, nous passerons bail quand il lui plaira.

Madame PINUIN.

Ce n'est point un bail dont il est question, c'est un bon contrat de mariage.

LE CHEVALIER.

Bail ou contrat ; je ne dispute point des termes ; sachons seulement qui ce peut être.

Madame PINUIN.

C'est Madame Robin.

LE CHEVALIER.

Qui ? cette gaillarde Bourgeoise qui a toujours un pied en l'air ?

Madame PINUIN.

Elle-même, justement.

LE CHEVALIER.

Hé ! c'est la maitresse de Monsieur Mouflard, un de ces Messieurs que j'ai logés chez vous ; c'est avec lui qu'elle est venue de Paris ; ils sont fiancés depuis quatre jours.

Madame PINUIN.

Elle se défiancera si vous voulez ; l'air du Camp lui a donné une noble

aversion pour son fiancé, & un goût pour tout ce qui s'appelle homme d'épée.

LE CHEVALIER.

Oh, cadedis ! le goût est trop général.

Madame PINUIN.

Vous en profiterez seul ; & de trente-mille écus d'argent comptant que je vous offre de sa part, aux conditions de l'épouser.

LE CHEVALIER.

Trente-mille écus, Madame Pinuin ! je ne me sens point de répugnance dans cette affaire. Agis donc, achève, termine ; je me repose sur tes soins & sur mon mérite ; elle m'aime sans trop me connoître : quand elle me connoîtra, qui pourroit-elle me préférer ?

Madame PINUIN, *à part.*

Il n'a pas mauvaise opinion de sa petite personne.

LE CHEVALIER.

Ecoute, au moins, vois où tu t'embarques ; je compte là-dessus ; si l'affaire manque, il faudra me faire cré-

dit, je t'en avertis. Sans adieu, mon aimable hôtesse.

Madame PINUIN.

Jusqu'au revoir, Monsieur le Chevalier.

SCENE V.

Madame PINUIN.

L'AFFAIRE ne manquera pas, à ce que je prévois : la Dame est éprise du Gascon ; le Gascon est fort épris de trente-mille écus. Oh ! par ma foi, Monsieur Mouffard, vous vous repentirez à Compiègne de m'avoir refusé crédit à Paris, quand je n'étois que femme-de-chambre.



SCENE

SCENE VI.

GUILLAUME, Madame PINUIN.

GUILLAUME.

SARVITEUR à la cousine Pinuin, comment se porte-t-elle? Est-ce qu'elle est devenue folle? Il m'est avis qu'elle parle toute seule.

Madame PINUIN.

Je réfléchissois sur certaines petites affaires.

GUILLAUME.

Parguenne ! vous les faites bien, vos petites affaires; & vous êtes une fûtée commere pour une Compiegnoise.

Madame PINUIN.

Hélas ! Monsieur Guillaume, vous n'êtes pas trop nigaud pour un Picard; & vous entendez assez bien vos petits intérêts, aussi-bien que moi.

GUILLAUME.

Dame ! acoutez, quand je sommes une fois déniaisés, nous autres Picards,

je ne nous changerions pas contre certains badauds qui n'ont rien vu ; tâtigué ! la plaifante engeance !

Madame PINUIN.

Vous n'avez pas mal fait votre compte avec eux ; & le voifinage du Camp ne vous a point apporté de dommage.

G U I L L A U M E.

Oh ! pour fti-là non ; je me fis avifé de tenir cabaret dans notre ferme ; c'est un bon métier , coufeine , nan gagne ce qu'on veut ; j'avons morgué ! eu du monde jusques dans nos étales ; & fi , ils y couchiont tretous fur de la litiere à vingt fous par tête tant qu'ils en vouliont. Oh , morgué ! j'ai bien vendu mes denrées.

Madame PINUIN.

Hé ! n'est-il pas juſte que ces curieux de Paris paient un peu cher le plaifir de voir un Camp ?

G U I L L A U M E.

Parguenne ! ils feriaint encore trop heureux , quand il leur en coûteroit encore dix fois davantage ; ils ont

vu une armée une fois; comme alle campe, comme alle file, comme alle marche, comme alle décampe, comme alle..... que fais-je, moi? Tati-gué! quand ils seront retournés cheux eux, comme ils débagouleront tout ça dans leur voisinage!

Madame PINUIN.

Ceux qui ne l'auront pas vu seront fâchés d'en avoir manqué l'occasion, je gage.

GUILLAUME.

Ça se pourra fort bian: pour les hommes, encore passe; nan leur pardonne: mais ces Bourgeoises, que venont-elles faire ici?

Madame PINUIN.

La curiosité est plus pardonnable aux femmes qu'aux hommes, &....

GUILLAUME.

Hé fil morgué! c'est se moquer; la curiosité est parmise à de certaines femmes; mais à des Marchandes, à des Cabaretieres, à des Procureuses. Est-ce que c'est leur besogne de quitter leur ménage & de s'en venir à l'armée?

Madame PINUIN.

Il y a quelque chose à dire à cela ;
vous avez raison.

GUILLAUME.

Il y a morgué ! de ces masques-là
qui avont fait garder la maison aux
Procureux pendant qu'alles s'en-venont
ici courir la prétantaine avec des maî-
tres Clercs.

Madame PINUIN.

Cela n'est pas bien.

GUILLAUME.

Je voudrois, parguene ! pour la
rareté du fait, qu'on en fît tant seu-
lement passer queuques demi-douzaines
par les baguettes ; ça leur apprendroit
à demeurer cheux elles.

Madame PINUIN.

C'est dommage que le cousin n'ait
pas grande autorité, il s'en serviroit
bien judicieusement.

GUILLAUME.

Tatiguenne ! oui, je n'aime point

les sottés gens ; & je ne fis jamais plus ravi que quand on les barne.

Madame PINUIN.

Cela est de bon-sens.

GUILLAUME.

Tenez, coufeine, j'étois ces jours-ci dans la joie de mon cœur.

Madame PINUIN.

Et à propos de quoi ?

GUILLAUME.

Deux nigauds qui logiont chez nous, un Avocat & un Apothicaire.

Madame PINUIN.

Hé bien ?

GUILLAUME.

Ils aviont, morgué ! de biaux justes-au-corps tout chamarrés d'or, & ils étiont montés comme des Saint-Georges ; ils fesiont les Olibrius dans les commencemens ; mais ils avont le caquet bien rabattu, à l'heure qu'il est.

Madame PINUIN.

Comment donc ?

GUILLAUME.

Des égréfins de ce Camp les avont fait jouer, & ils leur avont tout gagné; l'argent, les juſte-au-corps & les montures; les badauds s'en retournont en veſte à Paris par des chemins de traverſe; & ſi, ils ne feront pas grand' chere ſur la route. Morgué! c'eſt bian fait!

Madame PINUIN.

Mais ces gens-là, dont vous vous moquez, vous apportent de l'argent, couſin.

GUILLAUME.

Bian entendu; voirement! je profite de leurs ſottifes, mais je m'en gobarge. Ainſi va le monde; ça eſt-il défendu?

Madame PINUIN.

Non, vraiment.

GUILLAUME.

Il y a encore cheux nous des originaux, à qui j'ai opignon qu'on jouera queuque piece.

Madame PINUIN.

Et qui ſont-ils, ces originaux-là?

G U I L L A U M E.

Je ne fais morgué! pas bian; mais ils font de la connoissance d'un certain Officier que je vians charcher ici; & ce certain Officier a un certain valet. Hé, pargué! le v'là; t'nez, couseine: ce n'est morgué! pas un sot que ce drôle-là.

Madame P I N U I N.

Non, vraiment: c'est un garçon de ma connoissance, & vous me ferez plaisir de me laisser avec lui.

G U I L L A U M E.

Oui: mais quand vous en aurais fait, vous me le livrerai; j'ai aussi queuque affaire avec li, moi, couseine.



SCÈNE VII.

FRONTIN, Madame PINUIN,
GUILLAUME.

FRONTIN.

AH, ah! c'est vous, Monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Votre maître m'a dit que je me trouvais ici, qu'il avoit quelque chose à me dire; & comme ces parsonnes qu'il a logées cheux nous s'en-allont demain, je crois qu'ils ne demandont point à compter; je voudrois bian savoir, ou d'eux ou de li, qui me baillera de l'argent; car je suis homme d'accommodement: il ne m'importe pas qui m'en baille, pourvu que j'en aie.

FRONTIN.

Vous en aurez; je reglerai cela, moi. Quand boirons-nous ensemble?

GUILLAUME.

Pargué! tout-à-l'heure, le plutôt

vaut le mieux : finissez avec la coufeine , je m'en vais cheux elle faire tirer du meilleur ; si vous tardez trop , je boirai tout feul en vous attendant , & vous me trouverais peut - être ivre. Sans adieu , Monsieur Frontin ; votre valet , coufeine.

SCENE VIII.

FRONTIN, Madame PINUIN.

FRONTIN.

QUOI ! c'est votre cousin que ce Monsieur Guillaume , Madame Pinuin ?

Madame PINUIN.

Fort à votre service , Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Ce Gentilhomme-là ne fait point de déshonneur à la famille , au moins ; & je crois qu'avec un peu de vos lumieres , il pourroit faire quelque chose dans le monde,

Madame PINUIN.

S'il avoit pris quelques-unes de vos leçons seulement.

FRONTIN.

J'ai envie de lui en donner pour voir, & de lui faire faire dès - aujourd'hui son apprentissage. Mais toi , en faveur de l'ancienne connoissance , serois - tu d'humeur à rendre un bon office à mon maître ?

Madame PINUIN.

De tout mon cœur. De quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Je vais te l'expliquer : il est amoureux , premièrement.

Madame PINUIN.

Amoureux ! mais écoute donc , Frontin.

FRONTIN.

Oh ! il n'est pas question ici d'un mariage d'Opéra , nous avons des vues raisonnables.

Madame PINUIN.

Sur ce pied-là , tu n'as qu'à parler :
quel est l'objet de son amour ?

FRONTIN.

Une petite personne , qui , avec son
pere & sa mere , est logée chez le
cousin Guillaume.

Madame PINUIN.

Et quelles gens sont-ce que le pere
& la mere ?

FRONTIN.

Le pere est Monsieur Valentin , un
honnête - homme , Marchand de nos
amis ; & la mere..... la mere..... est
femme du pere.

Madame PINUIN.

Je comprends cela : mais si ton maî-
tre est dans le dessein d'épouser leur
fille , il leur fait honneur : quelles
difficultés y a-t-il à vaincre ? je n'y en
vois pas pour moi.

FRONTIN.

Tu n'y en vois pas ? je vais t'y en
faire trouver , moi ; donne-toi patience.

Cet honnête Marchand est un Bourgeois fort riche, & mon maître est un Gentilhomme fort gueux.

Madame PINUIN.

Cela rend l'affaire épineuse, tu as raison.

FRONTIN.

Autre difficulté : le bon-homme fait le mauvais état de nos affaires ; il a aidé lui même à les déranger, en nous vendant très cher à crédit de mauvaises marchandises, qu'il nous faisoit revendre comptant à très-bon marché ; & en nous prêtant quelquefois cent pistoles dans le besoin, dont il tiroit des billets de mille écus.

Madame PINUIN.

Mais, vraiment ! c'est un usurier que ce Marchand-là.

FRONTIN.

Un usurier ? Oh ! parlez mieux : c'est bien un fripon, Madame Pinuin.

Madame PINUIN.

Et ton maître veut épouser la fille d'un fripon ?

FRONTIN.

Le pere est un fripon, mais la fille est un bon parti: ces sortes de mariages ne sont pas sans exemple.

Madame PINUIN.

Mais, que puis-je là-dedans, moi? Quel est l'emploi que tu me destines?

FRONTIN.

Celui d'apprendre à la petite fille que mon maître est amoureux d'elle.

Madame PINUIN.

Comment! elle n'en est pas informée?....

FRONTIN.

Non, mon enfant; on ne s'est encore fait que des mines de part & d'autre; & outre que nous ne savons pas bien si elle entend les nôtres, nous ne comprenons pas trop ce que les siennes signifient.

Madame PINUIN.

Quoi! vous n'avez pu ménager un moment de conversation? trouver le moyen de rendre un billet?

FRONTIN.

Non ; la mere est un diable qui ne la quitte pas ; c'est une de ces Bourgeoises de la vieille roche , une pigrièche , un dragon surveillant , qu'il n'y a pas moyen d'endormir , & que tu auras peine à tromper toi-même , quelque talent & quelque expérience que tu aies.

Madame PINUIN.

Il faudra donc que cela soit bien difficile !

SCENE IX.

FRONTIN, Madame ROBIN ;
Madame PINUIN.

Madame ROBIN.

AH! la charmante chose , la magnifique chose , qu'une armée ! Le délicieux séjour que celui d'un Camp !

FRONTIN.

Quelle est cette femme ? la connois-tu ? dis.

Madame PINUIN.

Paix, tais-toi; c'est une riche Bourgeoise, que je veux faire épouser au Chevalier de Fourbignac.

FRONTIN.

Ah! je fais ce que c'est, il vient de nous le dire.

Madame ROBIN.

On ne doit plus se foucher de mourir quand on a vu cela. Pour moi je ne me sens pas, je suis ravie, je me meurs de plaisir! je me meurs de plaisir! je me meurs de plaisir!

Madame PINUIN.

Comment donc, qu'avez-vous, Madame? Est-ce que le Camp vous donne des vapeurs?

Madame ROBIN.

Ah! ma chere Madame Pinuin, il fait dans mon cœur & dans mon esprit des révolutions à quoi je ne m'étois pas attendue: je suis dans des ravissements! Quel charmant spectacle, Madame Pinuin! quel charmant spectacle!

FRONTIN.

On ne voit point de cela à Paris, Madame.

Madame ROBIN.

Oh ! vraiment non, il y a bien de la différence. Nous vîmes avant-hier passer tous les équipages de l'armée ; il n'y a point d'Ambassadeur qui en ait un si beau.

Madame PINUIN.

Non, assurément, ni si nombreux, Madame.

Madame ROBIN.

Cela est vrai, au moins. Que de chevaux ! que de charriots ! que de mulets !

FRONTIN.

Que de harnois ! que de grelots ! que de sonnettes, Madame !

Madame ROBIN.

Oui, quel agréable tintamarre ! la satisfaisante chose ! quel ordre ! quelle magnificence ! Cela plaît ! cela charme ! cela ravit ! que cela est beau ! que cela

est grand ! que cela est excellent ! que cela est superbe !

Madame PINUIN.

Vous n'avez point de regret à votre voyage, Madame ?

Madame ROBIN.

Non, je t'assûre; y a-t-il rien de plus gracieux que tout ce que j'ai vu ? Ce mélange de bataillons confus ! ces escadrons épars ! ces Officiers ! ces Valets ! ces Vivandieres ! ces gens de condition.

FRONTIN,

Il y a là de la marchandise à choisir ; c'est une belle Foire, n'est - ce pas, Madame ?

Madame ROBIN.

Je ne m'étonne pas s'il y vient tant de monde.

Madame PINUIN.

Et moi, je ne suis pas surprise qu'après avoir vu tant de belles choses, la Bourgeoise soit si peu de votre goût.

Madame ROBIN.

Ah ! je t'ai fait confiance de ma foiblesse ; la Bourgeoise me pue horriblement à l'heure qu'il est , & je m'aimerois mieux simple Cavaliere, que la plus honorable Bourgeoise de Paris.

FRONTIN.

Les voyages font bien les gens ;
Madame Pinuin.

Madame ROBIN.

N'as-tu point vu ce petit badin de Chevalier ?

Madame PINUIN.

Si je l'ai vu ?

Madame ROBIN.

Paix , parle bas.

Madame PINUIN.

Ne craignez rien , on peut tout dire devant cet honnête garçon-là.

FRONTIN.

Oui , Madame , je suis des amis de Monsieur le Chevalier , confident or-

dinaire de toutes les Bourgeoises suivant l'armée.

Madame ROBIN.

Tu n'as pas mal d'occupation. (à Madame Pinuin.) Hé bien ! mon enfant ?

Madame PINUIN.

Hé bien ! Madame , vous devez être la personne du monde la plus contente : Monsieur le Chevalier m'a prévenue sur tout ce que je m'étois proposé de lui dire de votre part ; il est amoureux de vous à la folie.

Madame ROBIN.

Le petit fripon !

FRONTIN.

Elle vous a dit vrai , Madame ; il me l'a dit aussi , à moi : c'est bien la passion la plus pétulante.

Madame ROBIN.

Je n'en fais jamais d'autre , & je me suis toujours bien doutée qu'il m'en vouloit. Depuis huit jours que nous sommes ici , il n'a jamais manqué l'occasion de me dire les plus jolies cho-

ses ! Oh ! nous avons beaucoup de sympathie ! il est si bouffon, si bouffon dans la conversation ! moi, je suis si folle, si folle dans mes manières !

Madame PINUIN.

Si ce mariage-là se fait, Madame, vous deviendrez le charme de la garnison.

Madame ROBIN.

De la garnison ! de la garnison ! Quoi ! Monsieur le Chevalier me mènera en garnison !

FRONTIN.

Oui, vraiment, & sur la frontière même ; & comme il est un des plus anciens Officiers du Régiment, le moins que vous puissiez espérer, c'est de vous trouver au premier jour la Commandante d'un Bataillon.

Madame ROBIN.

La Commandante d'un Bataillon ! je commanderois un Bataillon, moi, sur la frontière ! mais, ma chère Madame Pinuin.

Madame PINUIN.

Cela vaut bien mieux que de ne commander qu'à des gaiçons de boutique.

Madame ROBIN.

Il n'y a point de comparaison, vraiment ! Ah ! je ne fais pas ce que je ne donnerois point pour être délaite de ce vilain Monsieur Mouffard.

FRONTIN.

Nous nous en déferons, Madame, ne vous mettez pas en peine ; j'en ai bien expédié d'autres.

Madame ROBIN.

Oui : mais je ne voudrois pas qu'on le tuât ; car cela me feroit des affaires.

FRONTIN.

Non, non, Madame.

Madame ROBIN.

Il est bon d'avoir un peu de conduite dans la vie.

FRONTIN.

Nous n'en manquerons pas plus que

202 *LES CURIEUX*
vous, Madame ; laissez-nous faire.

Madame R O B I N.

Faites donc , mes enfans , faites ; mais réussissez. Je vais retrouver ma tante & ma sœur , pour leur faire part de ma bonne fortune , & tâcher , en me promenant , de rencontrer ce petit étourdi de Chevalier. Ma chere Madame Pinuin ?

Madame P I N U I N.

Madame ?

Madame R O B I N.

Je ferai Commandante d'un Bataillon en garnison , moi , sur la frontiere. Que je vais faire des miennes ! que je vais faire des miennes ! que je vais faire des miennes !



SCENE X.

FRONTIN, Madame PINUIN,

FRONTIN.

VOILA une belle folle, au moins,
& je ne fais si c'est rendre un bon of-
fice au Chevalier.

Madame PINUIN.

Eh, mort de ma vie ! c'est l'argent
qu'il épouse, ce n'est pas la folle ; ne
te mets pas en peine.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN,

Madame PINUIN.

LE CHEVALIER.

HÉ, cadedis ! l'ami Frontin, tu
t'endors, je pense, ou tout au moins
tu t'oublies auprès des charmes de

ma chere hôtesse ! A quoi diantre songes-tu donc ?

FRONTIN.

A vos affaires, Monsieur.

Madame PINUIN.

Nous n'avons parlé d'autre chose ; & si vous étiez venu de ce côté, vous auriez trouvé Madame Robin toute charmée de l'espérance qu'elle a de vous posséder.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme ! je l'adore. Les trente-mille écus sont comptant, au moins ?

Madame PINUIN.

Et sans cela, seroit-elle adorable ? Allez vous-en la joindre, Monsieur, & prenez soin de l'entretenir dans les agréables idées que nous lui avons données de son bonheur !

LE CHEVALIER.

Laisse-moi faire, je veux la ravir en extâse. Mais écoute, Frontin, le Moufflard & la Valentin n'ont plus
guere

gueres à rester ici..... Il faudroit se hâter.

FRONTIN.

Hé ! allez , Monsieur , quand ils partiroient demain , nous leur donnerons ce soir un petit bal d'armée pour leur faire nos adieux ; songez seulement à vous rendre au plutôt dans la tente de mon maître.

LE CHEVALIER.

Tu peux compter que j'y suis déjà ; j'y cours , j'y vôle , & j'y mene la Dame Robin , dont je me nantis par avance.

SCENE XII.

Madame PINUIN, FRONTIN.

Madame PINUIN.

TU n'as maintenant qu'à me faire connoître la femme & la fille de Monsieur Valentin ; je trouverai bientôt les moyens d'apprendre à la petite personne ce qu'il faut qu'elle sache , & de

pénétrer ce qu'elle a dans l'âme.

FRONTIN.

Nous ne te demandons pas autre chose. Hé, parbleu ! je crois que les voilà ; le hasard nous les amène ici le plus à propos du monde ; cela est d'un heureux présage pour notre entreprise.

Madame PINUIN.

Où te trouverai-je ?

FRONTIN.

Dans notre tente ; tu fais bien où campe le Régiment.

Madame PINUIN.

Bon ! n'y déjeûnâmes-nous pas l'autre jour ensemble ? Les voilà qui approchent : laisse-moi, tu auras bientôt de mes nouvelles.



SCENE XIII.

M^{me} VALENTIN, M^{me} PINUIN,
ANGÉLIQUE.

Madame VALENTIN.

AH ! que je suis lassé de tout ceci ! quel charivari ! quelle peste de cohue ! Votre pere est un plaisant animal , vraiment ! de nous avoir fait faire un si sot voyage.

Madame PINUIN.

Madame , je suis votre très-humble servante.

Madame VALENTIN.

Je suis la vôtre , Madame.

ANGÉLIQUE , *à part.*

Frontin étoit avec cette Dame-là , & elle me fait des signes ; cela veut dire quelque chose : ne seroit elle point des amies de son maître !

Madame VALENTIN.

Hem ! plaît-il ? Quoi !

208 *LES CURIEUX*
ANGÉLIQUE.

Rien , ma mere.

Madame VALENTIN.

Hé bien ! qu'est-il devenu , ce visage-là ? Son animal de frere , votre imbécille de tante , son grand benêt de fils , qui ne nous donne pas seulement la main : où tout cela s'est-il fourré ? il faudra les attendre ; cela est bien agréable ! Ah ! que je suis lasse de tout ce train-ci ; que j'en suis lasse ! heim !

(Madame Valentin surprend Madame Pinuin qui fait des signes à Angélique.)

Madame PINUIN.

Vous êtes Madame Valentin , Madame , apparemment ?

Madame VALENTIN.

Oui , je suis Madame Valentin. (*à Angélique.*) Baïffez les yeux , petite fille.

Madame PINUIN.

Et Madame Valentin de très-mauvaise humeur , si je ne me trompe ?

Madame VALENTIN.

Oh! pour cela oui; je vous en réponds.

Madame PINUIN.

Hélas! ma chere Madame, que je vous trouve changée!

Madame VALENTIN.

Changée! Madame? voilà un fort sot compliment, & je ne suis point en âge de paroître changée.

Madame PINUIN.

Ah! vraiment, c'est en bien que vous l'êtes, Madame; & vous embellissez à vue d'œil.

Madame VALENTIN.

Comment! j'embellis! Tredame! Madame, un visage taillé comme le mien n'a pas besoin d'embellir.

Madame PINUIN.

Ne vous fâchez donc point, Madame; ce n'est pas mon dessein.

Madame VALENTIN.

J'étois à quinze ans toute aussi aimable que je le suis, Madame; & si

vous m'aviez vue au Jasmin fleuri , dans la boutique de feu mon papa ; c'étoit moi qu'on appeloit la belle Parfumeuse , afin que vous le sachiez.

Madame PINUIN.

Hé ! vraiment oui , je le fais bien ; c'est de ce tems-là que j'ai l'honneur de vous connoître , Madame.

Madame VALENTIN, à *Angélique*.

Hé bien donc ! tenez-vous droite , bouviere.

Madame PINUIN.

Vous avez là une aimable enfant , Madame , qui paroît bien sage & bien élevée.

Madame VALENTIN.

Elle ? c'est une fournoise que son pere me gâte.

Madame PINUIN.

Vous songez bientôt à la marier , sans doute ?

Madame VALENTIN.

A la marier , Madame ! à la marier ! cela ne presse pas.

ANGÉLIQUE.

Oh ! vraiment non ! Madame ; je n'ai encore que seize ans , & ma mere n'a été mariée qu'à trente-neuf.

Madame VALENTIN.

Hé bien ! tenez , cette impertinente ! avec ses seize ans & ses trente-neuf ; on va s'imaginer que j'en ai soixante : je ne vous menerai jamais avec moi ; votre pere aura beau dire & beau faire.

Madame PINUIN.

Je ne vous conseillerois pourtant pas, Madame , de la laisser seule en ce pays-ci , sur-tout ; l'air d'une armée est si dangereux ! & pour de jeunes personnes de Paris encore ! Dès qu'il s'en égare quelqu'une dans ce Camp , pour trois ou quatre jours seulement , il faut savoir toutes les sottises qu'on en dit.

Madame VALENTIN.

Je le crois bien , vraiment ! mais pour moi , je veille la mienne de près ; & je ne crains pas que le voyage du Camp fasse aucun tort ni à sa réputation , ni à la mienne.

Madame PINUIN.

Oh ! je fais dans quelle retenue & dans quelle contrainte vous l'élevez , Madame ; & cela est fort louable , je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Et fort chagrinant pour moi , Madame , qu'on n'ait pas assez bonne opinion de ma conduite.

Madame VALENTIN.

Je la crois fort bonne ; mais le soin que j'en prends ne la rendra pas plus mauvaise.

Madame PINUIN.

Non , assurément ; on ne sauroit prendre trop de précautions pour empêcher de jeunes personnes de répondre aux témoignages d'estime & de tendresse que de jeunes gens peuvent leur donner.

Madame VALENTIN .

Je suis toujours en garde là - contre.

Madame PINUIN.

Et vous faites fort bien ; le siecle

est si perversi ! & les hommes d'aujourd'hui sont si rusés & si adroits ! ...

Madame VALENTIN.

Je défie qui que ce soit de m'attrapper.

ANGÉLIQUE.

Il faudroit être bien fin, à moins que de se faire entendre avec des mines.

Madame VALENTIN.

Vous entendez les mines, Mademoiselle ma fille ?

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui m'avez montré à les entendre, ma mere.

Madame VALENTIN.

Je vous ai montré cela, moi !

ANGÉLIQUE.

Oui, vraiment ! ne faites-vous pas presque toujours la grimace à mon pere ?

Madame VALENTIN.

Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! ma mere , cela veut dire que vous êtes fâchée , n'est - ce pas ? & par conséquent un visage gracieux doit signifier que l'on est contente.

Madame PINUIN.

Il n'y a rien de plus naturel.

Madame VALENTIN.

Elle ne manque point d'esprit , au moins.

Madame PINUIN.

Si jamais elle est sensible à l'amour , elle en aura bien plus encore.

ANGÉLIQUE.

Je n'en aurai jamais davantage , Madame ; je vous assure.

Madame PINUIN.

Quoi ! si vous aviez un Amant incertain de sa destinée , que quelque personne s'intéressât à s'en éclaircir , vous trouveriez moyen de lui faire faveur.

ANGÉLIQUE.

Oui , Madame ; je l'instruirois de

DE COMPIEGNE. 215
mes sentimens , & en présence de ma
mere même.

Madame VALENTIN.
En ma présence !

Madame PINUIN.
Je le voudrois pour la rareté du
fait ; cela seroit trop plaisant.

Madame VALENTIN.
Je ne lui conseillerois pas de s'y
hasarder.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous trouveriez mauvais ,
ma mere , que j'avouasse naturellement
que je ne suis pas insensible à une
passion respectueuse ?

Madame VALENTIN.
Personne n'a de passion pour vous ,
Mademoiselle ; voilà des discours inu-
tiles.

ANGÉLIQUE.

Si quelqu'un en avoit , ma mere ,
des desseins honnêtes & des vues rai-
sonables lui feroient aisément trouver
le chemin de mon cœur. (*à Madame*

Pinuin.) Mais sans l'aveu de ma famille, Madame, il ne devoit jamais rien prétendre.

Madame PINUIN.

Que cela est soumis ! que cela est respectueux ! Vous devez être bien contente de cette belle enfant - là, Madame.

Madame VALENTIN.

Voilà ce que fait la bonne éducation ; cela ne fera jamais que ce que je voudrai.

Madame PINUIN.

Je suis si charmée, que je voudrois faire durer la conversation jusqu'à demain. Quoi ! sans l'aveu de vos parens, on n'auroit donc rien à espérer, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Non, Madame ; je vous assure.

Madame PINUIN.

Vous n'êtes pas charmée d'entendre cela, Madame ? (*à Angélique.*) Et si vous aviez des parens bisarres qui

s'opposassent à votre bonheur , qui voulussent forcer votre inclination ?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien à craindre de ce côté-là , Madame.

Madame PINUIN.

Il n'y a point d'apparence , vous avez raison : mais il arrive des choses si peu prévues , quelquefois. (*à Madame Valentin.*) Supposons que cela fût , (avec tout son esprit , je vais l'embarraffer , je gage) quelqu'un qui vous aimeroit tendrement , & qui entreprendroit tout pour vous posséder , vous défendriez-vous de pardonner à ce quelqu'un-là ?

ANGÉLIQUE.

Hé ! Madame , l'amour ne doit-il pas pardonner tout ce que l'amour fait entreprendre ?

Madame PINUIN.

La pauvre enfant ! voilà une jolie maxime , n'est-ce pas , Madame ?

Madame VALENTIN.

Non , vraiment , elle n'est point

jolie ; & je la trouve fort impertinente ,
au contraire.

Madame PINUIN.

Impertinente , Madame ! Un pauvre
amant seroit ravi de savoir qu'on pense
cela.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je voudrois de tout mon cœur
que vous en connussiez quelqu'un ,
Madame ; je vous permettrois tout de
ce pas de lui aller dire.

Madame PINUIN.

Oh ! je n'y manquerois pas , je vous
en répons. Votre très - humble ser-
vante , Madame Valentin. Adieu ,
Mademoiselle.

S C E N E X I V.

M^{me} VALENTIN , ANGÉLIQUE.

Madame VALENTIN.

VOILA une drôlesse qui a la langue
bien pendue , à ce qu'il me semble ;

& vous êtes, aussi, furieusement jâseuse : elle fera bien de n'y pas revenir.

ANGÉLIQUE.

Elle me paroît si bonne personne & de si bon conseil ! je crois, pour moi, ma mere, qu'il y auroit beaucoup à profiter avec elle.

Madame VALENTIN.

Je le crois, il y auroit à profiter : mais je ne veux pas que vous fassiez de ces profits-là.

SCENE XV.

M. MOUFLARD, ANGÉLIQUE,
Madame VALENTIN.

M. MOUFLARD.

AH ! je n'en puis plus ! j'en mourrai de chagrin. Mais voyez ces brutaux ! ces canailles-là !.....

ANGÉLIQUE.

Hé ! ma mere, voilà Monsieur Mouflard, notre voisin ! il est déguisé en

Gentilhomme , aussi - bien que mon pere : nous ne sommes pas les seuls qui ayons fait le voyage du Camp , comme vous voyez.

Madame VALENTIN.

Je le crois bien , vraiment : s'il n'y avoit que votre pere d'extravagant dans tout le quartier , ce seroit un beau miracle.

M. MOUFLARD.

Ah ! si l'on m'y attrappe....

Madame VALENTIN.

Bon jour , Monsieur Mouflard.

M. MOUFLARD.

Votre valet , Madame Valentin.

ANGÉLIQUE.

Vous paroissez bien houspillé ; vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux , Monsieur Mouflard ?

M. MOUFLARD.

Ah ! Mademoiselle Angélique , me voilà bien revenu de l'estime & de la considération que j'avois pour l'armée.

Madame VALENTIN.

Comment donc ?

M. MOUFLARD.

Toute la revue s'est aujourd'hui déchaînée pour me faire piece.

ANGÉLIQUE.

Vous venez de voir la revue ?

M. MOUFLARD.

Je viens de voir le diable ! je n'ai rien vu. J'étois avec trois Messieurs que vous connoissez , mon beau-frere le Miroitier , mon cousin le Bonnetier , & mon neveu le Notaire , tous bien vêtus , avec de grandes épées , & des plumets rouges , même.

ANGÉLIQUE.

Avoient - ils aussi bonne mine que vous , Monsieur Mouflard ?

M. MOUFLARD.

Pas tout-à-fait , mais il ne s'en falloit gueres ; & avec tout cela , je crois que tout le monde s'étoit donné le mot pour nous reconnoître.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible ?

M. MOUFLARD.

Il faut bien que cela soit ; car de quelque côté que nous allassions , j'entendois toujours : *Tirez , Bourgeois : fi , les vilains ! à la Boutique.* Cela n'est point plaisant à effuyer , au moins.

Madame VALENTIN.

Non , vraiment ; cela est fort ridicule.

M. MOUFLARD.

Et les maudites hallebardes ! Ah ! les vilaines armes ! Madame Valentin , les vilaines armes !

ANGÉLIQUE.

Vous en paraissez bien mécontent : seriez-vous biené ?

M. MOUFLARD.

Non pas dangereusement : mais ces brutaux de Sergens ne croient que vous faire signe de vous ranger , & ils vous affomment.

Madame VALENTIN.

Allez , mon pauvre Monsieur Mouflard , vous en voilà quitte à bon marché.

M. MOUFLARD.

Ah ! ce qui me chagrine le plus , c'est le cousin & le beau - frere que j'ai persécutés pour faire le voyage , & qu'on a mis en chemise : leurs femmes ne me le pardonneront jamais.

ANGÉLIQUE.

On les a mis en chemise ?

M. MOUFLARD.

Oui , nous nous sauvions de Régiment en Régiment , pour éviter le tumulte & le scandale ; il est désagréable de se faire des affaires avec une armée , voyez-vous !

Madame VALENTIN.

Il faut céder à la force ; vous avez raison.

M. MOUFLARD.

En chemin faisant , nous sommes malheureusement tombés dans un diable de Bataillon , dont les Officiers

étoient à-peu-près vêtus comme ces deux Messieurs.

ANGÉLIQUE.

Cela vous devoit faire respecter.

M. MOUFLARD.

Cela a fait tout le contraire : quatre grands pendarts de Soldats leur ont fait une querelle d'Allemand , sur ce qu'ils ont contrefait les habits uniformes du Régiment ; ils les ont dépouillés en un clin d'œil , & on les a mis au Drapeau pour vingt-quatre heures.

Madame VALENTIN.

Mais cela ne se fait point ; il faut s'aller plaindre , il y a bonne justice.

M. MOUFLARD.

Il faut s'aller plaindre ! Se plaindra qui voudra : pour moi , je pars demain , & de grand matin même. Jusqu'au revoir , Mesdames.

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons à Paris , Monsieur Moufflard ?

M. MOUFLARD.

Oui, mais nous ne nous retrouverons jamais au Camp, sur ma parole. Ah! la vilaine chose qu'une revue! la vilaine chose! je n'en verrai de ma vie, pas même à la Plaine de Grenelle.

SCENE XVI.

M^{me} VALENTIN, ANGÉLIQUE.

Madame VALENTIN.

AH! que votre pere mériteroit bien qu'il lui en arrivât autant! Voyez un peu ce vieux fou! planter-là sa femme & sa fille, pour aller voir des tambours, & des trompettes, des chevaux, des mousquets, des hommes & des piques! car ce n'est que cela dans le fond. Ne voilà-t-il pas une belle curiosité!

ANGÉLIQUE.

Voilà mon pere.



SCÈNE XVII.

M. VALENTIN, M^{me} VALENTIN,
ANGÉLIQUE, FRONTIN.

M. VALENTIN.

MON cher Monsieur Frontin, que je vous ai d'obligation !

FRONTIN.

Oh ! point du tout, Monsieur ; je vous assure.

M. VALENTIN.

Ah ! c'est toi, ma petite femme, ma mie, je te croyois avec mon neveu. Pourquoi nous as-tu quittés ? Tu as bien perdu, va.

Madame VALENTIN.

Ç'amon, vraiment ! *tirez, Bourgeois : à la Louitque* ; cela est bien plaisant, de s'aller faire dire au nez de ces sottises-là !

M. VALENTIN.

Ah , ah ! cela est vrai , on a crié

cela , & tout auprès de moi : mais ce n'étoit pas à moi que cela s'adressoit, au moins.

Madame VALENTIN.

Non , car cela ne vous convient pas , aussi-bien qu'aux autres ?

FRONTIN.

Oh ! il y a Bourgeois & Bourgeois , Madame ; & Monsieur Valentin est un homme aussi respecté parmi les troupes.....

M. VALENTIN.

J'ai rencontré Monsieur Frontin , le plus heureusement du monde ; & sous ses auspices , j'ai vu assez commodément tout ce qui se pouvoit voir.

FRONTIN.

Vous vous moquez , Monsieur ; je suis seulement fâché de vous avoir voulu faire passer imprudemment par cet endroit , que gardoient ces deux sentinelles.

M. VALENTIN.

C'étoit notre plus court.

FRONTIN.

Cela est vrai ; mais en prenant le plus long , cela vous auroit épargné les bourrades que ces brutaux là vous ont données.

Madame VALENTIN.

Des bourrades , Monsieur Valentin ?

M. VALENTIN.

Oh ! j'ai fort bien soutenu cela , je ne me suis point déferré ; je les aurois forcés , si j'avois voulu.

FRONTIN.

Vous avez bien fait de ne le pas vouloir.

Madame VALENTIN.

Le beau plaisir de faire vingt lieues pour se faire battre par des sentinelles !

M. VALENTIN.

Je vous dis que je m'en suis fort bien tiré , encore une fois.

FRONTIN.

Oui , oui , Madame ; & tout cela se seroit fort bien passé , Monsieur ,
sans

sans ce brutal d'Aide-Major ; qui vous a fort vilainement appliqué une vingtaine de coups de canne en passant là.

Madame VALENTIN.

Une vingtaine de coups de canne !

ANGÉLIQUE.

Comment, mon pere !

M. VALENTIN.

C'est une méprise , il l'a fait par mégarde ; cet Aide-Major-là est un de mes amis, & qui me doit de l'argent, même : il ne me voyoit que par le dos quand il frappoit ; dès que j'ai retourné le visage, & qu'il m'a reconnu, il s'est mis à rire comme un fou ; il n'étoit point du tout fâché contre moi.

FRONTIN.

Monfieur votre mari a l'esprit bien fait, Madame Valentin ; vous devez être bien heureuse avec cet honnête-homme-là.

M. VALENTIN.

Savez-vous bien ce qui me chagrine le plus de tout cela, Monsieur Frontin ?

FRONTIN.

Et quoi, Monsieur ?

M. VALENTIN.

C'est le coup de pied que ce cheval m'a donné dans l'estomach.

FRONTIN.

Ecoutez, ce cheval-là pourroit bien l'avoir fait exprès, lui ; car il vous a vu au visage.

M. VALENTIN.

Enfin, tout compté, tout rabattu, je suis fort content de mon petit voyage ; & après tout ce que j'ai vu, je commanderois une Armée en cas de besoin ; il n'y a rien de plus facile.



SCENE XVIII.

M. VALENTIN, M^{me} VALENTIN,
GUILLAUME, FRONTIN,
ANGÉLIQUE.

GUILLAUME.

AH, pafangué ! Monfieu Frontin,
j'allons bian rire.

FRONTIN.

Comment donc , qu'eft - il arrivé ,
Monfieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Parguene ! il y a une douzaine
d'Officiers à qui l'on a baillé ordre de
faire la recherche de tous les Curieux
qui fe trouveront ici , & qui n'y avont
que faire.

FRONTIN.

La recherche des Curieux qui n'ont
que faire ici ? Et pourquoi cela , Mon-
fieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Morgué ! nan les mettra tretous sûr le cheval de bois ; nan dit que ce sont des espions.

Madame VALENTIN.

Monsieur Valentin !

ANGÉLIQUE.

Sur le cheval de bois , m on pere !

M. VALENTIN.

Ei donc ! vous êtes folle ; cela ne me regarde point , je ne suis point un espion.

GUILLAUME.

Tatigué ! vous en avez pourtant bian la meine. Dame ! acoutez , songez à votre conscience : autant de grimpé , il n'y a pas là de façons.

M. VALENTIN.

Mais voyez cet animal , avec son grimpé !

FRONTIN.

Il ne fait ce qu'il dit , Monsieur ; il n'y a jamais eu de cheval de bois dans un Camp.

G U I L L A U M E.

On en a fait faire tout exprès.

Madame VALENTIN.

Tout exprès , Monsieur Frontin !

F R O N T I N.

On fera entendre raison à ces Officiers là , Monsieur ; ne vous mettez pas en peine.

G U I L L A U M E.

Oh paffanguenne ! oui , raison ; ils n'écoutent raison que le lendemain , & ils fe font toujours monter à cheval la veille. Oh ! ces gens-là abrègent bien la procédure.

Madame VALENTIN.

Il faut partir , Monsieur Valentin ; regagnons Paris. Je ferois au défefpoir , fi , par quelque mal-entendu , il vous arrivoit un accident à Compiègne.

M. VALENTIN.

Vous me feriez enrager , Madame Valentin. On me connoît une fois , quand je dirai qui je fuis.....

FRONTIN.

Au pis-aller , Monsieur , si on vous faisoit ce chagrin - là , il ne dureroit pas , du moins ; mon maître a des amis , & vous ne feriez pas là plus de trois ou quatre heures.

SCENE XIX.

M^{me} VALENTIN , M. VALENTIN ,
LE CHEVALIER , FRONTIN ,
ANGÉLIQUE , GUILLAUME ,
FUSILLARD , *quatre Soldats avec
des pertuisannes.*

LE CHEVALIER.

DOUCEMENT , camarades ; point de tumulte , ni de méprise , & qu'on fasse les choses dans l'ordre.

GUILLAUME.

Ah , tâtigué ! v'là un de ces persécuteurs de Curieux , je gage ; vous n'avez , morgué ! qu'à vous bien tenir.

M. VALENTIN.

Ne vous éloignez pas , ma femme ;
tenez-vous auprès de moi , ma fille ;
ne nous quittez pas , Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non , non , Monsieur , laissez-moi
faire : (*à part.*) Voilà un Bourgeois
bien en sûreté !

LE CHEVALIER.

Ah ! cadédis , la déplaisante occu-
pation ! Sera-ce bientôt fait ? Que je
suis las de ces corvées ! Hé ! Boisan-
soif , Fusillard , la Taillade ?

FUSILLARD.

Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Combien avons-nous de ces Mes-
sieurs les Curieux à cheval ?

FUSILLARD.

Dix-neuf , je pense ; & un que voilà ,
que nous y aurons bientôt mis , ce
fera la vingtaine.

M. VALENTIN.

Monsieur Frontin , ce n'est point une raillerie , vraiment.

FRONTIN.

Paix , je connois cet Officier-là , laissez-moi faire ; Monsieur , je vous donne le bon-jour.

LE CHEVALIER.

Ton valet , Frontin. Qui sont ces gens ? connois-tu ce visage ?

Madame VALENTIN.

Comment , visage !

M. VALENTIN.

Taisez-vous , ma femme ; ne vous faites point d'affaires.

LE CHEVALIER.

Il a mauvaise physionomie.

FRONTIN.

C'est pourtant un fort honnête-homme , un des intimes amis de mon maître.

LE CHEVALIER.

Quand il seroit l'intime du Diable.

Allons , enfans , que l'on commence par s'en assurer.

M. VALENTIN.

Hé ! Monsieur , faites-moi la grâce de m'écouter.

LE CHEVALIER.

Il fait rébellion , je pense ? qu'on me lui fende l'estomac de trente coups de pertuisannes.

M. VALENTIN.

Hé ! Monsieur , ayez pitié de moi ; je suis un honnête Bourgeois , qui fournit je ne fais combien de Régiments.

LE CHEVALIER.

Un Bourgeois dans cet équipage ! déguisé dans un camp ! pris en flagrant délit : le procès est tout fait.

M. VALENTIN.

Mais , Monsieur.....

LE CHEVALIER.

Ne voyez - vous pas bien vous-même que vous êtes trop bien vêtu pour rester à pied ? Allons , enfans ,

que l'on fasse venir en cérémonie une monture pour ce galant-homme.

Madame VALENTIN.

C'est mon mari, Monsieur l'Officier.

ANGÉLIQUE.

C'est mon pere, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Votre mari ? votre pere ? Les aimables personnes ! A votre considération , Mesdames , on ne lui mettra que vingt livres pesant de boulet à chaque jambe.

M. VALENTIN.

Miséricorde ! Hé mon pauvre Monsieur Frontin , où est votre maître ? C'est lui qui m'a fait venir ici , cela crie vengeance.

FRONTIN.

Cela est bien chagrinant , je vous l'avoue ; tâchez de ne point monter à cheval si tôt , je m'en vais le chercher.

M. VALENTIN.

Ah ! le maudit voyage ! qu'on se va moquer de moi ! le maudit voyage !

SCENE XX.

(*Marche de Soldats, de Vivandiers, de Bourgeois, de Bourgeoises, & de Paysannes, qui apportent en cérémonie un cheval de bois.*)

M. VALENTIN, M^{me} VALENTIN,
ANGELIQUE, GUILLAUME,
LE CHEVALIER.

M. VALENTIN.

O U A I S, tout ceci est trop bien concerté pour être naturel, c'est un tour qu'on me joue, assurément.

Madame VALENTIN.

Hom! que c'est bien employé!

M. VALENTIN.

Vous tairez-vous?

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Monsieur, sans

façon , donnez la main , que je vous serve d'Ecuyer , venez.

M. VALENTIN.

Monfieur , ceci n'est qu'une plaifanterie que vous voulez me faire , je le vois bien ; mais , tout en riant , vous allez me déshonorer , & le ridicule m'en demeurera.

LE CHEVALIER.

Comment , une plaifanterie ! Oui , riez , bien fort , je vous le confeille ; nous perdons ici le temps. Holà , hé , Fuffillard ?

SCENE XXI.

M. MOUFLARD, CLITANDRE,

M. MOUFLARD , *entre deux*
Soldats.

JE ne fais point de réfiftance , Monfieur ; mais que je fache du moins pourquoi l'on m'arrête ?

CLITANDRE.

On vous le dira ; marchez , Monsieur , marchez.

SCENE XXII.

FRONTIN , LE CHEVALIER ,
M. VALENTIN , M. MOUFLARD ,
GUILLAUME , CLITANDRE ,
M^{me} VALENTIN , ANGÉLIQUE.

FRONTIN.

AH ! Monsieur , il y a une heure que je vous cherche ; où diable êtes-vous donc ? Voilà le pauvre Monsieur Valentin que l'on prend pour un espion.

M. VALENTIN.

Oui , Monsieur ; vous savez ce qui en est : tenez , ils me veulent faire grimper là-dessus.

M. MOUFLARD.

Et moi , Monsieur le Chevalier ,

on me mène en prison sans que je sache pourquoi.

LE CHEVALIER.

On vous arrête aussi, Monsieur Mouflard? Ah, cadédis! la cruelle affaire!

GUILLAUME.

Ils le mettront, morgué! en croupe derrière vous; ne vous chagreignez point.

CLITANDRE.

Ecoute, Chevalier; voilà ton ami, voilà le mien, j'ai les mêmes ordres que toi, l'un me répondra de l'autre.

FRONTIN.

Si vous montez celui-ci, nous monterons celui-là par repréfailles.

GUILLAUME.

Hé, jarnigué! laissez-les à pied tous deux, pis qu'ils s'y trouvent bien; ils aimeront peut-être mieux porter la tarre à cette fortification que nan va faire.

M. MOUFLARD.

Porter la terre! Hé! Monsieur le Chevalier, ayez pitié de moi.

M. VALENTIN.

Me laisserez vous recevoir cet affront-là , Monsieur Clitandre ?

CLITANDRE.

Un peu d'humanité , mon pauvre Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais un peu de réflexion , toi. Cela ne peut manquer d'être lu , l'ordre est exprès ; si nous y manquons , demain nous voilà cassés , je t'en avertis. Hé donc ! qui nous dédommagera de cet inconvénient ?

M. MOUFLARD.

Ah ! s'il ne tenoit qu'à de l'argent , j'ai quatre-vingt-dix louis dans ma bourse.

M. VALENTIN.

Et j'en ai cent-trente , moi , Monsieur.

CLITANDRE.

Vous vous moquez de nous , je pense , avec votre argent.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point l'intérêt qui nous

gouverne ; à moins qu'on ne nous fasse un établissement solide.....

M. MOUFLARD.

Un établissement solide !

M. VALENTIN.

Tout mon bien n'y suffiroit pas.

LE CHEVALIER.

Oh ! que si fait , voilà votre fille ; que mon ami l'épouse.

M. VALENTIN.

Qu'il épouse ma fille !

LE CHEVALIER.

Vous hésitez ? Hé ! donc , rien n'est trop avancé , voyez.

M. VALENTIN.

Madame Valentin ?

Madame VALENTI .

Que ma fille épouse un homme de guerre ! j'aime mieux que vous soyez pendu , Monsieur Valentin.

GUILLAUME.

La bonne femme que v'là !

ANGÉLIQUE.

Et moi , ma mere , je suis d'un bien meilleur naturel ; pour tirer mon pere d'un mauvais pas , il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

M. VALENTIN.

Ma chere enfant !

LE CHEVALIER.

La pauvre petite personne ! elle en épouferoit vingt , en cas de besoin , pour faire plaisir à son pere.

Madame VALENTIN.

Je me moque de cela , moi , & je ne consentirai point.....

LE CHEVALIER.

Oh ! si vous faites la rétive , je vous mets à dada , vous , maman Valentin.

Madame VALENTIN.

Hom !

CLITANDRE.

Y consentirez-vous fans répugnance ? & puis-je me flatter.....

LE CHEVALIER.

Répugnance ou non, te voilà pourvu ; mais moi je reste , & Monsieur Moufflard n'a point de fille.

GUILLAUME.

Hé ! bian , passanguienne ! épousez sa femme ; il y a une Madame ici qui ne l'est pas encore ; mais que nan dit qui alloit bientôt l'être ; faut-il tant de façons ? qu'elle devienne la vôtre.

LE CHEVALIER.

Madame Robin ? l'avis n'est pas mauvais , je m'en accommode.

M. MOUFLARD.

Mais il ne dépend pas de moi, Monsieur.....

LE CHEVALIER.

Il ne dépend pas de vous ? A cheval , Monsieur Moufflard , à cheval : Allons , enfans , le boute-selle.

(*Les Hautbois sonnent le boute-selle.*)

M. MOUFLARD.

Hé ! voilà Madame Robin , Monsieur , qu'elle y consente ; je voudrai

tout ce qu'elle voudra , moi : je vous le promets.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, Madame PINUIN,
GUILLAUME, Madame ROBIN,
M. MOUFLARD, &c.

LE CHEVALIER.

HÉ! bien , voilà parler raison. Approchez , aimable personne. Que la voilà gracieusement déguisée!

Madame PINUIN.

C'est pour faire honneur à un certain petit Bal dont on nous a parlé.

GUILLAUME.

Oh , tâtiguenne ! il est bien question de Bal , cousine ; v'là Monsieur Mouflard que nan va mettre sur le cheval de bois , à moins que Madame n'épouse Monsieur le Chevalier.

Madame ROBIN.

On feroit un tel affront à Monsieur

Moufflard ! lui que j'aime plus que ma vie !

M. MOUFLARD.

Hé ! bien , Monsieur , je ne lui fais pas dire , comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Sa destinée dépend de vous. Allons, tôt, décidez, charmante.

Madame ROBIN.

Je ne balance point ; & pour faire plaisir à Monsieur Moufflard , je me détermine , à tout ce que vous voudrez. Voilà ma main , Monsieur le Chevalier.

M. MOUFLARD.

Comment , Madame !

LE CHEVALIER.

Le boute-selle , Monsieur Moufflard.

M. MOUFLARD.

Mais nous sommes liés , Madame & moi , par des engagements.

LE CHEVALIER.

Oh , cadédis ! fussiez-vous liés du nœud gordien , je le coupe , c'est mon

affaire ; & nous ne nous quitterons pas que toutes nos conventions ne soient bien signées de part & d'autre ; je les garde à vue.

M. MOUFLARD.

Pour moi , je veux m'en retourner à Paris , je me déplaïs trop ici.

GUILLAUME.

Oh , paisangué ! vous y resterais ; vous êtes un incivil , Monsieur Mouflard : ces Messieurs vous auraient fait l'honneur de vous voir à cheval , il faut bien que vous leur fassiez sti-là de les voir marier.

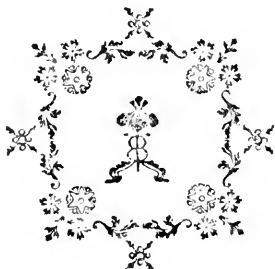
LE CHEVALIER.

C'est excellemment bien parler. Que les plaisirs succèdent à la crainte : nous avons ici des hautbois , bonne compagnie. Allons , Frontin , ce petit bal d'armée , que nous avons tantôt projeté ; & nous irons ensuite souper tous ensemble chez le cousin Guillaume , où il aura soin de faire trouver un Notaire.

GUILLAUME.

Oh , parguenne ! oui , je vous en

réponds. Si tous les Curieux qui n'ont que faire au Camp y sont régalés comme ceux-ci, les Officiers ne seront morgué ! pas ruinés de ces visites-là, sur ma parole.



DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENEL.

LE bruit éclatant des trompettes,
Et le son bruyant des tambours,
Dans ces aimables retraites,
Ne menacent point nos jours.
Venez, Bourgeois; venez, Grisettes;
Venez, Guerriers; venez, Coquettes:
Tout invite aux plaisirs, aux festins, aux amours.

(Entrée de quatre Officiers.)

Madame ROBIN.

Que j'aime un Camp près de Paris!
Là le plaisir vous accompagne,
Et l'on y trouve des maris
Choisis, polis,
De tout pays.
Pour moi je prétends, si je vis,
Tous les mois faire une campagne.

LE CHEVALIER.

Heureuse Madame Robin,
Il n'étoit fait que pour Bellone
Ce cœur si fier que je vous donne;
Rendez grâce à votre destin.
De cette gaillarde aventure,
Que direz-vous, race future?

L'Amour a mis dans le milieu du Camp,
Le cœur d'un Gascon à l'encan.

(*Entrée de Madame Rotin & d'un Officier.*)

A I R.

BEAUTÉS, qui, dans le champ de Mars,
Cherchez à faire des conquêtes,
Au milieu de ses fêtes,
Vous courez bien des hafards.
Prenez le parti du mystère:
Et, si vous voulez toujours plaire,
Ce n'est point au son du tambour,
Que vous devez faire l'amour.

(*Entrée de deux Officiers & d'une Paysanne.*)

B R A N L E.

M. TOUVENEL.

QUE de Bourgeois viennent à l'aventure
Vou. dans le Camp la guerre en mignature,
Qui,
Si ce n'étoit en peinture,
Se tiendroient bien loin d'ici. Qui, &c.
GUILLAUME

GUILLAUME.

Je fons ici, d'une façon courtoise,
De très-grand cœur accueil à la Bourgeoise,
Mais
D'une maniere grivoise,
Je régalons le Bourgeois. Mais, &c.

Mademoiselle DESMARES.

Monsieur Mouflard, vraiment c'est grand
dommage,
Qu'un peu trop tard la guerre vous engage;
Car,
Si vous aviez du courage,
On vous prendroit pour César.

LE CHEVALIER.

On a parlé de Camp & de Revues;
Bourgeoises sont aussi-tôt accourues,
Pour
Travailler à des recrûes,
Qui pourront servir un jour.

FRONTIN.

D'exploits guerriers on voit ici l'image;
Et, si d'affaut on prenoit quelque ouvrage,
Les
Bourgeoises du voisinage
Verroient l'action de près.

Madame ROBIN.

Mons Valentin, vous avez la figure
D'aller bien loin pour peu que le Camp dure;
Point.

Notre bête est d'une allure
Qui n'avance pas chemin.

G U I L L A U M E.

Vous aviais là une noble monture,
Un grand dada de fort belle encolure ;

Ouais !

La selle eût été bian dure,
Pour des darrieres bourgeois.

F I N.

LE MARI
RETROUVÉ,
COMÉDIE;

Représentée pour la première fois
le 25 Octobre 1698.

A C T E U R S.

JULIEN, Meúnier.

JULIENNE, sa femme.

COLETTE, leur niece.

CLITANDRE, Amant de Colette.

LÉPINE, son Valet.

Madame AGATHE, Amoureuse de
Charlot.

CHARLOT, Amoureux de Colette.

LE BAILLI.

MATHURIN, Garçon du Moulin.

La Scene est au Moulin.



LE MARI
RETROUVÉ,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉPINE, CLITANDRE.

LÉPINE.

MA foi, Monsieur, c'est une sotte chose que l'amour: convenez-en de bonne-foi. Tant que vous n'avez été que libertin, vous avez vécu le plus heureux du monde: pourquoi diantre changer des manieres dont vous vous êtes si bien trouvé?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je fasse, mon pau-

vre Lépine? Il ne dépend pas de moi de résister aux charmes de l'aimable Colette, & son mérite & sa beauté me paroissent dignes d'une fortune bien plus considérable que celle que je puis lui faire.

LÉPINE.

Comment diable! voilà une passion bien sérieuse, au moins; & pour la petite niece d'une M^{lle}ûniere encore! Cette aventure-là fera du bruit, Monsieur, & ce sera un des beaux chapitres du Roman de votre vie.

CLITANDRE.

C'en sera la conclusion, mon enfant, & je borne tous mes desirs, toute ma félicité, au seul plaisir de me faire aimer d'une si charmante personne.

LÉPINE.

Hé si donc, Monsieur! c'est bien à moi qu'il faut dire cela.

CLITANDRE.

Je te dis vrai.

LÉPINE.

Quoi! vous qui avez passé de si doux

momens dans les plus agréables compagnies de la Province ! vous qui êtes la coqueluche de tout le Gâtinois, & les délices de toutes les coquettes de Montargis ! vous allez vous borner ici, & vous amuser à filer le parfait amour dans un moulin ! Vous vous moquez, je pense.

CLITANDRE.

Je ne me moque point, je m'abandonne à ma destinée. Je n'ai jamais rien vu de plus aimable que Colette, & jamais je n'aimerai qu'elle.

LÉPINE.

C'est-à-dire que vous voilà déterminé à ne vous point marier ; car, apparemment, vous ne voulez pas faire la petite Meunière autre chose qu'une maîtresse ?

CLITANDRE.

Pourquoi non ? Est-ce la naissance qui doit déterminer au choix d'une femme ? c'est le mérite & la vertu qui font des mariages, & je trouve dans la personne de Colette tout ce qu'il me faut pour me rendre heureux.

260 LE MARI RETROUVÉ,
LÉPINE.

Puisque vous êtes absolument dans ce goût-là, Monsieur, j'en suis ravi, je vous assure; je vous en félicite, & je pourrai bien avoir l'honneur de devenir votre oncle.

CLITANDRE.

Comment, mon oncle?

LÉPINE.

Oui, Monsieur; Madame Julienne la Meunière est, comme vous savez, la tante de votre charmante Colette.

CLITANDRE.

Hé, bien?

LÉPINE.

Hé bien! Monsieur, je trouve dans la personne de la tante tout ce que vous trouvez dans celle de la niece: & comme je ne m'oppose point à votre satisfaction, vous ne voudrez pas mettre obstacle à ma petite fortune, peut-être?

CLITANDRE.

Quelles visions tu te mets dans la tête! Toi, épouser Madame Julienne!

il faut auparavant qu'elle devienne veuve.

LÉPINE.

Oh ! elle l'est , Monsieur ; le Meunier est défunt , sur ma parole.

CLITANDRE.

Tu ne fais ce que tu dis , cela n'est point.

LÉPINE.

Que diantre seroit-il donc de venu ? On l'a assommé quelque part , sur ma parole ; tout le monde le croit , du moins ; & il faut que Madame Julienne en soit bien sûre , elle ; car depuis quelques jours elle est d'un contentement , d'une gaieté.....

CLITANDRE.

Je lui pardonnerois de ne le pas regretter : un fou , un imbécille , qui sans la résistance de sa femme , auroit rendu sa pauvre petite niece malheureuse.

LÉPINE.

Il prétendoit la marier à Monsieur le Bailli , & ce Monsieur le Bailli n'a

262 *LE MARI RETROUVÉ,*
pas encore renoncé tout-à-fait à ses
prétentions.

CLITANDRE.

Il peut se flatter tant qu'il lui plai-
ra; mais la tante est dans mes intérêts.

LÉPINE.

Vos affaires sont en bonnes mains;
c'est une maitresse femme. La voici,
Monsieur.

SCÈNE II.

JULIENNE, CLITANDRE,
LÉPINE.

JULIENNE.

VOTRE servante, Monsieu Clitandre.
Hé bian! qu'est-ce? êtes-vous tou-
jours bian amoureux de ma niece?
terminerons-je cette affaire-là? Il ne
faut point tant barguigner, je ferons
le Contrat quand vous voudrez. A
quand la noce? que j'y danserai de
bon cœur! je ne me suis jamais sentie
si fort en joie.

LÉPINE.

Oh ! le bon-homme Julien est trépassé ; il n'y a point de milieu.

CLITANDRE.

Que je suis ravi, ma chere Madame Julienne, de vous trouver dans ces sentimens ! si ceux de votre charmante niece m'étoient aussi favorables.....

JULIENNE.

Seriais-vous encore à vous en apercevoir ? Et depuis un mois que son bourru d'oncle a quitté le Moulin, n'avez-vous pas eu tout le tems & toute la commodité de lui conter vos raisons, & de savoir ce qu'elle a dans l'âme ?

CLITANDRE.

Je crois lire dans ses yeux & dans ses manieres qu'elle n'est pas insensible à ma tendresse : mais j'ai beau la presser de consentir à l'union que vous voulez faire, l'éloignement de votre mari, le dessein qu'il avoit de lui faire épouser ce malheureux Bailli, la crainte où elle est qu'à son retour il

264 *LE MARI RETROUVÉ,*
ne fasse éclater son ressentiment contre vous.....

JULIENNE.

De quoi se mêle-t-elle ? sont ce-là ses affaires ? Je veux le fâcher, moi ; je veux qu'il me querelle, en cas qu'il me revienne, dà : car.....

LÉPINE.

Oh ! Madame Julienne fait bien ce qu'elle fait, Monsieur.

JULIENNE.

Oh ! pour cela, oui ; j'ai toujours voulu être la maitresse. Quand Julian me faisoit l'amour, il m'a tant dit qu'il étoit mon serviteur, que je n'en ai jamais voulu démordre. Du depuis que je sommes mariés, il a voulu faire le maître ; oh dame ! je nous sommes trouvés deux, je nous sommes querelés, je nous sommes battus ; aussi ça fait que je ne nous aimons gueres. A la parfin, je li ai fait désarter la maison ; & de cette magniere -là, je sis demeurée la maitresse, moi, comme vous voyez.

LÉPINE.

Si la niece suit l'exemple & les leçons de la tante , vous allez faire un beau mariage , Monsieur.

CLITANDRE.

Paix , tais-toi.

JULIENNE.

M'en croirez-vous , Monsieur Clitandre ? Sarvez-vous de l'occasion : vous aimez Colette , elle est gentille , elle a de bon bian ; j'ons vingt-mille francs à elle , ça est bon à prendre ; je vous la veux bailler , parce que Julian la vouloit bailler à un autre. Si par aventure je n'avois plus parsonne qui m'obstinât , je changerois d'avis , peut-être ; & vous en enrageriais , je gage.

CLITANDRE.

Oui , je ferois au désespoir , si vous deveniez contraire à mon amour. J'a-dore votre aimable niece , je fais tout mon bonheur de la posséder , disposez-la seulement à ce mariage : nous en ferons , quand il vous plaira , la cérémonie.

JULIENNE.

Dame ! acoutez , je prétends que ça fasse fracas dans le pays , & que tout le monde sache que vous serez mon neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaisir pour ne m'en pas faire honneur , je vous assure.

JULIENNE.

Bon ! tant-mieux ! le Bailli en crevera de dépit , & je m'en vais faire prier de la noce toutes les Meunieres des environs , pour qu'elles aient la rage au cœur de voir Colette devenir grosse Madame.

LÉPINE.

La bonne personne que Madame Julienne !

JULIENNE.

Il faut faire les fiançailles drès aujourd'hui , Monsieur Clitandre : je baillerai le festin , moi ; ayez-nous des Ménétriers tant seulement.

LÉPINE.

C'est mon affaire à moi; je m'en charge.

CLITANDRE.

Et moi, je vais avertir ma famille de la résolution que j'ai prise, les inviter à venir prendre part à mon bonheur, & je me rends ensuite auprès de votre charmante niece, pour ne la quitter de ma vie.

JULIENNE.

L'aimable petit homme! Adieu, mon neveu.

SCÈNE III.

JULIENNE, LÉPINE.

JULIENNE.

CETTE parenté-là ne fera point de déshonneur à la profession, Monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Non, vraiment; & voilà votre moulin illustré, Madame Julienne.

JULIENNE.

Vous ne sauriez croire le plaisir que ça me fait , & si pourtant je ne fis pas glorieuse.

LÉPINE.

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

JULIENNE.

Ça ne me tourmente point , & je voudrais que mon pauvre mari fût mort , on verroit bien que ce n'est pas la vanité qui me gouverne.

LÉPINE.

Vous ne seriez pas fâchée d'être veuve , Madame Julienne ?

JULIENNE.

Il m'est avis que non , Monsieur de Lépine , je crois que ça est drôle ; je ne l'ai jamais été , ça me feroit nouveau , & les femmes ne haïssent pas la nouveauté ; comme vous savez.

LÉPINE.

Non , vraiment.

JULIENNE.

S'il étoit vrai, comme chacun dit, que Julian fut défunt..... je ne lui souhaite point du mal, le Ciel m'en préserve.

LÉPINE.

Vous avez le cœur trop bon pour cela, assurément : mais si le mal étoit arrivé par aventure ?

JULIENNE.

Oh dame ! en cas de ça, Dieu veuille avoir son âme ; cet homme-là m'a bien tourmentée.

LÉPINE.

Vous ne vous remarierez pas, je gage ?

JULIENNE.

Vous croyez cela, Monsieur de Lépeine ?

LÉPINE.

Oui, vous vous êtes si mal trouvée de ce mari-là.....

JULIENNE.

Hé voirement ! ce seroit pour être mieux, que je voudrois en prendre un autre.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens.

JULIENNE.

N'est-il pas vrai ?

LÉPINE.

Il faudroit bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il est déjà tout fait, Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Il est déjà fait ! quelle précaution de femme !

JULIENNE.

Oh dame ! je ne fis pas une barguigneuse, moi.

LÉPINE, *à part.*

Parbleu ! c'est à moi qu'elle en veut, je l'avois bien prévu ; je serai l'oncle de mon maître.

JULIENNE.

Drès que je suis menacée de queu-

que accident , je songe d'abord au remede , voyez-vous.

L É P I N E.

C'est fort prudemment fait. Et quel heureux mortel , Madame Julienne , seroit l'antidote de votre veuvage ?

J U L I E N N E.

Un bon garçon , de qui je ferai la forteune , Monsieur de Lépeine.

L É P I N E , *à part.*

C'est moi.

J U L I E N N E.

Jeune & de bonne himeur.

L É P I N E , *à part.*

Justement ; c'est moi.

J U L I E N N E.

Biau , bian fait.

L É P I N E , *à part.*

Oh ! c'est moi , sans contredit.

J U L I E N N E.

Et de qui je fis sûre que je ferai ce que je voudrai.

LÉPINE.

Oui, Madame Julienne, je vous en répons; & vous me verrez toujours l'homme du monde le plus amoureux & le plus reconnoissant.

JULIENNE.

Je vous varrai amoureux! de qui? & reconnoissant! de quoi?

LÉPINE.

De toutes les bontés que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Hé voirement! je n'en ai point, ce n'est pas vous que ça regarde.

LÉPINE.

Ce n'est pas moi.....

JULIENNE.

Hé! si donc! vous vous gauffez, je pense. Oh! vous n'êtes pas d'une cornulence à devenir Meûnier, le Moulin dépériroit entre vos mains. Je sis bian votre sarvante, je ne veux pas quitter la profession. Allez nous chercher des Ménétriers. Jusqu'au revoir, Monsieur de Lépeine.

SCÈNE IV.

LÉPINE, *seul.*

MAUGREBLEU de la masque ! avec son Moulin. Ce sera quelque jeune Meunier du voisinage qui lui aura donné dans la vue. A la peinture qu'elle a faite pourtant, je me suis reconnu trait pour trait, beau, bien fait. Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit & du mérite, c'est quelque manant dont elle est coiffée, & voilà l'erreur de la plupart des femmes : ce n'est ni le mérite, ni l'esprit ; c'est la taille & la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.



SCÈNE V.

Madame AGATHE, LÉPINE.

Madame AGATHE.

BON jour , Monsieur de Lépine ,
comment vous en-va ?

LÉPINE.

Votre valet , Madame Agathe : fort
à votre service.

Madame AGATHE.

N'auriez-vous point vu la commere
Julienne , par aventure ?

LÉPINE.

La voilà qui s'en va de ce côté.

Madame AGATHE.

Je m'en vais courir après elle ; j'ai
une plaisante nouvelle à lui apprendre.

LÉPINE.

Et quelle ?

Madame AGATHE

Son mari n'est pas mort, Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cette nouvelle-là ne lui plaira point, Madame Agathe; ne vous pressez point de la lui donner.

Madame AGATHE.

Hé! le plaisant n'est pas qu'il soit en vie, c'est qu'il va se marier.

LÉPINE.

Du vivant de sa femme?

Madame AGATHE.

Oui vraiment, il ne s'embarrasse pas de ça; & il faut y mettre empêchement, n'est-ce pas?

LÉPINE.

Oh! point du tout; il n'y a qu'à le laisser faire, elle lui rendra bien le change, sur ma parole.

Madame AGATHE.

Je fais bien qu'ils ne s'aiment gueres: mais ça ne fait rien; une femme a beau ne se pas soucier de son mari, elle ai-

276 *LE MARI RETROUVÉ,*
me toujours bien mieux qu'il soit mort,
que non pas qu'il en épouse d'autres.

LÉPINE.

Mais, êtes-vous bien sûre de cette
nouvelle-là, Madame Agathe ?

Madame AGATHE.

Si j'en suis sûre ! c'est le cousin Vin-
cent qui me l'a dit. Il revient de Ne-
mours, comme vous savez.

LÉPINE.

Hé bien !

Madame AGATHE.

Hé bien ! il a trouvé là le Meûnier
qui s'est fait Rat-de-cave. Ils ont joué
bouteille à la boule ensemble ; & , en
buvant, le Meûnier lui a tout conté :
qu'il est amoureux de la fille d'un Ca-
baretier ; qu'il y a trois ans que cet
amour-là lui trotte dans la cervelle ;
& que, comme il n'aime point Madam-
e Julienne, & que Madame Julienne
ne l'aime point, il a trouvé à propos
de devenir veuf, sans qu'il mourût
personne, & de se remarier en sur-
vivance.

LÉPINE.

LÉPINE.

Cela est fort commode : mais le Meunier est fort indiscret.

Madame AGATHE.

Oh ! il a bien recommandé le secret au cousin. Aussi le cousin ne l'a dit qu'à moi , je ne l'ai dit qu'à vous , je ne le dirai plus qu'à la commere Julienne.

LÉPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis , moi.

Madame AGATHE.

Priez-les bien de n'en point parler, Monsieur de Lépine. Je meurs d'impatience de le conter à la commere ; il est bon qu'elle prenne un peu l'avis de sa famille là-dessus : je crois qu'elle ne feroit pas mal de faire avertir celle de son mari, qu'en dites-vous ?

LÉPINE.

Oui , oui , vous avez raison ; un secret est bien entre vos mains , Madame Agathe.

Madame AGATHE.

Oh ! je ne manque ni de discrétion ,
ni de jugement , ni de conduite. Je
vous dis adieu, Monsieur de Lépine.

SCENE VI.

LÉPINE, *seul.*

VOILA un incident qui change la
situation de nos affaires ; il faut en faire
part à mon maître. Je n'ai que faire de
me presser de retenir les Ménétriers
jusqu'à nouvel ordre ; les fiançailles &
le festin pourront bien être retardés ,
& Madame Julienne ne dansera pas de
si bon cœur qu'elle croyoit , sur ma
parole.



SCÈNE VII.

JULIEN, LÉPINE.

JULIEN, *à part.*

PALSANGUENNE ! il faut jouer de notre reste : allons, bonne meine & mauvais jeu.

LÉPINE,

Hé parbleu ! voilà le Meûnier qui revient de Nemours ; il lui a pris quelque remords de conscience , apparemment.

JULIEN.

Je viens prendre congé de mon ancien ménage ? & je tâcherai d'emporter de sti-ci de quoi commencer à tenir le nouviau. Quand on n'est pas bian d'un côté, il n'y a pas de mal à se tourner de l'autre.

LÉPINE.

Serviteur à Monsieur Julien.

N 2

JULIEN.

Ah! votre valet, Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Hé! d'où diantre venez-vous donc?

JULIEN.

Je viens de voyager; le monde est bien grand, Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Oui vraiment, & vous aimez fort à voyager, vous, Monsieur Julien?

JULIEN.

Dès que Julianne & moi j'avons queuque grabuge, je me divartis à ça, c'est ma coutume. Tatigué! que de Villes & Villages! & si parmi tout ça, cherchez-moi une bonne femme, vous n'en trouverez morgué! pas tant seulement la queue d'une.

LÉPINE.

Vous êtes prévenu contre le sexe, Monsieur Julien: j'ai pourtant ouï dire qu'à Nemours il y avoit d'assez bonne pâte de filles, & qui promettoient....

JULIEN.

A Nemours ? (*à part*) ce drôle-là est forcier, ou bian la meche est découverte. Faisons bonne contenance.

LÉPINE.

Vous y avez passé, à Nemours ?

JULIEN.

Oui ; mais je n'y ai passé qu'en passant. . . . Comment se porte Julianne, Monsieur de Lépine ? j'aime toujours cette masque-là, queuque chagrin qu'alle me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir ensemble ; & v'tà déjà la troisieme fois qu'alle me fait désarter la maison.

LÉPINE.

Et vous désertez toujours du côté de Nemours, Monsieur Julien ?

JULIEN, *à part.*

Il a morgué ! queuques soupçons de l'affaire.

LÉPINE.

Vous avez un grand foible pour cette Ville-là, Monsieur Julien ?

JULIEN.

Et vous itou, Monsieur de Lépine, vous en parlez souvent : y auriaïsvous queuque connoissance ?

LÉPINE.

Si j'y en ai ? J'y ai été Rat-de-cave.

JULIEN, à part.

Rat-de-cave ? Il se gauffe pargué ! de moi.

LÉPINE.

Il y avoit dans ce tems-là une jolie fille dans une certaine hôtellerie, là ; comment appelez vous ? aidez-moi à dire.

JULIEN.

La fille de l'Écu ?

LÉPINE.

Oui, justement, la fille de l'Écu.

JULIEN, à part.

Ce drôle-là me veut faire parler, défions-nous de li.

LÉPINE.

Elle s'appelle, je pense, Mademoiselle j'aurai oublié son nom,

Mademoiselle..... Mademoiselle.....

JULIEN.

Mademoiselle Margot ?

LÉPINE.

La voilà , Mademoiselle Margot de l'Écu , c'est elle-même.

JULIEN , *à part.*

Il me tire morgué ! les vars du nez ;
baillons-nous de garde.

LÉPINE.

C'étoit une aimable personne dans
le tems que je l'ai vue.

JULIEN.

Oh , parguene ! alle l'est plus que
jamais : si vous la voyais , c'est un petit
charme.

LÉPINE.

Ah ! que j'ai été vivement amou-
reux d'elle , Monsieur Julien !

JULIEN.

Pas tant que moi , je gage ; j'en
pards l'esprit , pis qu'il faut vous le
dire.

LÉPINE.

Oui, vraiment? Je vous en félicite. Voilà donc la cause de vos fréquentes promenades, Monsieur Julien?

JULIEN.

Morgué! je jâse trop? mais je ne faurois m'en tenir.

LÉPINE.

Et si Madame Julienne vient à savoir.....

JULIEN.

Oh, palfangué! ne li en parlez pas; ne me jouez pas ce tour-là, Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Promettez - moi donc de ne vous plus opposer au mariage de mon maître avec votre niece, & je vous promets, moi, de vous garder le secret.

JULIEN.

Pargué! de tout mon cœur. Touchez-là, voilà qui est fait, je baille ma parole; mais, *motus*, au moins.

LÉPINE.

Je vous réponds de moi. Mais si d'ailleurs on venoit à découvrir.....

JULIEN.

On ne sauroit, je fis trop dissimulé. Il y a morgué! trois ans que ça dure, & parsonne ne se doute de rien, vous n'en savez pas le plus principal vous même. Oh! pour ce qui est de ça, je fis un rusé manœuvre.

SCÈNE VIII.

JULIEN, JULIENNE, LÉPINE,
Madame AGATHE.

JULIENNE.

AH, ah! te voilà, je pense? & de quoi t'avises-tu de revenir ici, bon vaurien?

JULIEN.

Madame Julianne!

LÉPINE.

Voilà un mari bien reçu chez lui!

Madame AGATHE.

On disoit que vous étiez mort,
Monsieur Julien, cela n'est donc pas?

JULIEN.

Non, vraiment, je ne le fis pas.

JULIENNE.

Hé! pourquoi ne l'es-tu pas, dis?
Je ne fais qui me tient que je ne te
dévifage.

LÉPINE.

Hé! là, là, sans emportement.

JULIEN.

V'là toujours de vos magnieres,
Madame Julianne.

JULIENNE, *pleurant.*

Il faudroit bien mieux pour moi
que tu le fusses, que non pas de me-
ner la vie que tu menes.

Madame AGATHE.

Oh! pour cela, Monsieur Julien,
vous êtes un méchant homme d'aban-

donner comme ça tous les ans une pauvre femme qui vous adoreroit si vous étiez raisonnable.

JULIENNE, *pleurant.*

Vous savez mieux que parsonne, ma commere, toutes les pieces que ce libartin-là m'a faites; & si pourtant l'autre jour, quand on nous vint dire qu'il étoit défunt, queule inquiétude est-ce que ça me donnoit? je vous en fais juge.

Madame AGATHE.

Et moi, ma commere? Il falloit nous voir: nous étions toutes deux dans des impatiences de savoir ce qui en étoit. L'incertitude de ces choses-là fait bien souffrir une pauvre femme, Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cela est vrai, tout le monde étoit d'une affliction..... Vous êtes furieusement aimé, Monsieur Julien; & quand vous êtes arrivé, je m'en allois chercher des Ménétriers, pour nous aider ce soir à consoler tout le Village.

JULIENNE.

Ne suis-je pas bien malheureuse ?

JULIEN.

Entrons dans la maison , Madame Julianne , & nous parlerons.....

JULIENNE.

Dans la maison ? Oh ! ne t'avise pas d'y mettre le pied , je ne veux pas que tu en approches. Si tu regardes la porte seulement.....

JULIEN.

Comment ? comment donc ? Qu'est-ce que cela signifie ?

LÉPINE.

Le Meûnier ne fera pas le maître dans le Moulin , sur mon honneur.

JULIENNE.

J'y mettrois plutôt le feu , que non pas qu'il le fût.

JULIEN.

Quelle enragée ! Mais acoutez donc , Madame ma femme , vous le prenez-là sur un ton.....

JULIENNE.

Ta femme , moi , ta femme ? Ah !
le bon traître ! Il croit parler à la
Cabaretiere de Nemours, ma commere.

LÉPINE.

A la Cabaretiere de Nemours !

JULIEN.

La meine est inventée : mais , chut.

Madame AGATHE.

Etes - vous bien content de votre
nouveau ménage , Monsieur Julien ?

JULIEN.

Qu'est-ce que vous voulez dire avec
votre nouviau ménage ? Morgué ! vous
avez une langue de vipere , Madame
Agathe. Vous croyez les contes qu'on
vous fait , Madame Julianne ?

JULIENNE.

Des contes , bon pendart ? Oh ! la
gueule du Juge en pettera ; tu seras
pendu , je t'en réponds.

JULIEN.

Je ferai pendu , moi ?

Madame AGATHE.

Oui, par votre cou, mon compere Julien.

JULIEN.

Madame Julianne!

JULIENNE

Tu m'as fait trop de fredaines, je veux devenir veuve.

JULIEN.

Madame Agathe!

Madame AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes! au diable! au diable! point de miséricorde.

JULIEN.

Par ma foi! v'là deux méchantes carognes.

JULIENNE.

Mais, voyez ce fripon, cet insolent, qui nous injurie!

Madame AGATHE.

Ce débauché, ce misérable! Il perd le respect qu'il nous doit, ma commere,

JULIEN.

Comment du respect ! Je me donne au diable ! si vous me faites prendre un tricot, je le pardrai morgué ! bian davantage, prenez-y garde.

JULIENNE.

Un tricot ! au secours ! à la force ! on me roue de coups ! on m'assassine ! à la Justice , à la Justice !

Madame AGATHE.

Un tricot ! bon, ferme, courage, ma commere ; à la Justice , à la Justice !

SCÈNE IX.

JULIEN, LÉPINE.

JULIEN.

ALLES avont le diable au corps, Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Oui, vraiment ; & je vous trouve

292 *LE MARI RETROUVÉ*,
fort à plaindre d'avoir affaire à ces
deux masques-là.

JULIEN.

Moi ? palfangué ! je ne les crains
point , je les mets à pis faire.

LÉPINE.

S'il étoit vrai que vous eussiez épousé
cette Mademoiselle Margot de l'Ecu ,
l'affaire seroit fâcheuse.

JULIEN.

Oh ! ça n'est morgué ! pas fait à
demeurer , il n'y a encore que le Con-
trat de dressé , voyez vous.

LÉPINE.

Que le Contrat de dressé ! Oh ! ce
n'est qu'une bagatelle , on ne sauroit
vous faire un crime que de l'intention,
& je vois bien que cela n'ira qu'aux
Galeres.

JULIEN.

Aux Galeres , Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Oui , à moins que votre femme n'eût
pour ami quelque Juge qui eût l'adresse
de donner un tour à l'affaire , & de

vous faire pendre à sa considération.

JULIEN.

Elle est morguene ! assez malicieuse pour ça. Mais v'là une extravagante créature ! Elle voudroit être défaitte de moi , je voudrois être débarrassé d'elle ; qu'alle me passe veuf , je la passerai veuve. Il m'est avis qu'il ne faudroit pour ça qu'un petit mot d'accommodement sous seing privé ; & quand je serions d'accord une fois , ce ne seroit l'affaire de parsonne : qu'est-ce qui s'aviseroit de nous plaider ?

LÉPINE.

Vous avez raison ; mais Madam^e Julienne est une femme-réguliere qui vent être veuve dans toutes les formes : c'est-là sa folie.

JULIEN.

Ce seroit bian la mienne itou : mais comment s'y prendre ?

LÉPINE.

Elle va faire sa plainte , & l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en sûreté , Monsieur Julien ; si vous m'en croyez.....

JULIEN.

Parguenne ! à bon chat , bon rat ;
pis qu'aïlle le prend comme ça , je
m'en vas l'y jouer d'un tour à quoi
elle ne s'attend pas : le Bailli est plus
de mes amis que des fians , alle n'a
qu'à se bian tenir.

LÉPINE.

Comment ? Quel est votre dessein ?

JULIENNE.

Tatigué ! je n'en dirai mot de sti-là ,
en arrivera ce qui pourra , je varrons
lequel ce sera de nous deux qui aura
plutôt l'esprit de faire pendre l'autre.
Votre valet , Monsieu de Lépeine ,
jusqu'au revoir.

LÉPINE.

Je vous baise les mains , Monsieur
Julien.



SCÈNE X.

LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE, *à part.*

VOILA une agréable société ! Il y a d'heureux mariages dans le monde !

CHARLOT, *à part.*

L'amour & la jalousie me feront devenir fou, moi qui fis si sage & si raisonnable.

LÉPINE, *à part.*

Voilà le garçon du Moulin de Madame Julienne. Ah, ventrebleu ! ne feroit-ce point lui qui lui auroit donné dans la vue, & qu'elle coucheroit en joue en cas de veuvage ?

CHARLOT, *à part.*

N'est-ce pas là le valet de ce Houbertiau qui fait l'amoureux de ma chère Colette ?

LÉPINE, *à part.*

Que parle-t-il de Colette ?

CHARLOT, *à part.* :

Je ne li ôterai morgué ! pas mon chapiau le premier , je li en veux trop.

LÉPINE.

Qu'est-ce que c'est donc , Monsieur Charlot, vous me paroîsez bien fier aujourd'hui ?

» CHARLOT.

Parguenne ! comme de coutume , & si ça ne vous convient pas , je m'en gauffe ; je ne vous charchons pas , laissez-nous en repos.

LÉPINE.

Vous avez quelque chose dans la tête , à ce qu'il me semble ?

CHARLOT.

Ça est vrai , il vous semble bian ; j'y ai la volonté de vous paumer la gueule , Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

A moi ?

CHARLOT.

Oui , paffanguenne ! à vous : vous êtes un débaucheur de filles. Je fis

Garde - Moulin , le Meûnier n'y est pas , vous en voulez à la niece ; mais si vous me faites prendre un gourdin.....

LÉPINE.

Qu'est-ce à dire un gourdin ?

CHARLOT.

Je ne parle pas pour à ç't'heure , c'est une maniere d'avertissement , pour en cas que vous y reveniaïç.

LÉPINE.

J'y reviendrai quand il me plaira , Monsieur Charlot.

CHARLOT.

Quand il vous plaira , Monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Affurément , quand il me plaira.

CHARLOT.

Hé bian ! revenez-y , ce sont vos affaires , vous êtes le maître.

LÉPINE.

Et si vous vous avifez de faire le raisonneur , savez-vous bien que vous

298 *LE MARI RETROUVÉ,*
vous attirerez mille coups de bâton ,
mon petit ami ?

CHARLOT.

Mille coups de bâton ! c'est biau-
coup , Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Vous les aurez , si vous raisonnez.

CHARLOT.

Hé bien ! je ne raisonnerai point ,
v'là qui est fini.

LÉPINE.

Vous ferez sagement ; & pour vous
faire voir qu'on ne vous craint gueres ,
c'est que je veux bien vous avertir
que mon maître épouse aujourd'hui
Colette ; entendez-vous ?

CHARLOT.

Il épouse aujourd'hui Colette , Mon-
sieur de Lépine ?

LÉPINE.

Oui , vous dis-je.

CHARLOT.

Et il l'épouse en vrai mariage ?

LÉPINE.

En vrai mariage. Le festin est commandé, les parens & les amis priés; je m'en vais chercher les violons, moi.

CHARLOT.

Hé mais, morgué! que votre maître ne fasse pas cette sottise-là, il s'en repentiroit. Colette est amoureuse de moi, Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Colette est amoureuse de vous?

CHARLOT.

Drès le berciau, vous dit-on, je l'ai élevée à la brochette; & tenez, la v'là qui vient, je m'en vais vous le faire dire.

LÉPINE.

Parbleu! je le voudrois de tout mon cœur, mon maître n'auroit que ce qu'il mérite.



SCÈNE XI.

COLETTE, LÉPINE, CHARLOT.

COLETTE.

BON JOUR, Charlot.

CHARLOT.

Comme elle me dit bon jour de bonne amitié ! voyez-vous ?

LÉPINE.

Cela est fort tendre.

COLETTE.

Votre servante, Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je vous baise bien les mains, Mademoiselle Colette.

COLETTE.

Qu'est-ce donc, mon garçon ? tu me parois tout triste ?

CHARLOT.

Hé, tâtigué ! comment ne le ferois-je pas ? nan veut bailler du croc en
jambe

jambe à l'amour que j'avons l'un pour l'autre.

COLETTE.

Nous avons de l'amour l'un pour l'autre ! Qui t'a dit cela, Charlot ?

CHARLOT.

Hé, pargué ! je sens bian le mien , parionne n'a que faire de me le dire ; & pour ce qui est du vôtre , il m'est avis que du depis quatre ans vous m'en avez baillé tant de signifiances.....

LÉPINE.

Haye , haye , haye !

COLETTE.

Je t'ai donné des signifiances d'amour , moi ! Hé ! qu'est-ce que c'est que l'amour , Charlot ? je ne le connois pas encore.

CHARLOT.

Oh . tatigué non ! qualle ignorante ! alle en fait , morgué ! bian plus qu'alle ne dit , Monsieur de Lépeine.

COLETTE.

Mais , vraiment , Charlot , tu perds l'esprit , & tu ferois croire des choses....

CHARLOT.

Pargué ! je le fais exprès ; je fis bien-aïse qu'on sache ce qui en est , & je ne veux pas que vous en attrapiez parsonne : oh ! j'ai de la conscience , moi.

LÉPINE.

Voilà un honnête garçon.

COLETTE.

J'en ai aussi , je t'assûre ; & , pour te tirer de ton erreur , je te dirai en bonne conscience que je ne t'aime point , que je ne t'ai jamais aimé , & que je ne t'aimerai de ma vie.

LÉPINE.

Cela est fort clair , Monsieur Charlot , & voilà une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh , passanguenne ! alle ne pense point ça , c'est pour vous le faire accroire : morgué ! c'est un animal bien trompeux que la femelle d'un homme !

LÉPINE.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences , Monsieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la magniere ! allez ; cela n'est ni biau , ni honnête , après tout ce qui s'est passé depuis que je nous connoissons !

COLETTE.

Hé ! que s'est-il passé , dis , maroufle , qui te fasse penser que j'ai de l'amour pour toi ?

CHARLOT.

Quoi ! je n'ons pas joué ensemble à la Madame , à Colin-Maillard , à la Queu-leleu , à Petengueule ?

COLETTE.

Hé bien !

CHARLOT.

Ce n'est rien que ça , n'est-ce pas ? & quand je jouions à la Cleumifette ; acoutez , ne me faites pas parler.

COLETTE.

Parle , parle , je ne te crains point : quand je jouions à la Cleumifette , que veux-tu dire ?

CHARLOT.

On nous trouvoit tous deux dans la même cache. Sont-ce des preuves que ça , Monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Non vraiment.

COLETTE.

Voyez le grand malheur ! Hé ! pourquoi m'y venois-tu trouver , dis ?

CHARLOT.

Parce que je vous aime : mais pourquoi ne me chassiez-vous pas , vous ?

COLETTE.

Parce que je ne savois pas que tu m'aimalles , & que je ne t'aimois pas , moi.

CHARLOT.

Alle ne m'aimoit pas ! qu'alle est tri-gaude ! Quand je dansions aux chansons , alle étoit toujours la première

à me prendre; & si, elle auroit voulu pouvoir me tenir par les deux mains, tant elle étoit affottée de ma parsonne.

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Charlot.

CHARLOT.

Oh, pargué non! je fais bian ce que je dis. Tenez, Monsieu de Lépeine, elle faisoit cent fois plus de caresse aux francs moigneaux que je li dénichois, qu'à tous les marles que lui bailloient les autres. Morgué! n'est-ce pas là de l'amour? je vous en fais juge.

LÉPINE.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous avez raison: mais il n'y a pas de quoi rebuter mon maître, & ces bagatelles-là ne l'empêcheront pas de conclurre le mariage.

CHARLOT.

Ça ne l'en empêchera pas?

LÉPINE.

Non vraiment.

CHARLOT.

Tatigué ! que je fis fâché de ce qu'il n'y en a pas davantage !

COLETTE.

J'en suis fort contente , moi. Tu l'aurais dit de même ?

CHARLOT.

Oh ! pour sti-là , oui , je vous en réponds.

COLETTE.

Où est votre maître , Monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Vous ne tarderez pas à le voir ; je vais vous l'amener dans le moment même.

COLETTE.

Et moi , je vais l'attendre avec impatience.

CHARLOT.

Hom , la masque !



SCENE XII.

COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

A DIEU, Charlot, ne te chagrine point ; je t'aime toujours un peu. Va, tiens, baise ma main.

CHARLOT.

Non, morgué ! je n'en ferai rien ; je cracherois plutôt dessus. Fi, poua ! la perfide . la vilaine !

COLETTE.

Tu fais le mauvais ! tant-pis pour toi, je ne m'en soucie gueres.

SCENE XIII.

CHARLOT, *seul.*

C E s carognes de filles ! être déjà traîtresse, à cet âge-là ! Ça ne s'apprend point, ça leur vient tout seul.

Tians , baise ma main : le biau régal !
 C'est Madame Julianne qui fait ce
 mariage pour me faire piece ; car alle
 est fâchée que j'aime Colette ; mar-
 guenne ! alle me le paiera : le Bailli
 l'aime itou cette Colette , c'est un
 matois qui en fait bian long ; je m'en
 vais le trouver , je leur baillerons du
 fil à retordre.

S C E N E X I V.

Madame AGATHE , CHARLOT.

Madame A G A T H E.

HÉ ! où vas - tu si vîte , Charlot ?
 attends , attends , j'ai quelque chose à
 te dire.

C H A R L O T.

Dépêchez-vous donc ; car j'ai queu-
 que chose à faire , moi.

Madame A G A T H E.

Colette va être mariée avec un
 Monsieur ; fais-tu bien cela ?

CHARLOT.

Oh , morguene ! ça n'est pas bian fûr , j'y bouttrons queuque empêche-ment , ou je ne pourrons.

Madame AGATHE.

Hé ! pourquoi ça ? qu'est-ce que ça te fait ?

CHARLOT.

Comment , morgué ! qu'est-ce que ça me fait ? Ne seroit-ce point vous qui auriais baillé conseil à notre maîtresse de me jouer ce tour-là ?

Madame AGATHE.

Moi ! par quelle raison ?

CHARLOT.

Morgué ! que fais-je ? Pour m'avoir , peut-être ; car vous êtes folle de moi , Madame Agathe.

Madame AGATHE.

Je suis folle de toi ? tu ne le mérites gueres.

CHARLOT.

Si fait , parguene ! il n'y a que
O 5,

310 *LE MARI RETROUVÉ,*

Colette que j'aime mieux que vous, la peste m'étouffe !

Madame AGATHE.

Hé ! pourquoi l'aimes-tu mieux que moi, dis ?

CHARLOT.

Pargué ! parce qu'elle me plaît davantage. Que voulez-vous que je vous dise ?

Madame AGATHE.

Elle te plaît davantage ? une petite coquette ?

CHARLOT.

Ça est vrai.

Madame AGATHE.

Qui te préfère un autre amoureux ?

CHARLOT.

Vous avez raison.

Madame AGATHE.

Et cela ne te corrige point de la passion que tu as pour elle ?

CHARLOT.

Pargué ! non ; & je vous préfère

bien , Colette , moi ; ça vous corrige-t-il ?

Madame AGATHE.

Cela le devrait bien faire.

CHARLOT.

Oui , mais ça ne le fait pas , & pourquoi v'lez - vous que je ne sois pas aussi mal-aisé à corriger que vous , Madame Agathe ?

Madame AGATHE.

Mais , promets - moi donc que tu m'épouseras , si tu ne peux empêcher le mariage de Colette.

CHARLOT.

Oh ! pour ce qui est d'en cas de ça , je le veux bien . Si Colette m'échappe , je me baille à vous par désespoir , v'là qui est fini .

Madame AGATHE.

Par désespoir ! Je ne te devrois qu'à ton désespoir ?

CHARLOT.

Tatigué ! qu'importe à qui ? Vous ne v'lez que m'avoir une fois , vous

312 *LE MARI RETROUVÉ,*

m'aurais , & je vous baillerais la préférence sur Madame Julianne , qui me marchande itou.

Madame AGATHE.

La commere Julianne est amoureuse de toi ?

CHARLOT.

Oui , alle me mitonne pour en cas qu'alle soit veuve : mais queuque sot ! je ne m'y frotte pas. Drès que je serions mariés , alle en mitonneroit peut-être queuqu'autre pour être veuve de moi. Je n'aime , morgué ! point ces prévoyeuses là , Madame Agathe.

Madame AGATHE.

Et tu as bien raison.

CHARLOT.

Tatigué ! je li en veux plus qu'à une autre , à stelle - là ; c'est elle qui fait le mariage de Colette.

Madame AGATHE.

Toujours Colette. Cela te tient bien au cœeur , petit vilain.

CHARLOT.

J'en serois plus d'à-demi consolé , si

alle époufoit queuqu'autre que cet Houberiau , & que je trouviſſe la magniere de me venger de Madame Julianne. Morguenne ! aidez-moi à ça , Madame Agathe.

Madame AGATHE.

Très-volontiers ; mais , comment s'y prendre ?

CHARLOT.

Comment , morguenne ! Allons demander confeil à Monsieur le Bailli , c'est bian le meilleur homme , le plus honnête , le plus habile homme , pour faire du mal à queuqu'un , dà ! Il fait , morgué ! fur le bout du doigt toutes les rubriques de la Juſtice.

Madame AGATHE.

Ça n'est pas mal imaginé. Allons , viens.

CHARLOT.

Non , ne bougeons ; le v'là li-même tout à point , comme ſi je l'avions mandé. Sarviteur , Monsieur le Bailli.



SCENE XV.

Madame AGATHE, LE BAILLI,
CHARLOT.

LE BAILLI.

BON JOUR, Monsieur Charlot,
bon jour.

Madame AGATHE.

Monsieur le Bailli, je suis bien votre
servante.

LE BAILLI.

Votre valet, Madame Agathe. Hé
bien ! qu'est-ce, mes enfans ? Voilà
d'étranges nouvelles, cette scélérate
de Julienne !

CHARLOT.

Morgué ! bon, il enfourne bien,
j'aurons bonne issue. Vous savez déjà
ça, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Il y a plus de quinze jours que je
le soupçonne : mais je n'ai point voulu

faire d'éclat que je n'en eusse quelque certitude.

CHARLOT.

Oh, parguene ! n'y a point à en douter à présent , c'est une affaire sure.

Madame AGATHE.

On ne parle d'autre chose dans tout le Village.

LE BAILLI.

En savez-vous quelque particularité , & ne pourriez-vous point servir de témoins dans tout ceci , vous autres ?

CHARLOT.

Pargué ! vous en servirez vous-même ; ils allent faire la noce , & v'là les Ménétriers qui allent venir.

LE BAILLI.

Comment , des Ménétriers ! la noce de qui ?

Madame AGATHE.

La noce de Colette , que Madame Julienne fait épouser à ce Monsieur Clitandre.

LE BAILLI.

Vraiment, vraiment elle prend bien son tems pour faire une noce. Oh ! je troublerai la fête, sur ma parole.

CHARLOT.

Et vous ferez fort bien, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

La malheureuse !

CHARLOT.

Acoutez, c'est une mechante femme. Est-ce que vous aurais queuqu'une de ses petites fredaines ?

LE BAILLI.

Oui, de ses petites fredaines ! une bagatelle ! elle a fait noyer son mari seulement.

CHARLOT.

Alle a fait noyer Monsieur Julian ! V'là pourquoi elle me mitonnoit, voyez-vous !

Madame AGATHE.

Ça ne se peut pas, Monsieur le Bailli, je viens de le voir.

LE BAILLI.

Vous avez rêvé cela , Madame Agathe : il y a plus d'un mois qu'il est défunt , je le fais de bonne part.

Madame AGATHE.

Il n'y a qu'un quart-d'heure que j'ai quitté Monsieur Julien , vous dis-je.

LE BAILLI.

Oui, un faux Monsieur Julien qu'elle aura attiré pour faire prendre le change.

Madame AGATHE.

Oh ! point du tout , c'est le véritable , elle l'a reçu comme un vrai mari ; je l'ai aidée à le battre , moi , Monsieur le Bailli , puisqu'il faut vous le dire.

LE BAILLI.

Bagatelle ! je ne donne pas là dedans ; & nous avons , le Procureur-Fiscal & moi , commencé une procédure que nous soutiendrons vigoureusement.

CHARLOT.

Je vous le disois bien , Madame

318 *LE MARI RETROUVÉ,*

Agathe ; c'est un bian honnête-homme ; un bian habile homme que notre Monsieur le Bailli.

Madame AGATHE.

Mais le compere Julien n'est point défunt , ce font des contes.

CHARLOT.

Je crois , pargué ! bian que si , moi ; & s'il ne l'étoit pas , il faudroit qu'il le devenît , puisque Monsieur le Bailli le dit. Est-ce que la Justice est une menteuse , Madame Agathe ?

LE BAILLI.

Monsieur Charlot prend fort bien la chose , & il n'est pas qu'il n'ait quelque connoissance du fait.

CHARLOT.

Moi , Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Oui , vous : votre témoignage fera d'un grand poids dans cette affaire-ci.

CHARLOT.

Mon témoignage fera de poids ?

LE BAILLI.

Sans doute.

CHARLOT.

Pargué ! bon , tant-nieux : v'là de quoi me venger de Madame Julianne. Ça , voyons : qu'est-ce qu'il faut que je témoigne , Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Ce que vous savez , on ne vous demande pas autre chose.

CHARLOT.

Morgué ! je ne fais rian , mais tout coup vaille. Si vous voulez que je nous aimions , il faut dire comme moi , Madame Agathe.

Madame AGATHE.

Je dirai la vérité.

CHARLOT.

Et moi itou ; mais aidez-nous à la dire , Monsieur le Bailli ; car ce que je savons nous , vous qui savez tout , vous le savez peut-être mieux que nous , par aventure.

LE BAILLI.

Mais le Meûnier & la Meûniere vivoient en très-mauvaise intelligence, premierement.

CHARLOT.

Oh ! pour sti-là , oui ; tous les jours il se battient ou ils se querellient très-régulièrement à une çartaine heure , je fis témoin de ça.

Madame AGATHE.

Et moi aussi , Montieur le Bailli :

LE BAILLI.

Bon ! le reste est une suite de cela , mes enfans. Le pauvre Julien s'enivroit quelquefois.

CHARLOT.

Queuquefois ! pargué ! très-souvent ; il étoit coutumier de ça quasiment autant que vous , Monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Voilà le fait. La femme aura pris le tems de l'ivresse du mari , pour exécuter son mauvais dessein.

CHARLOT.

Justement; il avoit trop bu de vin, alle lui aura voulu faire boire de l'iau; il n'y a rien de plus naturel, ça parle tout seul.

Madame AGATHE.

Si ça est, ça est comme ça, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Oui, on l'a jetté dans la riviere, & il ne se trouve point; voilà ce qui est d'embarassant.

CHARLOT.

On li a mis une piarre au cou. Est-ce une chose si rare qu'une piarre? En v'là un gros tas tout proche du Moulin, où il m'est avis qu'il en manque queuqu'une.

LE BAILLI.

Oui, il en manque quelqu'une? voilà un bon indice; mais elle n'aura pas fait cela toute seule.

CHARLOT.

Non voirement, il faut li baillez

322 *LE MARI RETROUVÉ,*

des camarades. Hé , pargué ! cet amoureux de Colette , & son valet Monsieur de Lépeine. Le défunt ne vouloit pas qu'il épousât sa niece. C'est eux qui avont fait le coup , Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Vous croyez ça , Monsieur Charlot ?

CHARLOT.

Si je le crois ? je li en veux , morgué ! trop pour ne le pas croire , & vous le croyez itou , vous , je gage ; c'est notre rival , Monsieur le Bailli : j'en jurerois , moi , en cas de besoin ; ça suffira-t-il pour le faire pendre ?

LE BAILLI.

Voilà une cruelle affaire pour ces gens-là.

CHARLOT.

J'allons , pargué ! leur tailler de la besogne.

LE BAILLI.

Je les ferai arrêter sur votre déposition , & je vais tout de ce pas faire chercher le Greffier pour la venir recevoir.

CHARLOT.

Qu'il écrive ce qu'il voudra , je sommes témoins de tout , ne vous boutez pas en peine. Pargué ! je nous en allons bian rire.

SCENE XVI.

Madame AGATHE, CHARLOT.

Madame AGATHE.

MAIS fais-tu bien que tu fais là une fort méchante action , mon pauvre Charlot ?

CHARLOT.

Bon ! queu conte ! ce n'est pas par méchanceté : ce n'est que pour troubler la noce , & faire enrager Madame Julianne.

Madame AGATHE.

Ce ne font pas là des bagatelles ; il y a de quoi la ruiner , tout au moins ; & cela pourroit aller plus loin , même.

CHARLOT.

Oh ! que point ; point , Madame Agathe ; je nous dédirons , quand on fera près de la pendre. La voici : si vous m'aimez , laissez-moi faire ; ou , sans ça , la paille est rompue.

SCENE XVII.

JULIENNE, Madame AGATHE ;
CHARLOT.

JULIENNE.

ALLONS , gai , gai ! mes enfans , allégresse. Ma commere , Julian est redécampé , je li avons fait peur , & v'là nos parens & nos amis qui s'en allent venir aux fiançailles ; je ferons notre noce tout à gogo , sans rabat-joie.

CHARLOT.

Oh , pargué ! je gage que non : il faudroit pour ça , qu'il n'y eût point de Charlot , ni de Bailli , Madame Julianne. Mais , Dieu merci , je ne fis

pas noyé, moi ; tatigué ! que je l'ai échappé belle !

JULIENNE.

Tu n'es pas noyé ? vraiment , je le vois bian.

CHARLOT.

Non , tatigué ! je ne le fis pas , ni le Bailli nan plus , je vous en avartis.

JULIENNE.

Quand il le feroit , il n'y auroit pas grand dommage ; mais voyez ce qu'il veut dire avec son noyé ! est-ce qu'il a perdu l'esprit , ma commere ?

Madame AGATHE.

Dame ! acoutez , si sti - là est fou , Monsieur le Bailli n'est pas trop sage ; ils difont comme ça tous deux , que vous avez fait noyer votre mari.

JULIENNE.

Je l'ai fait noyer , moi ! Vous venez de le voir , ma commere ?

Madame AGATHE.

Ça est vrai , je l'ai vu : mais le Bailli dit que non , & Charlot dit de même ;

326 *LE MARI RETROUVÉ,*
& comme ils sont deux contre un, je
ne fais qu'en croire.

JULIENNE.

Tu ôses dire ça, toi ?

CHARLOT.

Parguenne ! oui, je l'ose dire, &
je fis sûr que ça est, j'en boutterois,
morgué ! la main au feu.

JULIENNE.

Ah, le malheureux !

SCENE XVIII.

JULIENNE, Madame AGATHE,
COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

AH! ma chere tante, sauvez-vous ;
vous êtes perdue.

JULIENNE.

Comment, qu'est-ce qu'il y a ?

COLETTE.

Enfuyez-vous-en vîtement , vous dis-je , voilà le Bailli qui amasse du monde , pour venir vous prendre prisonniere.

JULIENNE.

Prisonniere , moi !

CHARLOT.

Pargué ! bon ; ça commence bian.

COLETTE.

Tout le Village dit que mon oncle est noyé , & que c'est vous & Charlot qui avez fait cette belle affaire , pour vous marier ensemble.

CHARLOT.

Moi !

Madame AGATHE.

Charlot !

COLETTE.

Oui , toi-même ; & si cela est , tu feras bien de t'enfuir.

CHARLOT.

Morgué ! ça n'est point , c'est votre
P 2

328 *LE MARI RETROUVÉ,*
Monsieur Clitandre que vous v'lez
dire.

COLETTE.

Clitandre !

CHARLOT.

Oui, le Bailli est convenu que je le
dirions comme ça. Oh , dame ! si l'on
fait un quiproquo , je tire mon épingle
du jeu ; Monsieu Julian n'est point
noyé , je m'en dédis.

SCENE XIX.

JULIENNE, Madame AGATHE,
CLITANDRE, COLETTE,
CHARLOT.

CLITANDRE.

RIEN ne retarde mon bonheur ,
j'ai donné les ordres nécessaires.....
Mais , que vois-je ? quelle consterna-
tion ! qu'avez-vous ?

JULIENNE.

Ah ! mon pauvre Monsieu Clitan-

dre, voici de terribles affaires !

CLITANDRE.

Comment !

JULIENNE.

Ce Bailli de malheur qui m'accuse
d'avoir fait noyer mon mari.

CLITANDRE.

Ah ! quelle noirceur !

SCENE XX.

JULIENNE, Madame AGATHE,
CLITANDRE, COLETTE.
LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

VOILA des Violons que je vous
amenois, Monsieur : mais il faudra les
renvoyer, je pense, & Monsieur le
Bailli nous prépare d'autres occupa-
tions, à ce que je viens d'apprendre.

CLITANDRE.

Sais-tu le fond de cette affaire ?

330 LE MARI RETROUVÉ;
LÉPINE.

Non, Monsieur : je fais seulement qu'il prétend que nous avons noyé le Meunier; & sur la déposition de ce maroufle, on a décrété contre vous & moi.

CLITANDRE.

Décrété contre nous ?

CHARLOT.

Ah ! bon, passe pour sti-là.

CLITANDRE, *tire l'épée.*

Comment, maraud !.....

CHARLOT.

Hé ! miséricorde, Monsieur, ne me tuez pas.

Madame AGATHE.

Hé ! pardonnez-lui, Monsieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'est qu'une petite gaillardise que tout ça, la peste m'étouffe !

CLITANDRE.

Une gaillardise, misérable !

CHARLOT.

Ah ! je fis mort.

LÉPINE.

Ne vous emportez point , Monsieur , ceci n'aura pas de suites. Laissez-moi faire seulement , j'y vais donner ordre.

SCÈNE XXI.

JULIENNE, Madame AGATHE,
CLITANDRE, COLETTE,
CHARLOT.

JULIENNE.

LES maris ne donnent jamais que du chagrin , de quelque façon que ce soit ; je fis plus morte que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien : cette affaire est plus désagréable que dangereuse , & le retour de votre mari.....

JULIENNE.

Il est revenu , Monsieur Clitandre ?

CLITANDRE.

Il est revenu ; l'imposture ne sera pas difficile à confondre.

JULIENNE.

Le malheureux Bailli & ce coquin-là disent que ce n'est pas li.

CLITANDRE.

Tu dis cela , pendart ?

CHARLOT.

Moi ! je ne dis plus rian , j'ai perdu la parole.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à se montrer ; où est-il ?

JULIENNE.

Il s'en est déjà retourné , je l'ai trop mal reçu. Où l'aller rechercher ? Ah ! s'il étoit ici ! Que je fis malheureuse !

COLETTE.

Voilà ce vilain Bailli avec toute sa sequelle , ma tante.

SCÈNE XXII.

JULIENNE, Madame AGATHE,
CLITANDRE, COLETTE,
LE BAILLI, CHARLOT,
Suite du Bailli.

CLITANDRE.

AVANCEZ, Monsieur le Bailli,
avancez ; mais que vos Records se tien-
nent écartés, sur-tout : car je donne-
rai de l'épée dans le ventre, au pre-
mier qui hafardera de s'approcher.

LE BAILLI.

Ah ! Monsieur, point d'emporte-
ment : ce ne font ici que de petites
formalités, dont le devoir de ma char-
ge ne me permet pas de me dispenser.

CLITANDRE.

Oui ! vous êtes fort exact, je le
vois bien.

LE BAILLI.

L'affaire est importante, Monsieur ;

334 LE MARI RETROUVÉ,
il y a ici mort d'homme & supposition,
voyez-vous !

CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un ni l'autre : mais il
pourroit arriver, si vous vous mettez
en devoir.....

SCENE XXIII.

LÉPINE, JULIENNE, JULIEN,
Madame AGATHE, LE BAILLI,
CLITANDRE, COLETTE,
CHARLOT.

LÉPINE.

TIREZ, tirez, Monsieur le Bailli,
& rengagnez vos procédures; le dé-
funt n'est pas mort, le voilà que je
vous amene.

JULIENNE, *embrassant son
mari.*

Mon pauvre Julian, mon cher mari !

JULIEN.

Comment , tatigué ! queu changement ! Julianne est devenue bonne femme. En vous remerçant , Monsieur le Bailli ; je n'avons plus que faire de vos écritures.

LE BAILLI.

Comment ? Hé ! qui êtes-vous donc , mon ami , vous qui raisonnez ?

JULIEN.

Qui je fis ? hé , pargué ! je fis moi : avez-vous la barlue ?

LE BAILLI.

Hé ! qui , vous ? Je ne vous connois point.

JULIEN.

Morgué ! tant-pis pour vous. Vous êtes plus malade que vous ne croyais , pisque vous avez perdu connoissance.

JULIENNE.

Vous ne reconnoissez pas mon mari , Monfieu le Bailli ?

LE BAILLI.

Ce ne l'est point là, Madame Julienne.

Madame **AGATHE.**

Ce n'est point-là le compere Julien?

LE BAILLI.

Non, il y a plus de trois semaines qu'il est noyé.

JULIEN.

Je fis noyé, moi? Palsangué! vous en avez menti, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il y a un bon procès-verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh, tatigué! je çartifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous gauffons du procès-verbal.

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faudra voir.

CLITANDRE.

Ecoutez, Monsieur le Bailli; vous

vous engagez là dans une affaire.....

LE BAILLI.

Le Meûnier est noyé , cela aura des suites.

JULIEN.

Oh ! bian , morgué ! si je sis noyé , c'est vous qu'il faut pendre : car c'est de votre façon , puisqu'il faut tout dire.

CLITANDRE.

Comment de sa façon ?

JULIEN.

Oui voirement ; c'est li qui m'a conseillé de laisser croire ça , pour faire pendre Julianne.

JULIENNE.

Pour me faire pendre ! tu as eu ce cœur-là , cher petit mari ?

JULIEN.

Morgué ! je ne l'ai pas eu long-tems , comme tu vois ; je sis sans rancune. Ne me fais plus enrager , je n'irai plus à Nemours , vivons bian ensemble ; la Justice en aura un pied

338 *LE MARI RETROUVÉ,*
de nez , & si alle ne le boutera , mor-
gué ! pas dans nos affaires.

SCENE DERNIERE.

JULIEN, JULIENNE, LÉPINE,
CLITANDRE, COLETTE,
Madame AGATHE, LE BAILLI,
CHARLOT, MATHURIN.

MATHURIN.

MADAME Julianne, v'là ces parson-
nes que vous avez fait prier des fian-
çailles de Colette, qui n'osont appro-
cher, parce qu'ils voyont ici des gens
de Justice.

JULIEN.

Ils avont, morgué ! raison ; c'est une
vilaine vision. Mais parle donc , hé !
femme , est-ce que tu maries comme
ça note niece , sans que j'en sache
rien ?

JULIENNE.

Oui, Julian ; & si tu n'y bailles pas
ton consentement , je recommencerons

à quereller , mon enfant : tu n'as qu'à dire.

JULIEN.

Oh , passangué ! non , ne querellons point : j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

CLITANDRE.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher cette complaisance.

JULIEN.

Je le veux bian , v'là qui est fini , Monsieur Clitandre.

Madame AGATHE.

Tu fais bien ce que tu m'as promis , Charlot ?

CHARLOT.

Hé bian ! touchez-là , je fis garçon de parole.

JULIEN.

A la franquette , Monfieu le Bailli , je serai moi , maugré vous , vous avez biau faire. Hé , morgué ! laissez-nous en paix , je vous baillerons de bonne amiquié ce que vous pourriais gagner

340 *LE MARI RETROUVÉ,*
à nous persécuter. N'est-ce pas être
raisonnables ?

CHARLOT.

Allons , Monsieur le Bailli , Julian
n'a pas tort ; c'est vous & moi qui
l'avions tantôt jetté à l'iau. Morgué !
repêchons-le , qu'est-ce que ça nous
côtera ?

LE BAILLI.

Je suis trop humain pour un Bailli ,
qu'il n'en soit plus parlé ; mais au
moins.

JULIEN.

Je ferons bian les choses , ne vous
boutez pas en peine. Touche-là , Ju-
lianne. Avec les fiançailles de Colet-
te , j'allons faire notre remariage. Al-
lons , passangué ! que tout le monde
vianne , & que tous les Ménétriers
jouyont queuque drôlerie qui fasse un
peu tremouffer ces jeunes filles.



DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENEL.

POUR célébrer les noces de Colette ;
Folâtrons, chantons & dansons ;
Qu'on fasse retentir les sons ,
Et que par-tout l'écho répète
Nos agréables chansons.

*(Entrée de deux Meûniers & de deux
Meûnieres.)*

Madame AGATHE.

Les maris qu'on voit parmi nous ,
Sont marchandise bien mêlée.
Pour bien faire, il faudroit les noyer presque tous ;
Et la France , faute d'époux ,
N'en seroit pas moins peuplée.

*(Entrée d'un Meûnier & de Madame
Agathe.)*

CHARLOT.

Palsangué ! si j'avois fait bian ,
Lorsque vous carressiez ma petite Meûniere ;
J'aurois sur vous lâché mon chien.
Quoi ! me ravir Colette , à moi , de la magniere !
Ça me déplaît , ça ne vaut rian ;
C'est morguenne ! empêcher le cours de la riviere.

342 *LE MARI RETROUVÉ,*

Pargué ! c'est être bian malin ,
De détourner l'iau d'un Moulin.

(*Entrée de plusieurs Meûniers & Meû-
nieres.*)

Mademoiselle **LOLOTTE.**

Je ne suis qu'une Meûniere;
Mais si l'Amour
Vouloit un jour
Me ranger sous sa loi sévere,
Je me rirois de son dessein;
Et , pour punir ce téméraire .
J'en ferois mon Garde-Moulin.

(*Entrée.*)

M. TOUVENEL.

Tu croyois , en aimant Colette,
Que tu n'aurois point de Rival ;
Mais le Moulin d'une coquette,
Est toujours un Moulin banal.

Monfieur Clitandre a bon génie ,
En faisant même un mauvais pas ;
Il prend Meûniere bien jolie ,
Son Moulin ne chominera pas.

Mademoiselle **LOLOTTE.**

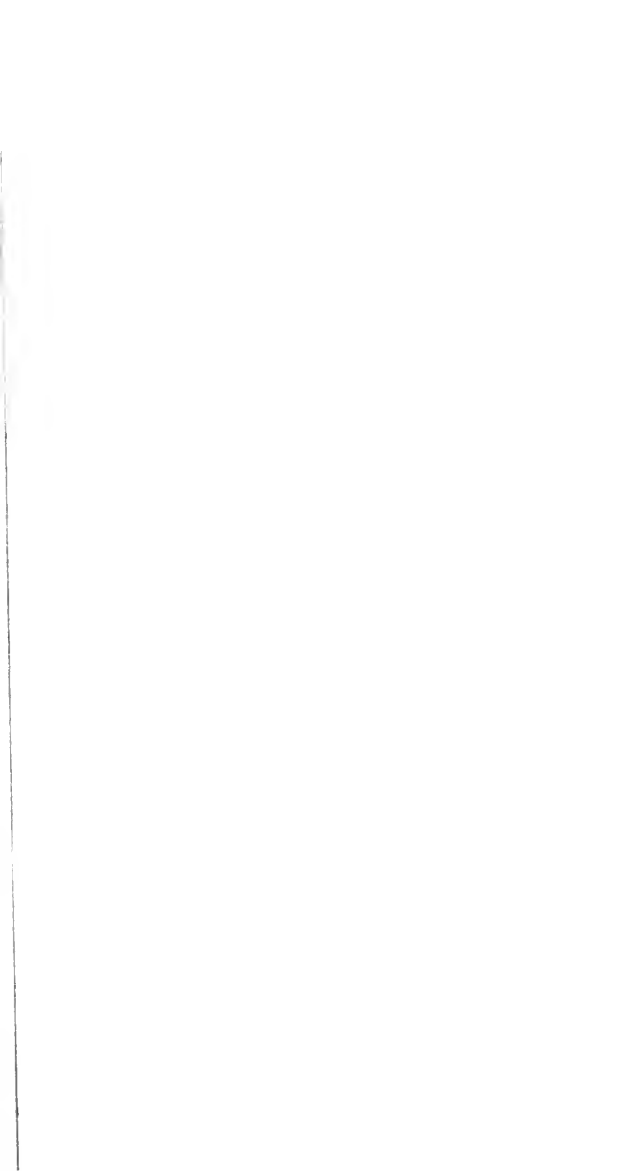
Avoir deux Amans en nature ,
Cela se peut selon les loix :
C'est tirer d'un fic deux moutures ,
Qu'avoir deux époux à la fois.

M. TOUVENEL.

Vous qu'Amour à l'hymen destine,
Ecoutez bien cette leçon :
Tel croit en avoir la farine,
Qui souvent n'en a que le son.

Fin du troisieme Volume.

1907 4



PQ
1794
D3Z7
1783
v.3

Dancourt, Florent Carton
Choix de pieces du theatre
français

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
